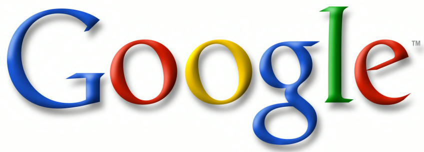
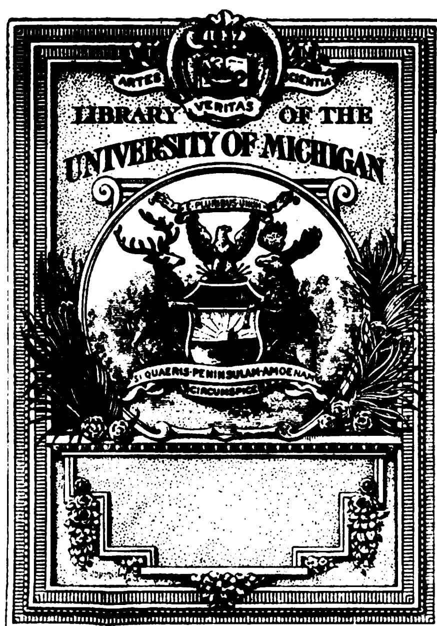

Google


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



éclaire la nuit sombre, rép
brille pour me guider !

ouble ce calme trompeur ; s
le bouillonnement du gouf
froi, pâle de terreur, je m'i
ord de la pente, écoutant
e de l'abîme.

éclaire la nuit sombre, répands
brille pour me guider !

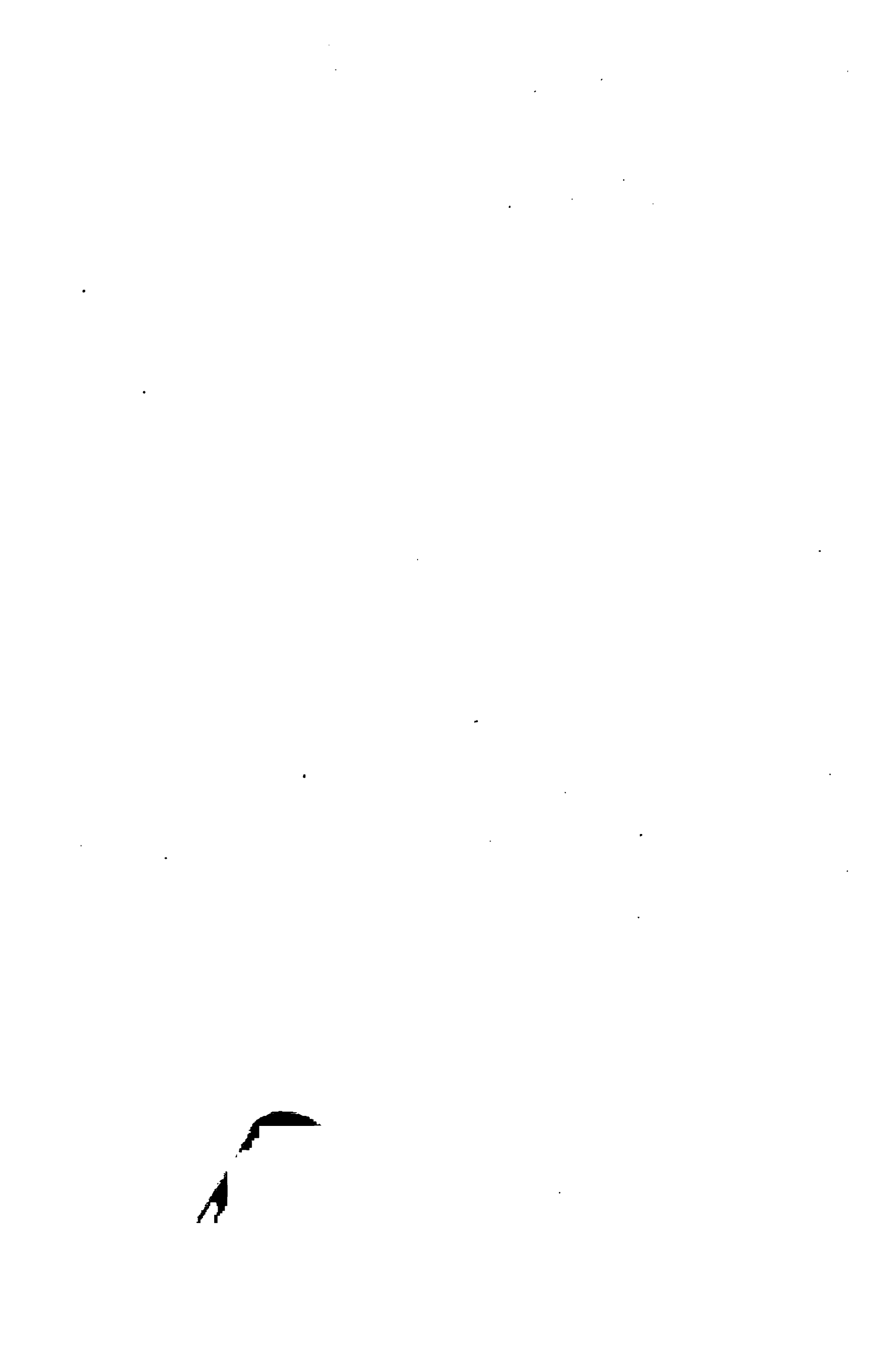
ant, ô voix mystérieuse ? Es-tu
ne aubade du ciel, ou bien la
s pleurs sans fin ? Oh ! réponds
doute cruel : pourquoi montes-
le dans tes mugissements ?

éclaire la nuit sombre, répands
brille pour me guider !

s secrets sors-tu donc, et où
s de l'enfer, je comprends ton
u viens du ciel, pourquoi es-tu
bre ? O gouffre, explique-moi
; pourquoi ta voix est-elle si







BIBLIOTHÈQUE CATALANE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. JEAN AMADE

ANTHOLOGIE CATALANE

(1re série : *Les Poètes roussillonnais*)

avec Introduction, Bibliographie, Traduction française et Notes

PAR

JEAN AMADE

Agrégé de l'Université, Professeur au Lycée de Montpellier



Édition de la Bibliothèque Catalane

Imprimerie-Librairie Comet, Rue Saint-Dominique, Perpignan

1908

ANTHOLOGIE CATALANE

DU MÊME AUTEUR

Études de Littérature Méridionale (chez Picard, Paris, et Privat, Toulouse ; 307 pages, 3 fr. 50).

L'*Anthologie catalane* doit comprendre encore deux volumes :

Les Poètes de la Catalogne espagnole
et *La Poésie populaire catalane.*

EN PRÉPARATION

Nouvelles Études de Littérature Méridionale.

Essai sur les Origines de la Renaissance littéraire en Catalogne (XIXe siècle).

BIBLIOTHÈQUE CATALANE
Publiée sous la Direction de M. Jean Amade

ANTHOLOGIE CATALANE

(1re série : *Les Poètes roussillonnais*)

avec Introduction, Bibliographie, Traduction française et Notes

PAR

JEAN AMADE
Agrégé de l'Université, Professeur au Lycée de Montpellier



Édition de la Bibliothèque Catalane
Imprimerie-Librairie Comet, Rue Saint-Dominique, Perpignan

1908

INTRODUCTION

I

Quand nous avons manifesté l'intention de consacrer le premier volume de notre *Anthologie catalane* aux poètes roussillonnais, on nous a demandé s'il était possible de tirer de leurs œuvres une matière suffisante aussi bien comme qualité que comme quantité. Certes, la poésie catalane n'a pas trouvé dans le Roussillon le même développement que dans la Catalogne espagnole ; et qui donc s'en étonnerait ? Mais, si les conditions où s'est réalisée et se réalise encore notre poésie, si la grande importance prise chez nous par le français, si les préjugés, le dédain et l'oubli dont est de plus en plus victime, dans certaines classes de la société, le catalan du Roussillon, n'ont pas permis et ne permettent pas à cette poésie de franchir certaines limites, comment nier cependant que, dans les limites mêmes où elle se voit jusqu'ici

contenue, elle soit parvenue déjà à des résultats fort remarquables, et d'autant plus remarquables à vrai dire qu'il lui était plus malaisé d'y parvenir ? Si nous n'avons jamais eu un Balaguer ou un Verdaguer, si nous n'avons pas aujourd'hui non plus un Mossen Costa, nous trouvons cependant parmi ceux qui ont eu le courage et le mérite de cultiver la poésie dans nos régions quelques hommes d'un talent peu commun dont le nom est à retenir et dont certaines œuvres mériteraient même une des meilleures places dans quelque anthologie générale des poètes catalans.

En ce qui concerne la poésie roussillonnaise, deux anthologies au moins avaient été publiées avant la nôtre : la *Garbera catalana* de Lo Pastorellet de la Vall d'Arles (1884), et les *Flors rosselloneses* de Jules Delpont (1899-1902). Mais, si ces deux recueils, qui jouèrent leur rôle, certes, et vinrent à leur heure — le premier surtout — représentent deux louables tentatives, ce ne sont encore, il faut bien le dire, que des essais. Depuis la publication du premier, des œuvres nouvelles ont paru, le mouvement a pris plus d'extension ; le second enregistre déjà des productions plus encoura-

geantes et laisse soupçonner un fonds assez abondant. Il était possible maintenant et il devenait même nécessaire de faire de plus longs et plus nombreux extraits, de donner à la matière plus d'ampleur et aussi des bases plus solides. Mais il fallait introduire quelque ordre dans ce choix, ranger les pièces par auteurs afin d'obtenir plus de clarté, exclure les poètes de la Catalogne espagnole auxquels ces deux recueils avaient accordé une certaine place, ne pas mêler la poésie populaire à la poésie artistique, le genre bouffon au genre sérieux, ou encore la prose au vers, comme il avait été fait. Ce n'est pas tout ; il fallait encore que le lecteur pût se former une idée du vieux théâtre catalan, aujourd'hui si peu connu, et eût à sa disposition une bibliographie aussi complète que possible non seulement des œuvres diverses de la poésie catalane en Roussillon, mais des études ou des articles qu'elles avaient pu susciter.

Nous tenions enfin à joindre au texte catalan une traduction française ; et cela, aussi bien pour mettre à la portée des étrangers les poètes du Roussillon que pour aider nos compatriotes eux-mêmes dans l'intelligence de ce texte,

leur rappelant certaines expressions qu'ils pourraient avoir oubliées, et les encourageant ainsi à mieux connaître leur propre langue. Ce n'est pas, cependant, que notre traduction doive satisfaire tout le monde. Ceux qui y chercheraient, par exemple, une élégance et une correction soutenues, seraient bien vite désillusionnés ; de même, nous n'avons pas eu la prétention de rendre toutes les nuances de ces vers. Nous nous sommes efforcé d'être aussi exact que possible, sans trop faire violence à la langue française. C'est une traduction littérale qui ne se propose point d'embellir le texte, mais simplement de le respecter. Malgré tous nos efforts et les nombreuses garanties dont nous nous sommes entouré, nous sentons bien qu'elle lui est parfois inférieure : le catalan, resté langue populaire, offre de sérieuses difficultés au point de vue de la traduction. Mais certaines gaucheries, telles platitudes, l'incohérence de quelques passages, viennent peut-être moins du traducteur que des auteurs eux-mêmes. Tout compte fait, nous avons l'espoir qu'avec ses imperfections notre traduction pourra rendre cependant quelques services.



En entreprenant la publication de cette anthologie, il eût fallu songer peut-être en premier lieu à la poésie populaire ? N'est-elle pas, en effet, la première dans le temps ; et, même alors que ce qui nous en reste encore ne représente le type primitif que d'une manière assez incomplète et sous une forme probablement très corrompue, les caractères de cette poésie, sa fraîcheur et sa simplicité, son expression naïve et sincère, la spontanéité des sentiments qu'elle traduit, ne la recommandaient-elles pas avant toute chose pour un choix pareil ? C'est donc à elle que nous aurions dû consacrer le premier volume de cette collection. Mais en ne le faisant pas, nous avons obéi à des considérations que le lecteur comprendra sans aucune peine.

Nous voulions tout d'abord montrer aux Roussillonnais, qui n'ont guère à ce sujet que des idées fausses ou insuffisantes, et même au reste du public étranger à notre province, qu'il a existé, qu'il existe encore chez nous une poésie ; que la langue catalane employée dans le Roussillon pouvait servir de véhicule aux

plus belles idées comme aux plus purs sentiments ; que cette langue était, en même temps que pittoresque et sonore, assez riche et assez souple pour devenir une langue littéraire. On verra plus bas comme nous envisageons personnellement cette question, d'apparence assez complexe, et quelle devrait être selon nous la tâche des poètes nouveaux.

Nous voulions, d'autre part, offrir à ces Roussillonnais un recueil de lecture agréable, qu'ils pussent feuilleter aux heures de loisir, soit qu'éloignés de leur petite patrie ils voulussent reprendre contact avec l'âme roussillonnaise et réchauffer la leur à ce foyer réconfortant, — soit qu'ayant le bonheur de jouir des paysages roussillonnais ils sentissent le besoin d'entendre chanter en une langue familière tout ce qu'ils éprouvent devant eux, les joies ou les douleurs de la vie, et les idéales consolations. On a déjà montré, par d'excellentes raisons, comment le catalan pourrait, si on savait bien l'employer, rendre les plus précieux services pour l'enseignement de la langue française (1). Pourquoi dans nos familles la poésie

(1) Louis Pastre : *Le catalan à l'école* (*Revue catalane*, nos des 15 janvier, 15 février et 15 mars 1907).

catalane ne jouerait-elle pas un rôle plus important encore ? Est-ce que la lecture et la récitation des œuvres de nos meilleurs poètes risqueraient d'affaiblir chez nos enfants le sentiment de la plus grande patrie, et de leur faire oublier plus tard leurs devoirs de citoyens français ? Qui donc oserait le soutenir ?

Nous ne voyons pas au contraire aujourd'hui de plus sûr moyen pour combattre certaines inquiétudes de l'âme française contemporaine que de cultiver avec soin dans chaque province chez les jeunes générations, l'amour de la terre natale et de l'idiome local. Il n'est pas à nos yeux de base plus solide pour le développement harmonieux de notre pensée, pour une saine direction de notre vie sentimentale. Oui, nous sommes bien convaincu qu'en apprenant à nos enfants roussillonnais à lire et réciter de beaux vers catalans où sont célébrés tour à tour, non pas seulement notre ciel pur, nos fraîches montagnes, notre mer mélodieuse, nos plaines et nos vallées verdoyantes, mais les grandeurs du cœur humain qui bat dans la poitrine de tout Catalan, nous leur apprendrons par là même à comprendre et à aimer plus profondément, plus fidèlement, ce ciel et

ces montagnes, cette mer, ces plaines et ces vallées, mais nous leur apprendrons aussi à trouver dans cet amour de choses tangibles, qu'un idéal sans cesse embellit, et dans ces élans généreux de l'âme catalane devant toutes les réalités, l'un des remèdes les plus efficaces aux monotonies, aux laideurs et aux tristesses de l'existence.

Ç'est, on le voit, un but éminemment moral que nous poursuivons, tout autant qu'un but artistique et littéraire ; et, si nous avons, hélas ! quelque scepticisme sur l'empressement de nos compatriotes à suivre de pareils conseils, nous ne saurions douter un seul instant de la bonté du remède...

Tout cela, nous étions résolus à le faire sans aucun retard ; car, à la vérité, l'heure ne nous sembla jamais plus propice. Nous devions profiter, pour mieux atteindre notre but, de ce réveil de l'âme roussillonnaise que nous annoncent déjà quelques signes certains, encourager dans le Roussillon ce mouvement littéraire catalan qui commence à s'y dessiner à nouveau. Nous devions proposer aux derniers venus à la fois des modèles et un enseignement : des modèles parce que, dans notre recueil, à côté de

pièces de valeur moyenne, il y en aurait de vraiment remarquables comme forme et comme pensée ; un enseignement, parce que nous espérions que la lecture attentive de ces œuvres et aussi nos observations en ce qui touche par exemple le vocabulaire et la langue poétique, les aideraient à comprendre assez clairement les erreurs de quelques-uns de leurs devanciers...



C'est donc à vous surtout que nous nous adressons, poètes roussillonnais qui songez à régénérer la langue catalane parlée dans votre vieux Roussillon. Nous nous adressons à vous qui aimez à ce point votre terre et à ce point êtes pénétré de toute la beauté répandue si généreusement sur elle qu'il vous semble impossible de dire en une autre langue ses charmes infinis et les sentiments qu'elle éveille dans votre âme. Nous nous adressons à vous enfin qui ne trouvez pas pour votre vie intérieure d'expression plus éloquente que la langue apprise sur les genoux d'une mère et dans l'âge d'or de votre enfance. N'oseriez-vous pas chanter en public dans la langue de vos aïeux ?

Sans doute pensez-vous qu'un discrédit s'attache à ces jeux poétiques, si l'on a surtout la prétention d'émouvoir plutôt que de faire rire. Sans doute estimez-vous qu'il vaut mieux chanter pour soi-même quand les autres ne prêtent plus une oreille attentive aux vers harmonieux ou n'écoutent qu'avec des airs sceptiques ou moqueurs...

Il court pas mal de préjugés dans ce pays de Roussillon. La plupart des Roussillonnais croient aujourd'hui que le catalan est la langue des chansons grivoises que l'on chante après boire et qui font la joie des convives, des monologues où dans tous ses détails se conte une histoire plaisante ou grossière, des petits récits orduriers qui courent sous le manteau, tout ce qui doit en un mot exciter le gros rire ou flatter les bas instincts de la foule. Il faut avouer, en effet, que le catalan excelle dans ce genre de productions : il est sans doute peu de langues d'un réalisme plus expressif, car les mots catalans peignent d'eux-mêmes, leurs couleurs sont vives et crues.

Mais, encore que le rire ne laisse pas d'être une bonne chose, notre langue est capable d'un plus grand effort et digne de plus hautes des-

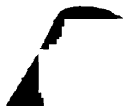


tinées. La farce et les bouffonneries ne peuvent lui suffire. Seuls pourront en douter chez nous ceux qui n'ont jamais aimé la poésie ou ne comprennent point la force et la beauté de cette langue... Cependant, si vous savez émouvoir l'âme des Roussillonnais par le naturel et la sincérité de votre inspiration, la délicatesse ou la chaleur de vos sentiments, par les charmes d'une poésie aussi près du cœur de l'homme que de la terre catalane ; si vous savez captiver leur esprit par la splendeur des idées ou la fraîcheur des images, comme par l'harmonie des vers et cette science du rythme qui seconde si merveilleusement la pensée ; si vous leur montrez qu'il existe une poésie catalane, que cette poésie est capable d'entreprendre de hauts sujets, qu'elle peut être enfin une poésie humaine dans toute l'expression du terme, — au bout de peu de temps l'opinion générale aura changé dans notre province, et les Roussillonnais seront d'autant plus heureux et d'autant plus fiers qu'ils auront été auparavant plus dédaigneux et plus injustes.

Le jour où le Roussillon aura produit quelque grand poème, le public émerveillé se demandera comment on a pu méconnaître tant

de ressources poétiques, laisser ensevelis de si riches trésors. La race catalane française, malgré son activité et son amour-propre, nous semble bien moins passionnée pour les choses de son pays que la race catalane espagnole. Nous n'en voulons pour preuve que l'admirable Renaissance qui, secouant la Catalogne, réveillant les énergies de la race, fit éclore toutes ces œuvres que vous connaissez. Certes, les conditions où se trouvent les Catalans d'Espagne ne sont pas les mêmes que pour nous ; nous devons tenir compte de tout leur passé historique, de l'éclat de leur ancienne littérature, des destinées mêmes de leur idiome, toujours parlé par le peuple en dépit des efforts pour le proscrire, de la situation économique et politique enfin, si grave et si importante pour des esprits catalans. Il faut le reconnaître, en effet, une renaissance littéraire et artistique était beaucoup plus facile à réaliser dans ce pays, d'ailleurs plus étendu que le nôtre et possédant surtout une très grande ville comme Barcelone, qui devait prendre la tête du mouvement et assurer ainsi le succès de la cause.

Mais, sans vouloir commettre la sottise de nous comparer à ce point de vue aux Catalans



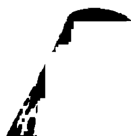
d'Espagne, il est bien certain cependant que dans notre petite sphère nous pouvons faire beaucoup. Et voyez : si l'on met à part tous les éléments que nous venons d'énumérer, notre situation est bien à peu près la même que celle de la Catalogne dans la première moitié du XIXe siècle, c'est-à-dire au moment où commença la Renaissance. Relisez la préface écrite par Rubió y Ors pour la première édition de son *Gayter del Llobregat,* publié en 1841. Ce poète, qui prit une part si grande à l'œuvre de la Renaissance, parle dans sa préface de la honteuse et criminelle indifférence de ses compatriotes pour tout ce qui intéresse la Catalogne, de leur ingratitude à l'égard de leurs ancêtres et de leur pays, dont ils n'osent plus parler la langue, cette vieille et admirable langue qui, malheureusement, dit-il, se perd de jour en jour bien qu'elle soit comme une table de marbre où sont gravées les gloires catalanes. « Mais cela ne durera pas », ajoute-t-il. Et cela n'a point duré, en effet. Quel chemin parcouru depuis ce temps-là !

Ce que les Catalans d'Espagne ont réussi à faire pour leur pays, entreprenez donc de le faire pour le vôtre. N'avez-vous pas déjà dans

quelques provinces françaises d'illustres devanciers : Jasmin, Mistral, Roumanille, Aubanel, Roux, Fourès, et les nombreux représentants de la Gascogne, de la Provence, du Limousin ou du Languedoc littéraires ? Tous ces poètes ont protesté contre la vulgarisation, l'abâtardissement de leur langue, et le mauvais usage qu'on en faisait. Tous l'ont voulue noble et belle, tous se sont efforcés de l'élever au rang de langue littéraire, de lui rendre sa dignité, de la ramener enfin à son génie primitif... Il est bon de méditer de pareils exemples. Que les présentes années soient donc le signal d'un réveil poétique du Roussillon et marquent l'avènement définitif de notre dialecte à l'histoire des littératures régionales.



Vous devrez pour cela, — et ce ne sera pas la partie la plus aisée de votre tâche, — faire une langue poétique capable de rendre des abstractions. Une poésie qui ne porterait que sur des choses concrètes et ne sortirait pas du monde matériel, ou qui tournerait toujours dans le même cercle de petites pensées vulgai-



res et plates, de sentiments devenus prosaïques à force d'être chantés de tous, serait-elle digne du grand nom de poésie ? Il ne suffira pas qu'elle soit souriante, aimable, familière ; il la faudra aussi grave, songeuse, méditative. En elle doit s'exprimer tout l'homme : or, pourrait-il s'y exprimer tout entier si elle ne disposait pas des principaux termes qui traduisent les idées générales ? Une langue n'est véritablement une langue qu'à la condition d'être pour l'esprit de l'homme un moyen d'expression souple et parfait.

Nous ne nous cachons point les difficultés qu'il sera nécessaire de vaincre pour combler tous ces vides, pour donner à notre langue ce qui lui manque aujourd'hui, et l'adapter enfin à ce genre de poésie que vous rêvez de réaliser. Et cependant nous ne nous décourageons pas ! Nous ne nous décourageons pas, en songeant que les Catalans d'Espagne, déjà, durent se livrer à un pareil travail de reconstitution, furent obligés de retrouver certains termes disparus et indispensables, pour les restituer à la langue qui les possédait jadis, et de la débarrasser des castillanismes dont elle s'était vue envahie peu à peu. Quand une langue cesse

pendant un certain temps d'être une langue littéraire et un instrument de culture, quand une langue ne concourt avec d'autres instruments de l'activité sociale qu'à la satisfaction des besoins matériels, elle peut s'enrichir dans un sens, mais elle s'appauvrit de l'autre, car si elle gagne peut-être en expressions pittoresques, elle perd certainement en vocables abstraits. Bientôt donc un immense domaine lui est interdit : le domaine de la pensée. Pour qu'elle y puisse pénétrer à nouveau, il lui faut reconquérir ses qualités primitives. C'est ce qu'ont bien senti les Catalans d'Espagne, dans leurs légitimes ambitions littéraires.

Mais comment concilier ces deux choses assez difficilement conciliables à première vue : une langue poétique qui permette les nuances de pensée et de sentiment et une langue qui soit accessible à tout le monde ?

La Renaissance catalane eut une première fois déjà, il y a plus de vingt ans, son contrecoup dans le Roussillon, y suscitant l'éclosion d'un certain nombre d'œuvres poétiques. Ce fut un bel élan : quelques-uns s'en souviennent encore chez nous. Pourquoi ce mouvement s'arrêta-t-il soudain ? Comment tous ces nobles

essais portaient-ils en eux des germes de mort? A cela nous voyons deux causes principales, que nous allons signaler dès maintenant : l'indifférence du public devant une poésie souvent inaccessible, le mauvais goût encouragé et entretenu chez lui par la vogue des genres inférieurs.

Il est, en effet, deux dangers opposés que ne surent malheureusement pas éviter toujours vos prédécesseurs : l'archaïsme et le patois. Ils se partagèrent ainsi en deux camps. Les premiers demeurèrent inintelligibles pour la plus grande partie du public roussillonnais ; mais leur effort était infiniment louable : ils voulaient remonter, disaient-ils, à la source même, vers la classique langue catalane ; et peut-être avec plus de patience et quelques concessions au goût du jour auraient-ils pu réussir entièrement. — Les autres, soucieux de popularité, ne reconnaissant et n'employant que l'actuel idiome avec tous les termes qui le déshonorent, ne furent pas loin de se mettre d'eux-mêmes hors du véritable catalan, et, malgré leurs bonnes intentions et des qualités extrêmement précieuses, jetèrent un facheux discrédit sur la poésie roussillonnaise. C'est à la limite exacte

des deux écoles que vous devez établir la vôtre aujourd'hui.



Ce n'est pas sans quelque surprise que nous lisions dernièrement les lignes suivantes, publiées dans un journal régional à propos d'un nouveau recueil de contes roussillonnais : « ...Il convient, d'autre part, de féliciter l'auteur de n'être pas tombé dans le défaut de beaucoup de catalanistes roussillonnais, qui prétendent rénover la langue en empruntant les formules du catalan barcelonais, car c'est là une tentative inutile et une erreur littéraire... » (1) Nous ne comprenons pas très bien à quels catalanistes roussillonnais l'auteur a voulu faire allusion. Dans tous les cas, nous n'avons jamais entendu soutenir autour de nous de telles hérésies. Nul n'a songé dans le Roussillon à emprunter systématiquement les formules du catalan barcelonais. Ce serait là folie pure, et l'expérience démontrerait assez tôt la vanité de pareils emprunts.

Mais ce qu'on a dit et ce que nous ne ces-

(1) *L'Indépendant* des Pyrénées-Orientales (8 février 1908) : *Ceux qui parlent du Roussillon,* « Contes Vallespirenchs », article de M. Horace Chauvet.



sons de dire, c'est que, si les poètes ou les écrivains roussillonnais veulent donner, ou plutôt veulent rendre à la langue littéraire de leur pays les termes abstraits qu'elle a laissés en route, dont le manque se fait sentir si vivement, ou dont la substitution par des termes à moitié français nous paraît à tous si regrettable, il faudra bien qu'ils aillent les chercher, les reprendre à l'endroit, aux seuls endroits où ils se trouvent encore, c'est-à-dire dans nos montagnes, auprès du peuple, chez lequel la langue s'est le mieux conservée, — et dans les parties de la Catalogne espagnole où l'on parle un bon catalan (point trop à Barcelone, par exemple, dont la langue se ressent encore beaucoup de l'influence castillane).

Quand on parcourt des régions comme la Cerdagne ou le Haut-Vallespir, on est tout étonné de trouver sur les lèvres des bûcherons, des bergers, des travailleurs de la terre, non seulement ces termes pittoresques, imagés, qui peignent à merveille les objets et la nature, mais de savoureuses expressions pour rendre la vie intérieure, la pensée ou le sentiment. Voilà précisément la bonne source, la source pure et abondante, à laquelle il faut aller puiser. C'est

du vrai roussillonnais ; mieux encore, c'est du vrai catalan : c'est le catalan qui résonnait, il n'y a pas si longtemps de cela, dans tout le Roussillon et toute la Catalogne.

Il importe également, si l'on veut parachever cette œuvre de restauration, de lire la plume à la main les meilleurs écrivains de la Catalogne espagnole, d'étudier de près toutes leurs œuvres, mais en ne choisissant jamais dans leur vocabulaire que des termes faciles à comprendre pour un public roussillonnais. Si nos poètes renoncent à imposer d'un seul coup à ce public une langue nouvelle et difficile ; si par des essais répétés, non moins que prudents et habiles, ils introduisent petit à petit dans leur langue les expressions dont elle a besoin ; s'ils savent rendre ces expressions sympathiques et familières à leurs lecteurs ; si, en un mot, dans le choix comme dans l'emploi de chacune d'elles, ils obéissent à la double préoccupation de la correction et de la clarté, ils ne tarderont pas à être suivis de la foule et en recevront de vifs encouragements.

Mais nous avons aujourd'hui encore sous la main un grand nombre d'expressions dont nous ne savons point nous servir, et que, par une



coupable négligence, nous laissons se perdre de plus en plus. Nous commençons d'abord par employer plus fréquemment, parmi les termes roussillonnais, ceux qui ressemblent le plus aux termes français correspondants : l'expérience est là pour démontrer que cette première défaillance entraîne généralement toutes les autres. Puis nous donnons une forme française à un mot catalan ; mais c'est en somme le moindre danger qui pourrait menacer notre dialecte. Tantôt au contraire — et ceci devient déjà beaucoup plus grave, puisque le fonds même du dialecte s'en trouve directement atteint — au lieu d'employer le terme propre, nous donnons une forme catalane à un mot français. Tantôt encore nous prenons, sans plus de manières, le terme français pur et simple, que nous enchâssons dans une phrase catalane : on ne saurait porter de plus sérieuse atteinte à l'intégrité d'un idiome. Mais il arrive aussi que certains mots disparaissent de notre dialecte, sans se voir remplacés par un équivalent ; et l'importance de ce dernier phénomène ne peut échapper à personne, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la mort d'une langue.

Ce que nous venons de dire se passe cou-

ramment pour les termes concrets ; qu'on juge donc un peu de ce qui doit arriver dans la langue abstraite.

Mais il conviendrait, avant toute chose, de déterminer l'état actuel du dialecte roussillonnais, au point de vue surtout du vocabulaire. Le vocabulaire — qu'on veuille bien le remarquer, en effet — semble avoir beaucoup plus souffert que la syntaxe : les tournures catalanes dont se voit émaillé le français qu'on parle en Roussillon le prouvent surabondamment. Le besoin d'un dictionnaire se fait donc sentir chez nous plus encore peut-être que d'une grammaire. Mais ce dictionnaire, pour être d'une réelle utilité, aura à remplir certaines conditions. Tous les mots catalans encore en usage devront être recueillis avec soin dans les différentes régions de notre province : telle expression usitée en Cerdagne peut ne pas l'être dans le Vallespir, et il est bon de connaître dans toute leur variété, afin de les utiliser un jour, les richesses de notre patrimoine. On verra bien alors quels termes ont disparu de notre langue, remplacés par d'autres moins catalans, et quels nous font absolument défaut ; il se peut, au reste, que la liste en soit beau-



coup plus courte que nous ne pensons. Une fois les pertes établies, et alors seulement qu'on aura bien reconnu l'impossibilité de s'y prendre d'une autre manière, l'auteur du dictionnaire devra, pour réparer ces pertes, et appliquant le procédé que nous indiquions plus haut, avoir recours aux meilleurs dialectes de la Catalogne espagnole. La plupart du temps d'ailleurs il sera facile de montrer — par les nombreux documents de nos archives, par la correspondance privée, par notre ancien théâtre encore en manuscrit, par nos vieux cantiques et nos chansons, par la langue de nos vénérables proverbes — que ces termes étaient d'un usage courant dans le Roussillon. (1)

Or, n'est-ce pas le rôle d'une Société d'Etudes, comme celle qui existe à Perpignan, dont le but est de répandre et d'entretenir autour d'elle le goût des choses catalanes, d'encourager ce genre de travaux et de fixer à la façon d'une Académie et dans la mesure de ses moyens le vocabulaire, la syntaxe et l'orthographe ? Nous disons bien l'orthographe : cette dernière question est, en effet, à nos yeux des plus importantes. On verra plus loin notre senti-

(1) Cf. Pierre Vidal, *Histoire de la Ville de Perpignan* (p. 229).

ment à cet égard ; mais nous devons affirmer dès maintenant qu'il nous paraît indispensable de rejeter l'orthographe phonétique, déjà si funeste à la poésie catalane en Roussillon, et de n'accepter qu'une orthographe conforme à la tradition et à l'étymologie.

Par ces différents moyens, nous restituerons à la langue sa pureté première, ou du moins nous éliminerons les gallicismes qui l'encombrent et la prostituent. Nous la réhabiliterons et lui rendrons les honneurs auxquels elle a droit. Si nos efforts ne peuvent avoir d'abord d'action efficace que sur la langue littéraire, cette œuvre saine et féconde pourra plus tard s'élargir. D'autres viendront après nous, qui reprendront notre tâche à l'endroit où nous l'aurons laissée. Mais nul ne saurait le faire avec plus de respect, d'amour et de sollicitude que nous n'en apportons nous-mêmes dans cette œuvre de restauration.



II

Pour trouver les premiers documents de la poésie catalane roussillonnaise, il faut remonter jusqu'au XVIIe siècle. A ce moment, comme d'ailleurs au XVIIIe siècle, cette poésie n'est pas encore entièrement dégagée de la poésie populaire. Les différents recueils qui en sont venus jusqu'à nous ne nous ont guère transmis que des imitations de *goigs* (1), des proses, hymnes, cantiques religieux, en vers catalans. Cette poésie, sans prétention et sans apprêt, où un art bien conscient de lui-même n'apparaît pas encore, cette poésie toute simple et d'humbles origines, qui n'a aucun but artistique et ne se propose rien de plus que l'éclat extérieur du culte et l'édification des âmes, n'a point par elle-même une très grande valeur et n'est intéressante pour nous que parce qu'elle représente les jeunes essais ou les premiers balbutiements de la poésie roussillonnaise.

Parmi ces poètes religieux, celui dont les

(1) Chants populaires, très répandus dans tout le pays catalan, en l'honneur de la Vierge, d'une sainte ou d'un saint.

œuvres sembleraient mériter le plus les honneurs d'une anthologie, bien que la plus grande partie en soit demeurée inédite, c'est Joseph Jaume (1), avocat au conseil souverain du Roussillon, professeur à l'Université de Perpignan, qui vécut de 1731 à 1809.

A côté de cette poésie à demi lyrique, inspirée par la foi, il en était une autre, par bonheur, beaucoup plus importante et beaucoup plus féconde. Nous voulons parler de toutes ces pièces religieuses qui constituent l'ancien théâtre catalan. Telles furent, sans doute, les seules représentations théâtrales que l'on ait eues longtemps dans nos villes et nos villages. Quelques-unes à peine ont été imprimées jusqu'à ce jour. En revanche, nous possédons un très grand nombre de manuscrits assez bien conservés et datant presque tous de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Ce sont des copies destinées aux acteurs ; mais elles ne nous disent généralement rien sur l'auteur ou encore sur l'âge de ces pièces, mentionnant tout au plus la date où elles furent copiées ou remaniées et quelquefois le nom du remanieur ou du copiste. Il devait exister, en effet, depuis plusieurs siècles, un

(1) Voir page 162.

fonds commun de vieux mystères dans la Catalogne et le Roussillon ; ces œuvres passaient aisément d'un pays à l'autre, puisqu'on parlait des deux côtés à peu près le même langage. Vers le XVIII[e] siècle seulement, c'est-à-dire lorsque une différenciation commence à apparaître dans l'idiome des deux pays, elles exigeaient une transposition en dialecte roussillonnais. Fonds commun cependant, disons-nous, adapté au temps ou au lieu par quelque amateur de littérature, un entrepreneur de représentations, tel ou tel remanieur plus ou moins habile.

Bien que ces œuvres soient la plupart anonymes et destinées au peuple, leur langue, comme d'ailleurs celle des goigs d'une époque plus récente, est déjà plus littéraire, sans cependant cesser d'être simple et souvent naïve. Dans la *Conversió de la Samaritana,* par exemple, que nous reproduisons ici (1), la fameuse scène du puits est traitée avec beaucoup de délicatesse et cette douceur biblique qui rend si touchante l'entrevue de Jésus et de la Samaritaine. Les mystères primitifs ont évidemment subi, avant d'arriver à nos mains, de notables modifications, dans la forme surtout et l'ordonnance ; mais

(1) Voir page 210.

l'esprit est resté le même, et c'est une des raisons pour lesquelles ces œuvres sont encore si intéressantes pour nous. On en peut dire autant des pièces comme *Sant Joan en lo Desert* (1), où l'on reconnaît cependant une production plus moderne, de caractère moins populaire et plus artistique.

Nous n'avons presque plus rien à signaler dans le Roussillon jusqu'en 1868, si ce n'est les œuvres d'Antoine Jofre, toutes composées avant 1863, mais qui ne verront le jour, comme on le dira, qu'en 1882. Notons une chose. Alors que de l'autre côté des Pyrénées se produit l'admirable Renaissance, et que la poésie catalane brille à Barcelone avec un éclat surprenant, alors que les poètes provençaux chantent d'une voix déjà ferme et harmonieuse, la muse roussillonnaise garde le silence. Et quand elle va se faire entendre enfin, ses premiers accents seront vite étouffés par les désastres nationaux et l'invasion allemande.

Deux années avant la guerre parurent, en effet, les *Flors de Canigó* de Pierre Courtais (2), modeste petit volume où l'auteur s'est essayé

(2) Voir quelques fragments page 228.
(1) Voir page 166.

à manier le dialecte du Roussillon, en le purifiant de ses gallicismes. On n'y découvre aucune trace de talent; mais, si Courtais a quelque mérite, c'est bien celui d'avoir tenté, sinon le premier, du moins l'un des premiers, l'adaptation du langage moderne à la poésie : son exemple n'est pas resté vain.

Par malheur, les événements de l'année terrible détournent pour une dizaine d'années au moins l'attention de nos compatriotes. Une seule préoccupation s'impose à tous désormais : il faut d'abord panser les blessures de la grande patrie. Les *Leçons pratiques de grammaire* qu'avaient faites précédemment J. Mattes à l'école d'adultes de Perpignan (1866), et qu'on s'efforce de répandre après la guerre, n'utilisent l'emploi de certains mots catalans, de certaines comparaisons avec la langue catalane, que pour mieux apprendre le français aux jeunes générations.

Dans ces conditions, comment donc les œuvres de François Rous auraient-elles pu contribuer, avec toute la bonne volonté de l'auteur, à créer un véritable mouvement littéraire, à susciter une Renaissance catalane dans le Roussillon? Il eût fallu un poète mieux doué, con-

naissant mieux sa langue, sachant mieux s'en servir, un poète moins trivial, moins rebelle à l'harmonie et plus heureusement inspiré. De graves défauts déparent, en effet, les *Catalanes y Catalanades* de François Rous (1873) ; une excessive familiarité dans des sujets qui exigent toujours quelque réserve, des chevilles sans nombre et des gaucheries, des idées plates et des gallicismes aussi inutiles qu'abondants. Malgré ses défauts, il garderait encore, en compagnie de Courtais, le mérite de l'initiation, même s'il n'avait pas écrit avec quelque succès la traduction en vers de deux ou trois psaumes, traduction que rendaient pénible, nous devons bien le reconnaître, les modiques ressources du dialecte roussillonnais (1).



Cependant, la poésie provençale et languedocienne, qui n'avait guère subi de temps d'arrêt, mais surtout la poésie catalane, continuaient à donner des fruits savoureux. Il est certain que l'exemple de ce qu'on appelle parfois la seconde Renaissance catalane eut une influence

(1) Voir page 168.



considérable sur le développement de la poésie roussillonnaise, et que l'activité poétique autour des Jeux floraux de Barcelone, mais plus encore que ces pièces de concours les œuvres des meilleurs poètes catalans, chaque jour plus nombreuses et plus belles, contribuèrent puissamment au réveil de l'âme poétique roussillonnaise. L'année 1882 est, à ce point de vue, une date qu'il faut retenir.

C'est en 1882, en effet, que Lo Pastorellet de la Vall d'Arles publiait les œuvres d'Antoine Jofre, mort en 1863, hommage touchant rendu à un homme qui serait peut-être devenu, s'il avait vécu plus longtemps, le chef d'une école poétique roussillonnaise « digne de se voir entouré de disciples et d'admirateurs ». Mais il y avait dans ce livre plus qu'un hommage : la courte introduction que Lo Pastorellet avait jugé nécessaire d'écrire, et qui commençait par un éloge de la langue catalane et des plaintives mélodies populaires du Roussillon, était déjà comme un manifeste. Après avoir constaté qu'il manquait en Roussillon une pléiade de poètes, il ajoute, en effet : « ...Mais d'où vient notre pauvreté si ce n'est du manque d'un groupement bien ordonné, du manque d'une impul-

sion ? Qu'un homme capable de se mettre à notre tête se dresse au milieu de nous, et la résurrection du catalan est une chose accomplie ! »

Las Bruxas de Carançà d'Antoine Jofre (1) est un poème très curieux qui aurait pu être une grande œuvre si la fin n'était gâtée par des fictions un peu étranges et ne tombait dans la plus vulgaire satire politique, c'est-à-dire si l'auteur avait su lui conserver tout le temps, dans sa forme comme dans son esprit, les allures d'un vrai poème, sans se laisser aller à des remarques personnelles et moins encore à de basses injures. L'idée première est, en effet, des plus originales et digne assurément d'une épopée dans le genre moderne, comme le *Calendau* de Mistral ou le *Canigó* de Verdaguer, qu'il a d'ailleurs précédés ; en l'élargissant et lui donnant un appui plus solide ; en groupant et agitant autour d'elle tout ce monde fantastique de légendes qu'a fait éclore dans l'imagination populaire le surprenant étang de Carançà, découvert par le voyageur à plus de 2000 mètres d'altitude dans une montagne désolée ; en soufflant une vie plus majestueuse au corps entier

(1) Voir page 2.



de son poème ; avec, enfin, un maniement plus judicieux et plus sûr des éléments épiques, et ce chaud et vibrant lyrisme qui les porte chez certains poètes à leur plus haut degré de poésie, Antoine Jofre serait peut-être parvenu à nous donner le chef-d'œuvre de la poésie roussillonnaise. Car son œuvre, où abondent d'ailleurs les plus belles descriptions, a de la couleur, du mouvement, de la puissance, et une fougueuse énergie qui excelle à rendre le déchaînement des plus grandes forces de la nature. On retrouve les mêmes qualités, mais aussi, hélas ! les mêmes défauts, dans les autres œuvres d'Antoine Jofre, dans *l'Escupinyada de Satanás*, par exemple, diatribe lourde et grossière, qui est loin d'atteindre toujours le but qu'elle se propose.



Les poètes ne tardèrent pas à répondre à l'appel que leur avait adressé, en tête de l'édition des œuvres de Jofre, Lo Pastorellet de la Vall d'Arles. Dans les journaux, dans les revues de la région, la publication de poésies catalanes se renouvelait avec plus de fréquence. Il y eut même le 17 juin 1883, à Banyuls-sur-Mer, des

fêtes littéraires auxquelles assistèrent, avec la plupart de ceux qui, dans le Roussillon, commençaient à s'occuper déjà de lettres catalanes, les délégués de la Catalogne, de Valence et des Baléares. Justin Pépratx prit la parole au nom du Roussillon : « C'est avec joie, dit-il, à ces derniers, que nous vous voyons parmi nous, c'est avec plaisir que nous vous écouterons, heureux si nous pouvions vous imiter dans notre terre et y voir tout au moins un jour la langue catalane placée au degré qui lui revient ! Nous sommes en petit nombre encore, — comment le nier ? — ceux qui nous appliquons, avec plus ou moins de talent, à étudier et cultiver sa littérature, mais il faut espérer qu'il en viendra d'autres, et qu'un grand nombre suivront leur exemple, quand ils verront qu'elle donne en abondance les fruits les plus doux, comme un arbre de bonne sève... »

Un an après, en 1884, le même Justin Pépratx allait aux Jeux floraux de Barcelone représenter le Roussillon et particulièrement la Société littéraire de Perpignan, qui, pour témoigner de l'intérêt que lui inspirait la Renaissance et de l'importance qu'elle y attachait, avait décidé depuis peu d'admettre enfin



la poésie catalane dans ses concours annuels.

L'élan était maintenant donné, après ce second appel, et nous allons voir apparaître cette charmante pléiade roussillonnaise, Pépratx, Talrich, Lo Pastorellet, Boher, Boixéda, Delpont, qui eut la gloire d'entretenir et réchauffer autour d'elle, durant les vingt dernières années du siècle finissant, le goût de la langue et de la poésie catalanes. Le 15 mai 1884, l'*Ilustració catalana* de Barcelone pouvait lui consacrer déjà tout un article, et célébrer en termes élogieux et enthousiastes l'avènement de la poésie roussillonnaise.



On a quelquefois honoré Justin Pépratx, — je crois bien que c'est en Catalogne, — du titre de « père de la Renaissance roussillonnaise » ; et cela, sans doute, parce qu'il a veillé sur elle avec un soin jaloux et que son âge, la grande estime et le respect dont il était entouré, tout autant que son talent personnel, le désignaient d'avance comme son protecteur attitré. La correspondance échangée à cette époque entre les principaux catalanisants, —

nous avons pu en avoir quelques pièces entre les mains, — témoigne de leur foi ardente et de leur enthousiasme. Il faut relire une par une toutes ces lettres, pour voir comme certains d'entre eux se donnèrent alors corps et âme à l'œuvre de la renaissance en Roussillon. Justin Pépratx fut précisément du nombre, et l'un des plus actifs et des plus passionnés.

Son *Pa de casa* (1888) (1) commence par un salut à la langue catalane, qui, dit le poète, vient de ressusciter, jeune et brillante et toute fleurie. Dans ce recueil de vers, comme dans la petite plaquette qui l'avait précédé, *Espigas y flors* (1884), on remarque tout de suite deux qualités principales : une langue déjà sûre d'elle-même, et qui gagne encore à chaque nouvel essai plus de vigueur, d'abondance et de souplesse, — une agréable variété de ton, où se révèlent à la fois l'aisance naturelle et la consciencieuse application du poète. Les pièces plaisantes y voisinent ingénieusement avec celles d'une inspiration plus grave et comme plus recueillie ; mais ces dernières elles-mêmes sont toujours marquées d'un sourire. Car la malice de Pépratx, son ironie légère et

(1) Voir page 24.



piquante qui sait mettre si joliment en relief les travers et les ridicules, ne vont pas chez lui sans les plus exquises qualités du cœur. Et toutes viennent se confondre, par une gracieuse et sympathique association, en un amour de chaque jour et de chaque instant pour la terre catalane et pour la langue maternelle.

Mais si nous voulons être pénétrés de cette douce mélancolie faite de chers souvenirs et d'irréalisables souhaits, si nous voulons être remués jusqu'au fond de l'âme par ce que la nostalgie du pays natal a trouvé peut-être de plus émouvant dans la poésie catalane, ouvrons les *Recorts del Rosselló* de Pierre Talrich (1887) (1), qui resta, dans son éloignement, l'un des plus vénérables patriarches des lettres roussillonnaises. Le poète a dû quitter sa petite patrie, où il avait vécu pourtant les meilleures années de sa jeunesse, où s'était formée son âme sensible, au contact des objets familiers, dans la contemplation d'une riche et indulgente nature. Et le voilà, perdu, exilé dans ce grand Paris où rien ne parle plus à son cœur, où tout lui est étranger, qu'il peuple vainement de ses regrets et de sa langueur, et

(1) Voir page 80.

que seul peut lui rendre supportable l'espoir d'aller finir ses jours dans son village et y dormir son dernier sommeil. Il chante donc le Canigou et la mer bleue, et le Capcir et la Cerdagne, cette terre de plaisance où l'été n'est qu'un printemps, terre verdoyante et parfumée, qui, délivrée des neiges de l'hiver, exhale un hymne triomphant à l'approche des premiers beaux jours. Il chante enfin le Vallespir qui le vit naître, et les Albères et le Tech, vallée charmante où tout nous est comme un encouragement à la vie. Il dit les vieilles tours au sommet des montagnes, la robuste foi de sa race, et les danses et les amours ; il dit le murmure des châtaigniers, le chant des grillons dans les chaumes, et les resplendissantes nuits d'étoiles. Il dit surtout la douleur de l'éloignement, et il le dit avec une émotion contenue et des soupirs discrets, plus éloquents et plus touchants peut-être que certains cris de désespoir.



Dans la préface de ses *Ays,* « Elegías catalanas » (1887), Lo Pastorellet de la Vall d'Arles, Joseph Bonafont (1), proclamait une fois

(1) Voir page 124.



encore, et plus hautement, devant ce groupement de poètes né d'hier, et qui allait affirmer son existence à Banyuls, lors des nouvelles fêtes de la statue d'Oliva (8 septembre 1887), sa foi inébranlable dans le réveil de l'âme roussillonnaise. Cette préface contient assurément les pages les plus belles que Lo Pastorellet ait écrites en prose. Après avoir célébré en termes exquis les beautés de la langue catalane, il montre que c'est au milieu du peuple que vit la poésie dans toute sa printanière fraîcheur et que c'est là seulement qu'on doit donc aller la chercher. Il trouve, pour exprimer cette idée, une image charmante. A la pointe de l'aube, dit-il, quand le soleil va se lever, une vapeur légère et fine monte de la mer bleue : c'est la fleur de l'eau. De l'âme du peuple se dégage aussi un sentiment doux et parfumé comme une violette des bois : ce sentiment est la véritable poésie. Aussi est-ce toujours dans la langue qui lui est naturelle et propre qu'il faut, selon lui, parler au peuple.

Lo Pastorellet est le poète le plus complet et le plus digne du nom de poète, c'est-à-dire à la fois le plus éloquent et le plus délicat, le plus vigoureux et le plus sensible, qu'ait pro-

duit la terre roussillonnaise. Il personnifie par ses œuvres la renaissance catalane en Roussillon ; il en est le point culminant, et son nom mérite de passer les étroites frontières de notre province. Mais la poésie du Pastorellet exigerait une étude plus sérieuse, qui en fît mieux ressortir la valeur. Il faudrait suivre l'idée principale à travers ces différents poèmes, voir comment cette idée a su grouper le plus harmonieusement autour d'elle, et guider avec le plus de grâce ou de force vers la même fin, tous les sentiments du poète. Il faudrait étudier sa langue, chercher par quels procédés, avec quelle matière, il a fabriqué un instrument susceptible de vibrer à l'unisson de toutes les fibres de l'âme et de répondre à tous les élans de la pensée ; ce qu'il y a de définitif dans cette langue, ce qu'il y a aussi de contestable. Nous devons malheureusement, dans une esquisse comme la nôtre, nous résigner à n'aborder que de très loin cette double étude.

Ce sont bien, comme le titre l'indique, de plaintives élégies que nous offre le poète. Il y a dans les tristesses de l'humanité, — ne l'a-t-on pas dit bien souvent ? — un fond d'inépuisable poésie. Mais chez Lo Pastorellet l'élégie atteint



vite à des proportions moins modestes que chez d'autres élégiaques : elle élargit parfois son inspiration jusqu'au poème biblique ou évangélique, jusqu'au poème historique ou national, — pour évoquer soit l'exil des fils de Sion ou l'agonie de Jésus au Mont des Oliviers, soit quelque dramatique épisode de l'histoire du Roussillon ou la figure tragique de quelque héros régional. Sa poésie exhale alors dans le premier genre je ne sais quels purs et mystiques parfums de livres sacrés ; et dans le second, où son âme de Catalan a frémi de belle indignation au spectacle de sa terre foulée aux pieds par le vainqueur, sa strophe semble se dresser tout en armes pour la défense et le châtiment.

Là ne réside point toutefois la qualité maîtresse du poète. C'est un élégiaque dans le vrai sens du terme, mais avec tout ce que comporte d'expressive poésie le genre qu'il a cultivé avec tant d'amour. Même dans ses plus mâles compositions pleure toujours comme un regret. La voix que le poète semble écouter avec le plus de complaisance est, en effet, celle de sa sensibilité. Il s'afflige avec nous sur le sort de cette pauvre mère courbée par la douleur près d'un berceau vide ; il verse des larmes

sur le tertre d'un ami ou de la femme qui lui donna le jour ; la feuille dont se joue la tempête, le chêne dépouillé, le mélancolique rouge-gorge, l'hirondelle victime du cruel hiver, tout arrache des accents plaintifs à sa muse tendre et sensible. L'idée de la mort surtout est toujours présente à sa pensée. Devant l'écoulement des choses, il cherche autour de lui, pour y prendre pied, un appui ferme et résistant. Il nous a présenté en un très poétique symbole ces angoisses de son cœur à l'idée de l'au-delà. C'est d'abord dans la foi qu'il trouve la meilleure consolation : elle lui inspire de pieux et sincères poèmes. Mais cette consolation dont il a tant besoin, il la demande encore à la terre natale, elle qui offre à nos yeux émerveillés le spectacle changeant ou gracieux de ses paysages, à notre âme avide de repos la paix et la sécurité de ses vallons, à nos cœurs tourmentés par la soif de l'idéal le noble et rude exemple de ses hautes cimes...

De quelle langue s'est servi Lo Pastorellet pour nous exprimer tout cela ? Qu'avait-il à sa disposition, que lui était-il permis de faire, et qu'a-t-il fait ? Question délicate, — et capitale pourtant, — que celle du vocabulaire poétique !



Contentons-nous de dire ici que le poète des *Ays* a dû se livrer parfois, s'il a voulu matérialiser toute sa pensée dans le langage, à un véritable travail de patience et d'érudition. Il avait bien raison d'abord de ne pas désespérer des ressources que pouvait lui fournir le peuple, « lequel, affirmait-il dans sa préface, recueille et garde avec grand soin les termes qui si souvent nous font défaut. » Le peuple l'a sans doute beaucoup aidé à reconstruire sa langue, car son œuvre recèle un vrai trésor d'expressions populaires. Mais n'a-t-il pas été obligé de recourir à une autre source pour combler des lacunes et parfaire son trésor ? Les Catalans d'Espagne quelquefois, cela va sans dire, mais surtout la vieille langue catalane, commune aux deux versants des Pyrénées, qu'il a essayé de rajeunir çà et là, et enfin, quoique plus rarement, son ingéniosité personnelle, qui lui a fait trouver pour son propre usage quelques expressions sans équivalent dans le parler du peuple, dans le dialecte de la Catalogne espagnole, ou dans l'idiome archaïque.

On lui a bien reproché d'ailleurs tout cela, surtout au moment de la grande vogue des monologues d'Albert Saisset. On lui a fait

sentir, et non seulement à lui, mais à tous les autres, aux Pépratx et même aux Talrich, qui avaient alors la prétention de refaire une langue poétique, qu'il fallait un effort pour comprendre ces œuvres ou qu'il fallait être un initié. Le lecteur a vu plus haut ce que nous en pensions, et quelle solution nous paraissait la meilleure. Ce que nous devons dire maintenant de Saisset nous permettra d'être encore plus précis. Nous ferons remarquer au préalable que Lo Pastorellet, comme Pépratx ou Talrich, auraient peut-être évité une bonne part des critiques s'ils s'étaient maintenus avec plus de persévérance, chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion, dans le domaine proprement roussillonnais de la langue contemporaine... Mais nous voyons d'avance toutes les objections qu'on pourrait soulever à cet égard.



Afin de mieux comprendre ce qu'a voulu faire Albert Saisset (1) et quels moyens il a mis en œuvre pour cela, il faut se reporter à certains passages de sa *Grammaire catalane*.

(1) Voir page 48.



« Il (le catalan) est demeuré depuis (depuis la guerre des Albigeois) à l'état de langue populaire, et, en cette qualité, il ne saurait avoir la prétention de s'adapter à toutes les branches des connaissances humaines : étranger aux arts, aux sciences, aux spéculations de la philosophie, impropre à formuler des considérations abstraites et générales, il ne peut se mouvoir que dans le domaine du sentiment et des idées ayant un caractère matériel et concret. Mais il se recommande par d'autres mérites et par d'autres qualités. » Le catalan abonde « en expressions énergiques, en fortes onomatopées, en images d'une vive originalité, en métaphores hardies, en comparaisons qui frappent l'esprit par leur saisissante justesse, en termes qui, d'un seul trait, font une peinture, et que le français ne peut rendre que faiblement, au moyen d'une périphrase. » (1)

Tel est le point de départ de la poésie de Saisset. Toute son œuvre découle, en effet, de l'opinion qu'il s'est faite d'abord de sa propre langue. La reconnaissant ou la voulant d'avance entièrement incapable de répondre à un effort intellectuel qui ne porterait pas exclusivement

(1) *Grammaire catalane*, « Note de l'auteur » (p. 7, etc.)

sur des choses tangibles, il va la réduire, en poésie, à un rôle secondaire, et ne tâchera de tirer d'elle que ce que, d'après lui, on en peut tirer. La langue demeurera toujours entre ses mains ce qu'il dit qu'elle est devenue avec le temps, à savoir langue populaire : c'est de cette langue qu'il fera une langue poétique, mais une langue poétique à modestes prétentions.

Il est assez curieux de voir ainsi un artiste se refuser, dès le début de sa carrière, à s'élever un peu haut, et se résigner, avec une humilité apparente qui ne va pas sans quelque confiance en soi-même et une certaine ironie à l'adresse des poètes ambitieux, à séjourner dans ce que j'appellerai, si l'on veut bien me permettre, comme les bas-fonds de la poésie. Il a prouvé au contraire, et c'est un bonheur pour lui, que, même dans ce domaine très restreint et quelque peu obscur, il était demeuré sans rival par des qualités dignes d'un meilleur emploi, et que, d'ailleurs, s'il en eût pris réellement la peine, s'il n'eût pas douté de sa langue et — on peut bien le dire malgré tout — s'il eût moins douté de lui-même, il aurait pu laisser dans les lettres roussillonnaises un plus grand nom, à la postérité une œuvre plus pure.

Albert Saisset a voulu surtout faire rire. Je veux bien que derrière le comique de ses œuvres se cache, comme chez beaucoup d'auteurs gais, quelque philosophie un peu attristée, particulièrement dans ses meilleures fables; mais il est évident qu'il a voulu surtout faire rire. C'est dans tous les cas ce que le public a toujours le mieux compris des intentions de son art ; et aujourd'hui encore, on en conviendra, une telle impression est inséparable des monologues de « Oun Tal ». Il a voulu faire rire, — et l'on sait comme il y a réussi, — par la nature bouffonne des sujets et le caractère plaisant ou ridicule des personnages, par les réflexions drôles et les bons mots, par une langue familière et imagée, — voilà pour le gros public ; il a voulu encore faire rire (et ici peut-être faire sourire, ce qui déjà relève son art aux yeux des délicats) par des scènes de vie et d'observation, par l'exactitude impeccable des types, fidèlement dépeints dans leur langage même et dans leurs gestes coutumiers, par des traits d'esprit qui portent juste, par un choix minutieux et avisé de pittoresques épithètes et de justes comparaisons, enfin, chose très importante, par une versification ingénieuse et souple,

qui s'adapte à merveille à chaque sujet, — voilà pour un public déjà plus raffiné et plus exigeant.

On voit par ces quelques mots, simple aperçu de l'art de Saisset, qu'il pouvait satisfaire à la fois ou tour à tour deux genres de publics qui ne se ressemblent pas tout à fait. Eh bien ! justement, en sacrifiant un peu moins au premier, un peu plus au second ; en faisant une part un peu moins généreuse à ceux qui ne fixeraient volontiers d'autre rôle à la poésie, et surtout à la poésie catalane, que la grasse et lourde plaisanterie, en se montrant au contraire un peu plus prodigue, comme il lui est advenu quelquefois, à l'égard de ceux qui réclament à l'artiste des effets moins vulgaires et plus « artistiques », il y aurait eu dans son art moins de choses discutables, et les applaudissements qui accueillirent ses œuvrettes et qui furent à peu près unanimes l'eussent été complètement. Ceci dit pour le genre comique, où il conviendra de reconnaître qu'il a cependant excellé.

Mais Albert Saisset n'a pas écrit seulement des monologues, des fables et des chansons où sa muse populaire, nullement effarouchée ou naïve, se donnait chaque jour libre jeu. Il a



éprouvé aussi par moments, si ces moments ont été beaucoup trop rares, le besoin de se recueillir, de répandre de douces larmes, et de faire dire à ces mêmes vers qui n'avaient connu avec lui que la joie débordante et la rude ironie, l'auguste majesté des montagnes, la paix des nuits de lune, la douleur d'une mère ou l'innocence de l'enfant, — toutes choses, comme on voit, qui sortaient un peu du domaine où il s'était complu. Ces pièces, inférieures en général aux meilleures de l'autre genre, laissent entrevoir cependant ce que Saisset aurait pu nous donner en obéissant d'un cœur plus docile à ces voix intérieures. C'est pourquoi nous avons tenu à en publier ici un certain nombre.

Albert Saisset a eu le grand tort de laisser s'accréditer auprès du public une erreur funeste, funeste aussi bien pour la poésie que pour la langue catalane. Que dis-je ? Il a contribué personnellement, et non sans un malin plaisir, à décourager dans le cœur de ses compatriotes quelques-unes de ces généreuses aspirations sur quoi repose toute poésie. Le rire ne tue pas que les travers des hommes, il peut aussi porter un coup mortel aux nobles senti-

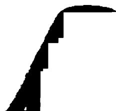
entendre et à se faire aimer, quelques-uns comme Jules Cornovol *(El Refilayre de Carançà)* (1) et Joseph Pons (2) sont déjà devenus l'espoir de la poésie roussillonnaise...

C'est à ces nouveaux venus surtout, comme nous l'avons dit en commençant, que s'adresse notre *Anthologie catalane*.

Les *Bruxas de Carançà* de Jofre, le *Pa de casa* de Pépratx, les *Recorts del Rosselló* de Talrich, les *Ays* du Pastorellet, l'*Inmaculada* de Boher, — autant de précieux jalons qui marquent pour eux le chemin parcouru par la poésie roussillonnaise, autant d'efforts dignes d'être poursuivis. Le terrain leur fut préparé par ces bons ouvriers de nos lettres : ils n'ont plus qu'à marcher sur leurs traces. Et qu'ils n'écoutent point ceux qui viennent leur dire qu'une renaissance des lettres catalanes « serait parfaitement impossible, et, en tout cas, inutile et impolitique de ce côté des monts » (3) ! Que votre voix harmonieuse monte au contraire, ô poètes, vers le ciel de Roussillon ! Vous êtes sur une terre merveilleuse qui favorise l'inspi-

(1) Voir page 190. — (2) Voir page 194.

(3) Pierre Vidal, *Cansoner catalá de Rosselló y de Cerdanya* (1885, tome 1). Le vaillant Roussillonnais, le distingué catalanisant qu'est M. Pierre Vidal a peut-être changé d'opinion aujourd'hui.



ration et la sollicite même. Donnez, donnez des preuves nouvelles des qualités poétiques de la langue qui en est sortie. On vous a jeté un défi en disant que les muses n'aiment pas notre catalan, que ses rudes sonorités les effarouchent. Ce défi, vous devez le relever, comme l'ont relevé déjà vos frères de Barcelone, de Valence, des Iles Baléares, et même d'Alguer... Ouvrez toute grande votre fenêtre à l'air pur de notre Roussillon, à la lumière qui baigne nos campagnes, aux rustiques parfums venus des mille plantes odorantes dont se couvrent nos radieuses cimes. Un spectacle sans pareil s'offre à votre vue : le Canigou dresse dans le lointain sa masse imposante. Qu'il soit votre symbole, votre signe de ralliement, et que le souvenir du grand poète qui l'a si magnifiquement chanté vous réconforte aux heures de doute, et soutienne jusqu'au bout votre souffle et votre inspiration.

Jean AMADE.

N.-B. — J'ai le devoir, avant de finir, d'adresser des remercîments à quelques-uns de mes compatriotes qui, avec une patience et une obligeance dont je leur sais infiniment de gré, ont bien voulu me prêter leur concours pour déter-

miner le sens de certains mots ou de certains passages, ou m'ont facilité la besogne en me fournissant non seulement de précieuses indications de biographie ou de bibliographie, mais encore les documents et ouvrages indispensables. Ce sont : MM. l'abbé Bonafont, Louis Pastre, Vergès de Ricaudy, Mgr de Carsalade, Amédée Aragon, Jules Delpont, Jean Sors-Gouëll, Justin Pépratx fils, Paul Brinquant, Pierre Vidal, Frédéric Saisset, François Bassole, Jean Boixéda-Valls, Léon Conill, etc... Il n'est pas, en effet, toujours très commode de trouver en français l'équivalent de certaines expressions du dialecte roussillonnais, et même, pour quelques-unes d'entre elles, de s'entendre sur la vraie signification ; il ne l'est pas davantage aujourd'hui de retrouver certains articles de journaux ou de revues, ou encore certains manuscrits ou certains ouvrages qui se sont dispersés ou sont devenus rares chez nous. Pour l'une et l'autre difficulté, dès qu'ils m'ont vu dans l'embarras, ces Messieurs n'ont pas hésité un instant à venir à mon secours. Je tenais à leur en exprimer ici toute ma reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

I. — *Les Poètes roussillonnais*

(NOMS, ŒUVRES ET DATES)

A) AUX XVIIe & XVIIIe SIÈCLES.

Reginald Poc : *Vida de San Galderique de Canigon y San Isidro de Madrid,* avec goigs, redondillas, decimas, etc. (1627, Roure, Perpignan). — Pere Nicolau : *Llibre y declaració de noms, virtuts, etc... de la sempre Santa y Verge María,* contient des « Octavas en alabanza de Santa María de Espirá » (1630, Roure, Perpignan). — P. Juan Francesch : *Manual de cantichs espirituals* per les missions que fan los PP. Caputxins en lo Comptat de Rosselló (1758, Le Comte, Perpignan). — Simon Salamó : *Manual de cantichs* que se cantan en les missions que fan Preberes seculars en lo Bisbat de Elna (1766, Le Comte, Perpignan). — Joseph Jaume (1731-1809) : Proses, cantiques, hymnes en vers catalans, manuscrits appartenant à M. Amédée Aragon, Perpignan.

THÉATRE CATALAN (ancien) en Roussillon.

1°) **Œuvres imprimées.** *Representació de la Sagrada Passió y Mort de Nostre Senyor Jesu-Christ,* novament corregida y regulada... per lo M. R. P. Fr. Anton de Sant Geroni (s. d. XVIIIe s., Rafel Figueró, Barcelone) ; autre édi-

tion (1856, García y Vilasaló, Lleyda). — *Jesus batejat per lo Precursor Sant Joan Baptiste* (1796, Agel, Thuir). — *Tragedia rossellonesa dels martyrs Sants Cosma y Damiá* (1797, Agel, Thuir). — *Tragedia dels martyrs Sants Sixto, Llaurents, etc.* (s. d. XVIII° s. ?, Le Comte, Perpignan). — *La Presa de l'Hort* (s. d., Latrobe, Perpignan). — *Esther*, traduction en vers catalans par Dom Miquel Ribes (avant 1792, Agel, Thuir). — Parabole de l'*Infant prodich*, traduite en langue catalane (*Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, t. VI, 1824, p. 507).

2°) **Œuvres manuscrites.** (Bibliothèques municipales de Montpellier et de Perpignan ; bibliothèques privées de Mgr de Carsalade, évêque de Perpignan, M. Amédée Aragon de Perpignan, Dr Ecoiffier de Thuir, etc...) : *Cayguda de Adam y Eva, Penediment de Sant Pere, Conversió de la Samaritana, Lo Profeta Jeremias, La Passió de Christo, Tragedia del glorios y triumfant Sant Sebastià, Sant Fructúos, Lo Martyri dels gloriosos Sants Ferriol y Julia, Famosa tragedia dels gloriosos martyrs Sants Abdon y Sennen, Tragedia del martyri dels gloriosos Sants Quirch y Julitta, La Entrada triumfant de Jesus à Jerusalem, Sancta Margarida, Sant Vicens, Santa Eularia y Santa Julia, La Venguda del Mon, Lo Triumfo de la Creu, Sant Esteve, Victoria Christi, Tragedia del glorios martir Sant Joan Baptiste, La Mort d'Abel, Lo Diluvi universal, Sant Joan en lo desert, Lo Sacrifici d'Abraham, Athalia* (trad. en vers catalans par Dom Miquel Ribes), etc., etc... [Voir aux *Notes* le mot *Loa*.]

B) AUX XIX° & XX° SIÈCLES.

ANTHOLOGIES : LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES. *Garbera catalana*, avec prologue de Mossen Boher (1884,



Latrobe, Perpignan), contient des poésies de Rous, Pépratx, Boher, Talrich, Boixeda, Courtais, etc. — *Souvenir des fêtes de Banyuls-sur-Mer*, à l'occasion de l'inauguration de la Vierge d'Oliva (1888, Latrobe, Perpignan), contient des poésies de Lo Pastorellet, Boixeda, Boher, etc., et le rapport du secrétaire Justin Pépratx sur le concours. — JULES DELPONT. *Flors rosselloneses* (1899-1902, Payret, Perpignan), contient des poésies de Pépratx, Boher, Lo Pastorellet, Cornovol, etc., et une introduction. — ANTON BUSQUETS Y PUNSET, *Aplech : models en vers y en prose del nostre Renaixement*, pera ús de las escolas de Catalunya, Mallorca, Valencia, Rosselló (1906, Dalmau, Gerona) ; Etienne Caseponce, Jules Delpont et Lo Pastorellet y sont représentés.

ARAGO (Étienne). (1802-1892). Avait composé quelques chansons catalanes, restées en manuscrits entre les mains de la famille et de quelques intimes.

BADOA (Jean). *De nostra terra* (1906, Barrière et Cie, successeurs de Latrobe, Perpignan). — *Rialles* (1906, idem ; sous le nom de Joan de la Sanya).

BOHER (Jacques), (m. en 1908). *L'Inmaculada*, poema teologich, en dix chants (1891, Latrobe, Perpignan). Avait publié aussi, en français, les *Harmonies eucharistiques* et la *Dévotion*. A laissé en manuscrits un poème catalan *Nina*, une *Tragédie catalane*, etc. Poésies dans diverses revues.

BOIXEDA (Gabriel), (m. en 1863). Nombreuses fables, inédites pour la plupart.

BOIXEDA (Jacques), (m. en 1898). Poésies et nombreuses études éparses dans les journaux et revues. Manuscrits entre les mains de M. Jean Boixeda-Valls, de Prats-de-Molló.

BONAFONT (Joseph). (« Lo Pastorellet de la Vall d'Arles », né en 1855). *Las Bruxas de Carançà*, etc., obras de Antoni Jofre, avec cinq poésies, *Refiladas*, de Lo Pastorellet (1882, Latrobe, Perpignan). — *Garbera catalana*, anthologie, avec prologue de Mossen Boher (1884, idem). — *Ays*, elegías catalanas (1887, idem.) — A également écrit une étude sur les *Goigs* (1907, Comet, Perpignan), et doit publier un *Dictionnaire catalan*. Nombreux poèmes et articles dans *La Croix* des Pyrénées-Orientales, *Le Roussillon*, la *Semaine religieuse*, la *Revue catalane*, etc., journaux ou revues de Perpignan.

COURTAIS (Pierre). (1816-1888). *Flors de Canigó* (1868, Julia et Saint-Martory, Perpignan). — *Dolsuras* (1874, Hamelin, Montpellier).

DELPONT (Jules). *Flors rosselloneses*, anthologie (1899-1902, Payret, Perpignan). — *Refilets*, anthologie (1904, Latrobe, Perpignan). — *Las Terres de Llengua catalana* (1905, idem). — Poésies et notices dans revues et journaux de la Catalogne et du Roussillon.

GOUELL (Pierre), (m. en 1894). Nombreuses poésies inédites.

JOFRE (Antoine), (m. en 1863). *Obras de Antoni Jofre* publiées par Lo Pastorellet de la Vall d'Arles avec une préface (1882, Latrobe, Perpignan). Contient *Las Bruxas de Carançà*, *l'Escupinyada de Satanás*, la *Dona Forte*, *Epistols*, *Arles vila fortunada* (coblas).

MOLI (Jean-Baptiste) (m. en 1889) : *Pastoret del Coral*, relació d'un fet qui 's passá al Coral en l'any 1599 (1885, Latrobe, Perpignan).



PÉPRATX (Justin) (« Pau Farriol de Ceret » 1828-1901). *Espigas y Flors* (1884, Latrobe, Perpignan). — *Pa de casa* (1888, Julia, Perpignan). — A publié encore *Ramallets de proverbis,* maximas, refrans y adagis catalans (1880, Latrobe, Perpignan). La *Renaissance des lettres catalanes,* discours partie en français, partie en catalan, prononcé à la fête littéraire de Banyuls-sur-mer (1883, id.). Les *Espigas y Flors* contiennent un autre discours, *Discurs de gracias,* qui fut lu aux Jeux floraux de Barcelone (1884). Est enfin l'auteur de traductions françaises des principaux poèmes de Jacinto Verdaguer.

PUIGGARI (Pierre, m. en 1854, et Antoine, m. en 1890). Nombreux manuscrits conservés par la famille.

ROUS (François) (m. en 1897). *Catalanes d'Estagell y d'altres endrets* (1870, Latrobe, Perpignan). — *Catalanes y Catalanades* (1873, Jammet, Espira-de-l'Agly).

SAISSET (Albert) (« Oun Tal » 1842-1894). *Oun pougnat da Catalanades* (1887, Latrobe, Perpignan), *Coses y altres* (1888, id.), *Históris y Coumédi* (1888, id.), *Bestis y Gen* (1888, id.), *Proubem da rioure* (1889, id.), *Jamecs* (1890, id.), *Countas da l'altra moun y d'aquest* (1890, id.), *Fablas y Fabliots* (1890, id.), *Oun poc da tout* (1891, id.), *Passa-tems* (1891, id.), *Barrajadis* (1892, id.), *Cansoús* (1893, id.), *Pims y Pams!* (1893, id.), *Plors y Rialles* (1893, id.), *Pa la gèn fis* (1895, id., œuvre posthume), *A tort y a trabès* (1897, id.), *Oun moun da coses* (1898, id.), *Bersous nóous* (1900, id.), *Lligíou* (1900, id.). Nous lui devons encore une comédie en 2 actes *Bingnas y Donas* (s. d. 1889, id.) et une *Grammaire catalane,* suivie d'un petit traité de versification catalane (1894, id.). Paraîtront suc-

juin 1888, Paris). — G. Massó Torrents, *En Pere Talrich* (*La Ilustració catalana*, 31 mars 1888). — Tolra de Bordas, traduction française de *Canigó* de Verdaguer, avant-propos (1889, Albert Savine, Paris). — Joseph de Copons, *Littérature catalane, En Pere Talrich* (*Le Roussillon*, 2 janv. 1889). — Jules Delpont, *Galerie roussillonnaise, Pierre Talrich* (*Journal des Pyrénées-Orientales*, fascicule 4).

THÉATRE CATALAN *(ancien) en Roussillon*. — Milá y Fontanals : *Orígenes del Teatro catalán*, misterios, representaciones profanas, entremeses, danzas, etc. (*Obras completas*, t. 6, 1895, Verdaguer, Barcelone). — Pour les origines du théâtre catalan en général, consulter aussi *Revue des Langues romanes*, XIII, 118 (fragment dramatique découvert à Palma vers 1870 ? par Quadrado ; débris d'un manuscrit catalan du Mystère de la Passion, XIVe siècle); *Unidad católica* de Palma (5 fév. 1871), *Renaixensa* de Barcelone (1er mars 1871) et *Museo Balear* (31 août 1886); de même, pour comparaisons avec mystères provençaux, *Revue des Langues romanes*, t. XVII, 301, et t. XXVIII, 5, 53. — Pierre Vidal : *Notes sur l'ancien théâtre catalan* (*Revue des Langues romanes*, 4e série, t. II et III, 1888-1889), et *Histoire de la Ville de Perpignan* (1897, Welter, Paris). — Sur représentations en Roussillon, voir : Henry, *Histoire du Roussillon*, t. I, p. CIII (1835, Impr. nat., Paris). — Pour *la Presa de l'Hort*, cf. note de M. F. dans la *Semaine religieuse* (1901, n° 14, Perpignan).

« Ho sabeu, Fills de Barcelona !
Avuy lo Rosselló, per vostres cants despert,
Veurá la llengua, sa bessona,
Lo front engarlandat d'una rica corona
Y d'un ramell de flors y de llorer cobert. »

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

(*Ays*, p. 102.)

« Vous le savez, Fils de Barcelone ! Aujourd'hui le Roussillon, réveillé par vos chants, verra la langue, sa jumelle, le front entouré d'une belle couronne et couvert d'un bouquet de fleurs et de laurier. »



ANTOINE JOFRE

Per terranys y barranys (1)

Estava jo cercant un camí de dressera
Per poder evitar tota la penyatera
Que barra al curiós, l'atrevit caminant,
Y'l defen tot d'un cop d'anar mès endevant.
Res no pot detenir un turista intrepida ;
Per cumplir sos desitjs ell exposa sa vida.
A visitar l'estany essent vingut aquí,
Jo volgué conseguir del viatge la fí.
Donchs en m'engarrapant, me donant molta fena,
Pels terranys y barranys avansant ab gran pena,
Montant, baixant, soviny fent algun capgirell,
De la cara y las mans m'esparracant la pell,
Vaig enfin arrivar sobre un roch d'alta mina
Que naix al peu del gúrg y lo siti domina.
D'aquí vegé l'estany molt negre y molt estès.
Per curiositat, sens pensar à res mès
Que de l'aygua cannar poch à menos l'alsari,
Jo llansé quantitat de rochs en temerari.

(1) *Las Bruxas de Carançá* (p. 11)



A travers éboulis et ravins

J'étais à la recherche d'un chemin de traverse pour pouvoir éviter tout l'amoncellement de roches qui se dresse devant le curieux, le hardi voyageur, et l'empêche tout à coup d'aller plus avant. Rien ne peut arrêter un touriste intrépide; pour réaliser ses désirs, il expose sa vie. Etant venu ici dans l'intention de visiter l'étang, je voulus atteindre le but de mon voyage. Donc, en me cramponnant et me donnant beaucoup de mal, en avançant à grand'peine à travers éboulis et ravins, montant, descendant, faisant souvent quelque culbute, me déchirant la peau du visage et des mains, j'arrivai enfin sur un roc d'aspect imposant qui naît au pied du gouffre et domine ces lieux. De là, je vis l'étang de couleur très sombre et de grande étendue. Par curiosité, sans penser à rien autre qu'à mesurer tant bien que mal la hauteur de l'eau, je lançai témérairement des tas de pierres.

Tingué lloch d'admirar un spectacle asustant.
Del gúrg jo veya eixir, grossas com un infant,
Truytas de tot color, blavas, blancas, vermellas,
Magras com un squelete, y pareixint molt vellas,
Com las carpas portant saltavan ab orgull,
Y d'un ayre insolent me davan un cop d'ull.

Eix joch original era fet per me plaurer :
Una grossa penyassa, y dejà prop de caurer,
Quillada al meu costat, semblava convidar
Algú que dins l'estany la volgués fer rotllar.
L'havent ben acatada, afí que no recule
Me poso al seu derrera, y, com un altre Hercule,
Apretant mon espatlla y jarrets bastant forts,
Jo l'arranco, l'engego ab un supreme esfors.
Pels timbaussis avall va rodolar la penya ;
A cada pas deixant de son rastre l'ensenya,
S'enfonsá dins lo gúrg ab tremendo fracás.
Sos resalts y retronys me donáran lo glás.
Fou jo mès espantat quant ohí que cridavan
Pastors circumvehints y de lluny menassavan.
Jo que'm pensava sol dins eix païs desert,
Vaig quedar molt sosprès de'm veurer descubert.
Y la por redoblá quant un d'ells se destaca
Per venir dret á mí com si'm fes una ataca.



Il me fut donné d'admirer alors un spectacle impressionnant. Je voyais sortir du gouffre, grosses comme un enfant, des truites de toutes couleurs, bleues, blanches, rouges, d'une maigreur de squelette, et paraissant fort vieilles. Comme les carpes, cependant, elles sautaient avec orgueil, et me jetaient un coup d'œil d'un air insolent.

Ce jeu original était fait pour me plaire. Une roche énorme et déjà prête à tomber, toute droite à mon côté, semblait inviter quelqu'un qui voulût bien la faire rouler dans l'étang. Après l'avoir bien inclinée, je me place derrière elle pour qu'elle ne recule point, et, comme un autre Hercule, contractant mon épaule et mes jarrets assez vigoureux, je l'arrache, je la pousse en un suprême effort. La pierre roula du haut en bas des précipices; laissant à chaque pas la marque de son passage, elle s'en fonça dans le gouffre avec un bruit effroyable. Ses bonds et les grondements provoqués par sa chute me donnèrent le frisson. Mais je fus plus épouvanté encore lorsque j'entendis que des pâtres des alentours criaient et menaçaient de loin. Moi qui me croyais seul dans ce pays abandonné, je demeurai fort surpris de me voir découvert. Et ma peur redoubla lorsque l'un d'eux se détacha du groupe pour venir droit vers moi, comme s'il voulait m'attaquer.

Un poch lluny de l'estany aguardant los remats,
Tot primer los pastors s'havian avisats
Qu'através los barranys, através precipicis
Y pels sobrepujar se valent d'artificis,
Rodava per allí calcom de molt estrany,
Molt negre, molt resolt y molt rare dins l'any.
Cadahú dins l'esprit la raresa admirava,
Sosprès y no sabent lo que significava.
May haguessen cregut que fos un capellá
Vingut à visitar l'estany de Carançá.
Quant donques dins lo gúrg llansar rochs me vejeren,
Quant penyas ab fracás dins las ayguas caygueren ;
Coneixent lo perill de mon atreviment,
Alarmats, inquiets, sens tardar un moment
Se posan à cridar. — Un d'ells ab diligencia
Corre à mi, m'escomet d'un tó d'experiencia,
Tot cubert de suor y d'un ayre efarat ;
« Que fá de gitar rochs dins nostre estany sagrat ?
Alguna tempestat, alguna pedregada
Nos causará vosté dins nostra comalada.
Fúgi d'aquí, l'estany nos pronostica horrors. »
Y se girant s'entorna ab los altres pastors.

Encegat jo quedé d'ohir eixas paraules.
Tempestat ! pedregada ! horrors ! això son faulas.
Dins l'ayre no se veya el mès minim senyal



Tandis qu'ils gardaient leurs troupeaux non loin de l'étang, les bergers s'étaient aperçus tout d'abord qu'à travers ravins et précipices, usant de stratagèmes pour les franchir, rôdait par là quelque chose de tout à fait étrange, très noir, très résolu et très rare pendant l'année. Chacun admirait dans son esprit cette chose surprenante, tout étonné et ne sachant ce que cela signifiait. Ils n'auraient jamais pu croire que ce fût un prêtre venu pour visiter l'étang de Carança. Lors donc qu'ils me virent lancer des pierres dans le gouffre, lorsque des roches tombèrent dans les eaux avec grand fracas, comprenant le danger de mon audace, alarmés, inquiets, sans tarder un instant, ils se mettent à crier. L'un d'eux court vers moi en toute hâte, m'interpelle sur un ton d'homme expérimenté, tout couvert de sueur et d'un air effaré : « Que faites-vous donc là ? Pourquoi jeter des pierres dans notre étang sacré ? Vous nous causerez quelque orage, quelque grêle dans notre vallon. Fuyez loin d'ici, l'étang nous annonce d'horribles choses. » Et se tournant, il s'en revient avec les autres bergers.

Je demeurai stupéfait en entendant ces paroles. Orage ! grêle ! calamités ! — pure imagination que tout cela ! On ne voyait pas dans l'air le

Que tingués dins breu temps de fer un temporal.
Lo cel era serè ; cap broma no's mostrava :
Lo sol estava ardent, la calor m'estufava.
Jo donchs continué de scudrinyar lo lloch,
O, m'apartant d'aquí, caminava molt poch.

L'estany de Carançá (1)

He vist jo molts estanys surprenents d'hermosura,
Del turista admirats per llur fresca verdura.
De la naturalesa ells son afavorits
Per recrear los ulls, serenar los esprits.
La má de l'home encara ha fet molts sacrificis
Per ornar llur veynat segons los seus capricis.
Mil aybres alinyats convidan los passans
A gustar baix llur ombra un moment de descans.
Deliciosas fonts, casas de fantasía
Ahont se reuneix brillante companyía ;
Barcas plenas de gent, llisant sobre l'estany ;
Curiosos vinguts de llur païs estrany ;
Moltas ocasions d'amusarse á tota hora,

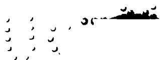
(1) *Las Bruxas de Carançá* (p. 14).



plus petit indice d'un orage prêt à éclater. Le ciel demeurait serein ; aucun nuage ne se montrait ; le soleil était ardent, la chaleur m'étouffait. Je continuai donc d'examiner attentivement les lieux, mais sans trop marcher si je m'écartais de là.

L'étang de Carançà

J'ai vu beaucoup d'étangs d'une surprenante beauté, admirés par le touriste pour leur fraîche verdure. Ils ont reçu de la nature tous les dons capables de récréer la vue et de rasséréner les esprits. La main de l'homme a fait encore de nombreux sacrifices pour en orner les alentours selon ses caprices. Mille arbres alignés invitent les passants à goûter à leur ombre un moment de repos. Des fontaines délicieuses, des maisons d'agrément où se réunit une brillante compagnie ; des barques pleines de monde, qui glissent sur l'étang ; des curieux venus de leur pays étranger ; de nombreuses occasions de s'amuser à toute heure, rendent la vue de ces lieux plus enchanteresse



Aumentan d'eixos llochs la vista encantadora.
Los aucells per llur cant, un cel jamay cubert,
Un petit vent que flata, un dolcíssim concert ;
Tot aixó reunit dins un lloch tot campestre
Acaba d'en formar un paradis terrestre.

L'estany de Carançá !.. res al món de mes trist !
Molts son desencantats desprès de l'haver vist.
Las congestas de neu, profundas, infusibles ;
Uns precipicis alts á l'home inaccessibles ;
Montanya sens verdura y tenint front pelat ;
Pas un aybre, una flor, un bri d'herba plantat ;
Ninguna trassa humana, un desert en pobresa,
Tot vos serra lo cor y vos dona tristesa ;
S'apartan los remats d'aqueix lloch de horrors ;
La miseria y la fam hi derraman llurs plors.
Si per cás l'aucell roda en aquesta montanya,
Es qualqu'aucell de nit vingut de terra estranya.
D'aquí, d'aqueix estany l'aspect mysterios,
Son silenci sens veu, son desert espantos ;
La vista de sos rochs, de penyas cinadascal
Y molt confusament sobre d'altres posadas,
Nos denota un volcá per lo temps apagat,
O bé pels llamps del cel un endret foguejat...

encore. Le chant des oiseaux, un ciel toujours pur, une brise caressante, un mélodieux concert ; tout cela, réuni en un lieu tout rustique, achève d'en faire un paradis terrestre.

L'étang de Carançà !... Rien au monde de plus triste ! Bien des gens sont désillusionnés après l'avoir vu. De profonds glaciers dont on ne voit jamais fondre les neiges ; des précipices abrupts, inaccessibles à l'homme ; une montagne sans verdure, au front pelé ; pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe planté ; nulle trace humaine, un désert à l'abandon ; tout y serre le cœur et vous remplit de tristesse. Les troupeaux s'écartent de ces affreux parages ; la misère et la faim y répandent leurs pleurs. Si par hasard un oiseau rôde en cette montagne, c'est quelque oiseau de nuit venu d'une terre étrangère. De là, l'aspect mystérieux de cet étang, son silence ininterrompu, son effrayante solitude. La vue de ses rocs, de ses roches calcinées et amoncelées confusément, nous révèle un volcan éteint par les années, ou un endroit brûlé par le feu du ciel.

Lo temporal (1)

Mentres que del desert las malesas seguía,
M'aviso tot d'un cop que son aspect cambía :
Tristos, esblanquehits eran los ratjs del sol,
Pareixían los rochs velats d'un gris llensol.
Un fum negre y pudent de l'estany s'escapava,
Del mitj d'un grifol d'aygua en colona montava
Formant en un moment un nubol horroros,
Mudant un dia clar en dia tenebros.
Res de tranquilisant mon esprit no descubre :
Aqueixa solitut d'una vista llugubre,
L'estany en moviment, los peixos en treball,
Un terratrèmol sort y sacudint la vall,
Això me fé sentir que pot ser tort tenía
De me burlar del pastre y de sa profecía.
Un tró, dos trons, tres trons petaren tots al cop.

Deixant lo caminar per pendrer lo galop,
Pel riberal avall saltant ab molta pressa,
Me vaig refugiar baix una balma espessa,
Baix la balma d'un roch, ahont, mitj espantats,

(1) *Las Bruxas de Carançá* (p. 16).

L'orage

Tandis que je parcourais les rudes aspérités de ce désert, je m'aperçois tout à coup que son aspect change : les rayons du soleil étaient tristes et pâles, les rocs semblaient couverts d'un voile gris. Une fumée noire et puante s'échappait de l'étang, elle montait en colonne du milieu de l'eau bouillonnante, formant en un instant un nuage horrible, qui fait d'un jour clair un jour ténébreux. Mon esprit ne découvre rien de rassurant. Cette solitude à l'aspect lugubre, l'étang agité, les poissons dans l'inquiétude, un sourd tremblement de terre qui secoue la vallée ; tout cela me fit comprendre que j'avais peut-être tort de me moquer du pâtre et de sa prophétie. Un coup de tonnerre, deux, trois, éclatèrent en même temps.

J'abandonnai le pas ordinaire pour prendre le galop, dégringolant les pentes, sautant avec précipitation, et me réfugiai dans une cavité sous une roche épaisse, où, à demi épouvantés, six bergers s'étaient mis à l'abri en hommes très prudents. Il

Sis pastres molt prudents s'havían abritats.
Era temps, puix deja los trons se succehían,
Y los llampechs ardents per los ayres corrían.
La vista de la vall era fosca; y lo lloch
Qu' havía jo quitat era abrandat de foch.
Tot era susdejús: los animals salvatges,
Los singlars y los llops, olvidant los ravatges,
Mesclats ab los moltons sens causar ningun dany,
Dins un mateix perill jitavan mateix plany.
Las graulas á grans vols, á grans crits, antes d'hora,
Per las creilhes dels rochs, en dedins, en defora
Rodavan, no sabent se tenir en repos.
Anunçavan del temps un desturb espantos.
Y l'isart, animal lo mès fí, mès alerta,
Que sent y fuig de lluny sa pista descuberta,
Venía als nostres peus implorar lo favor
De poder s'arremir baix lo roch protector.
Sens un flato de vent las matas s'agitavan;
En inclinant llur cap los pins se saludavan,
Y llur destrucció tement, no sens motiu,
Se fehian, afligits, un dolorós adiu.
Nosaltres, agitats d'ideas diferentes,
A penas creyem ser criaturas viventes.

Un instant tot callá: succehí calme plat.
Eix silenci sens bruitj donava mès fretat.

était temps, car déjà les coups de tonnerre se succédaient, et les éclairs ardents couraient à travers les cieux. La vallée avait pris un aspect sombre, et l'endroit que j'avais laissé était en flammes. Tout se trouvait sens dessus dessous : les animaux sauvages, les sangliers et les loups, dans l'oubli de leurs habituels ravages, mêlés aux moutons sans faire aucun mal, laissaient en un même danger échapper la même plainte. Par grands vols et avec de grands cris, les corneilles rôdaient avant l'heure aux anfractuosités des rochers, tantôt dedans, tantôt dehors, ne sachant se tenir en repos : elles annonçaient une perturbation épouvantable de l'atmosphère. Et l'isard, l'animal le plus fin, le plus vif, qui flaire de loin et fuit à distance dès que sa piste est découverte, venait implorer à nos pieds la faveur de pouvoir se presser sous le rocher protecteur. Les plantes s'agitaient sans qu'il fit le moindre souffle de vent ; les pins se saluaient en inclinant leur cime, et, redoutant leur destruction, — non sans motif — se faisaient, dans leur affliction, de douloureux adieux. Et nous, agités d'idées différentes, à peine nous croyions-nous des êtres vivants.

Un instant tout se tut : et ce fut alors un calme plat. Ce silence que n'interrompait aucun bruit aug-

Un moment tant solemne, imposant y terrible ;
La foscor del païs, obscuritat visible,
Y la naturalesa en l'espero d'un sort,
D'un sort inconegut, molt semblant á la mort,
Nos fan ben reflectir : passáram per pregari
En l'honor de María una part de rosari.
Quant un llampech seguit d'un tró de temporal
Esquintxá lo nubol cubrint lo riberal.
De repente caygué tant forte pedregada
Que may s'en' via vista al mon de tant granada.

Quin desordre, Deu meu!.. quins apretos de por !
La pedra sobre els rochs rebotía ab furor ;
Las ayguas en diluvi inflavan la ribera ;
Las flamas dels llampechs abrandant l'atmosfera
Nos mostravan la vall llaurada pels torrents ;
La terra tremolant, los pets de trons, los vents
Nos davan á pensar que tots, antes de guayre,
Nosaltres y 'l desert saltaríam en l'ayre.

Altre espant nos gelá d'horror de cap á peus :
De l'estany agitat eixían unas veus
Formidables. Las veus, en corrint per los ayres,
Mescladas ab los vents y las bromas tronayres,
Ab la pedra, la pluja y la confusió
De tots los elements en revolució,



mentait notre horreur encore. Un moment aussi solennel, imposant et terrible; l'aspect sombre du pays, l'obscurité évidente, et la nature dans l'attente d'un sort, d'un sort inconnu, fort semblable à la mort, nous font réfléchir sérieusement. Nous dîmes donc comme prière en l'honneur de Marie un bout de chapelet. Quand un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, déchira le nuage qui couvrait les pentes. Il tomba subitement une si forte grêle que jamais on n'en avait vue d'aussi drue dans le monde.

Quel désordre, mon Dieu!... de quelle angoisse nous étions oppressés!... La grêle rebondissait sur les rocs avec fureur; les eaux diluviennes enflaient la rivière; les flammes des éclairs embrasant l'atmosphère nous montraient la vallée toute ravinée par les torrents; la terre tremblante, les violents coups de tonnerre, les vents, nous donnaient à penser que tous, avant peu, le désert et nous, nous sauterions en l'air.

Un autre effroi nous glaça d'horreur des pieds à la tête; de l'étang agité sortaient des voix formidables. Les voix, en courant par les airs, mêlées aux vents et aux nuages grondants, à la grêle, la pluie et la confusion de tous les éléments révoltés, s'approchaient de moi avec l'air de se plaindre de

S'acostant prop de mí pareixían se plánya
D'algun audacios vingut dins llur montanya
A scudrinyar llur vall, atrevit curios,
A pedregar l'estany y turbar llur repos.

La dona forte (1)

Quan volgué l'Esprit-Sant, per veu de Salomon,
Pronar la dona forte y sabia dins lo món,
No digué : ditxosa es la dona que 's passeja,
Que, per matar son temps, tot lo dia trasteja ;
Qu'anant de sala en sala á xarrar un moment,
Disgustada de sí, disgusta l'altra gent :
Dels negocis de casa essent poch ciudadosa,
Porta pertot lo pés de sa vida ociosa.
Eixa dona no viu segons l'esprit de Deu.

— « La dona que molt lluny fá coneixer son preu
Es, nos diu Salomon, la que rumía y planta,
Qu'ajudant son marit, per sa gracia l'encanta ;
Passa ansia de sos fills, ansia de sos criats,
Y 'ls pobres dins sos dons jamay son descuydats.
D'una injuria ofensante ella may no se venja ;

(1) *Las Bruxas de Carançá*... etc. (p. 57 « La dona forte »).

quelque audacieux voyageur venu dans leur montagne pour fouiller leur vallée, hardi curieux, pour jeter des pierres dans l'étang et troubler leur repos.

La femme forte

Lorsque l'Esprit-Saint voulut, par la voix de Salomon, prôner la femme forte et sage dans le monde, il ne dit point : Heureuse la femme qui se promène ; qui, pour tuer le temps, erre çà et là tout le jour ; qui, allant de salon en salon bavarder un moment, dégoûtée d'elle-même dégoûte les autres : peu soigneuse des affaires de sa maison, elle porte partout le poids de sa vie d'oisiveté. Cette femme ne vit pas selon l'esprit de Dieu.

« La femme qui fait connaître au loin tout son prix, c'est, nous dit Salomon, celle qui, après y avoir bien réfléchi, plante un champ ; qui, aidant son mari, l'enchante par sa grâce ; s'inquiète pour ses fils, s'inquiète pour ses domestiques, et n'oublie jamais les pauvres dans ses dons. Cette femme ne se venge jamais d'une injure offensante ; elle ne

Lo pa de cada día ociosa no menja :
Y d'un bras retrossat se cinglant los ronyons,
Valente, escombra y trau la farda dels recons.
La nit no ten repos, sa llanti no s'atuda ;
Y si parla, sa boca, ordinariment muda,
De la sabiduría empleant sempre el tó,
No s'obre que per veu de dolsura y perdó.
Ditxosos son sos dits qu'un sant treball amusa ;
Que soviny fan tornar lo fus de la filusa,
Que cércan llana y fil per obrar un vestit,
Abrigar un pobret per la fret arremit :
Sas obras en publich d'alabansas la cubren ;
A sa vista los seus s'alsan y se descubren.
La dona forte es donchs un tresor preciós,
La honra de sos fills, la gloria del espós ;
Ella veurá sa fí venir ab alegría,
Contenta, ella riurá fins á son ultim día. »

Aixís parla en son llibre eix rey de l'Orient
Que sobre esta materia era expert y sabent.
Pareix que de son temps son regne n'era avare,
Y qu'una dona sabia era cosa molt rare ;
Puix antes d'en trassar lo portret de sa má,
Se diu y s'interroga : « Oh ! qui la trobará ? »

---

mange pas le pain de chaque jour sans travailler : et, d'un bras retroussé se serrant la ceinture, vaillante, elle balaie et enlève l'ordure des coins. La nuit, elle n'a pas de repos; sa lampe ne s'éteint pas; et, si elle parle, sa bouche, ordinairement muette, employant toujours le ton de la sagesse, ne s'ouvre que pour prononcer des paroles de douceur et de pardon. Heureux sont ses doigts que divertit un saint travail; qui souvent font tourner le fuseau de la quenouille, et cherchent de la laine et du fil pour faire un vêtement, pour couvrir un pauvre être engourdi par le froid. Ses œuvres sont comblées d'éloges en public; à sa vue, les siens se lèvent et se découvrent. La femme forte est donc un trésor précieux, l'honneur de ses fils, la gloire de l'époux ; elle verra venir sa fin avec joie ; contente, elle rira jusqu'à son dernier jour. »

Ainsi parle en son livre ce roi d'Orient qui en cette matière était expert et savant. Il paraît que de son temps son royaume en était avare, et qu'une femme sage était chose fort rare; car, avant d'en tracer le portrait de sa main, il se pose à lui même cette question : « Oh ! qui la trouvera ? »



JUSTIN PÉPRATX

(PAU FERRIOL DE CÉRET)

La llengua catalana (1)

Llengua que Roma 'ns donà,
Quant covà 'l mon la seva ala,
Quina altra llengua t'iguala,
Tu, qu'en Cicero parlà ?

Com moltas del bell llatí
Es la llegitima filla ;
Mès ella n'es la pubilla,
Y sols ab ell tindrá fi.

Prénda d'en Jaume primer,
L'encaminà á la victoria ;
D'en Ramon Lull fou la gloria,
D'Ausias, de Muntaner.

Feta també per pregar,
Com per l'amor y la guerra,
L'han volguda tira ' à terra,
May ho han pogut lograr.

(1) *Pa de casa. (Introducció,* p. 1)

La langue catalane

Langue que Rome nous donna, lorsque son aile couva le monde, quelle autre langue t'égale, ô toi que parla Cicéron ?

Comme beaucoup, elle est la fille légitime de l'admirable latin ; mais elle est sa fille aînée, et n'aura de fin qu'avec lui.

Chérie de Jacques Ier, elle le conduisit à la victoire ; elle fut la gloire de Ramon Lull, d'Ausias, de Muntaner.

Faite aussi bien pour prier que pour l'amour et pour la guerre, on a voulu l'abattre, mais jamais l'on n'a pu y parvenir.

Uns, per llevarli l'honor
Y ferla menyspreada,
De grossera l'han tractada
Y pertant de poch valor.

Altres, que saben de res,
Sino de menjar y beurer,
Li fan dany, parlant sens veurer
Que'l que diuhen es francès.

Eixos la fan escarnir,
Y, volentla mès perfeta,
L'escriuhen tota estrafeta,
Y fent lo riure'esclafir.

Aquells, mès desgraciats,
Servintsen l'han envilida,
Desllustrada y apoquida.
Deu los haja perdonats!

Y aixi com un pur mirall
Que tot ab l'alé s'entela,
S'ha feta una corruptela
Llengua clara com cristall.

Tot ha semblat conspirar



Les uns, pour lui ravir l'honneur et la faire tomber dans le mépris, l'ont traitée de grossière et partant d'insignifiante.

D'autres, qui ne savent rien hors le manger et le boire, lui font du tort, parlant sans s'apercevoir que ce qu'ils disent c'est du français.

Ceux-ci la font bafouer, et, la voulant plus parfaite, la déforment en l'écrivant au point qu'elle provoque les éclats de rire.

Ceux-là, plus malheureux encore, l'ont, en s'en servant, avilie, ternie et réduite à peu de chose. Que Dieu leur ait pardonné !

Et ainsi, pareille à un pur miroir qui se trouble avec l'haleine, cette langue claire comme le cristal n'est aujourd'hui que corruption.

Tout a semblé conspirer pour achever sa ruine,

Per completar sa ruina,
Y s'ha vista com ruhina
De tot lloch foragitar.

De l'escola ab passió
L'han proscrita y arrancada,
Del temple sant desterrada,
Que era sa payral mansió.

Y llansada pels carrers,
Y sens guia abandonada,
Quina llengua han replegada?
Quina?... O'l tudesch ó l'inglès...

Eixas s'han d'estudiar,
L'*alma mater* es qui ho mana,
Y ma llengua tant galana
Ningù la pot ensenyar.

D'ellas dos y'l català,
¿ Vejam, quina es mès bonica?
Mès melosa y energica?
Quina s'expressa mès clà?

Que's deixen sens conreá,
Com temps ha's deixaba à ella,
Y veureu quanta niella
Y brossa s'hi posará.



et elle s'est vue comme une pauvresse rejeter de partout.

On l'a proscrite et arrachée de l'école avec acharnement ; on l'a exilée du temple saint, qui était sa demeure paternelle.

Et, aprés l'avoir lancée dans la rue, livrée sans guide à elle-même, quelle langue au contraire a-t-on recueillie ? Laquelle ?... Ou le tudesque ou l'anglais.

Voilà celles qu'il faut étudier ; c'est l'*alma mater* qui l'ordonne, et ma langue, si belle pourtant, ne peut être enseignée par personne.

De ces deux langues et du catalan, voyons quelle est la plus jolie ? la plus douce et la plus énergique ? Laquelle s'exprime le plus clairement ?

Qu'on les laisse incultes, comme on la laissait jadis elle-même, et vous verrez que de nielle et de ronces s'y mettront.

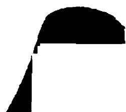
¿ Y no vos faría dol
Lo veure usar temps y pena
En conrear llengua agena,
Trepitjant la del bressol ?

Mès, oh llengua del païs !
Val que tu ets sempre forta.
Quant ja tots te creyan morta,
Has rebrotat mès felis.

Ja tos rams van s'escampant,
Com en un jardí las rosas,
Y tas flors maravellosas
Tot lo mon van perfumant.

Sí, nostra llengua floreix,
Bella y ab tota sa riquesa ;
Reyna ha tornat la pagesa,
Y ara à pertot resplandeix.

¿Voleu la veure ab un raig
De sol al front y corona ?
Anau donchs à Bacelona
Per la gran festa de maig.



Et vous ne vous affligeriez pas de voir qu'on dépense ainsi temps et peine à cultiver une langue étrangère, foulant aux pieds celle du berceau?

Mais, ô langue de mon pays, tu es, — Dieu merci! — toujours forte. Alors qu'ils te croyaient tous morte, tu as repoussé avec plus d'éclat.

Tes branches se répandent déjà, comme en un jardin les roses, et tes fleurs merveilleuses parfument petit à petit le monde entier.

Oui, notre langue fleurit, belle et dans toute sa richesse ; la paysanne est devenue reine, et elle resplendit partout maintenant.

Voulez-vous la voir avec un rayon de soleil au front et une couronne? Allez donc à Barcelone lors de la grande fête de mai.

Sextillas (1)

Tot quant viu, tot quant respira
En esta terra suspira,
Aixi 'ls homes com las flors.
Ciutats, valls ó comaladas,
Lo mateix ne son pobladas
De penas y de dolors.

Al trench de l'alba comensa
La lamentació inmensa,
Y ella dura dia y nit.
Tot tristesa manifesta :
La planta abaixa la testa,
Lo cor se queda esllanguit.

¿ Mès que li cal à la rosa
Per tornar fresca y joyosa ?
Un raig de sol d'amunt dalt.
Y al cor secat d'anyoransa,
Per recobrar l'esperansa ?
Un raig d'amor celestial.

(1) *Pa de casa* (p. 6).

Sixains

Tout ce qui vit, tout ce qui respire, exhale des soupirs sur cette terre, les hommes comme les fleurs. Villes, vallées ou collines, sont également peuplées de peines et de douleurs.

Dès la pointe de l'aube commence l'immense lamentation, et elle dure nuit et jour. Tout nous montre de la tristesse : la plante incline la tête, le cœur demeure languissant.

Mais que faut-il à la rose pour redevenir fraîche et vive ? Un rayon de soleil d'en haut. Et au cœur que la langueur a desséché, pour retrouver l'espoir ? Un rayon d'amour céleste.

Lo sol y las estrellas (1)

(RONDALLETA)

(Dedicada à Don Joaquim Cabot, joyer y poeta, pochs dias antes de son casament.)

« Mamá, deya á sa mare, admirant l'estrellada,
Una nena aixerida, en serena vetllada,
¿ Que son tants y tants llums centellejant llá dalt ?
¡ Com brillan ! D'esplendor no n'hi ha pas com aquesta.
¿ Farian al cel una festa ?
Apar l'altar major per la nit de Nadal.
Hi crema un salamó com lo qu'hi tenim ara.»
— « Hermosa, respongué la mare,
Això son del Bon Deu los volguts angelets,
Vetllant sempre per nos desperts ó adormidets,
Y cadascú tenint sa llántia d'or encesa. »
Al endemá matí despertada, ab prestesa
La nena alsà los ulls al cel.
Mes ay ! si ne fou de sorpresa
No hi veyent pus cap estel.
— « Mamá, mamá, correu ; los angels no vigilan ;

(1) *Pa de casa* (p. 17).



Le soleil et les étoiles

(PETIT CONTE)

(Dédié à D. Joachim Cabot, bijoutier et poète, quelques jours avant son mariage.)

« Maman, disait à sa mère par une nuit sereine, en contemplant le ciel rempli d'étoiles, une petite fille très éveillée, qu'est-ce donc que tant et tant de lumières qui scintillent là-haut ? Comme elles brillent ! Il n'est point d'éclat pareil à celui-ci. Célébrerait-on par hasard quelque fête dans les cieux? On dirait le maître-autel la nuit de Noël. Là-haut brûle un lustre pareil à celui que nous y avons maintenant. »

— Ma mignonne, répondit la mère, tout cela ce sont les anges bien-aimés du Bon Dieu, qui veillent toujours pour nous, éveillés ou endormis, et dont chacun garde allumée sa lampe d'or. »

Le lendemain matin, dès son réveil, la petite s'empressa de lever les yeux au ciel. Mais hélas ! comme elle fut surprise en ne voyant plus aucune étoile ! — « Maman, maman, venez vite ; les anges

Han atudat sas llums. » — « No, filla, no s'anhilan,
No vacan los guardians. Si 't semblan apagats
Sos fochs, es que ab sos raigs lo sol los té colgats. »

En vostra rica joyería,
Qu'es tota com un cel d'or y de pedrería,
Lo mateix, amich, passará
Quant l'astre qu'esperau vindrá.

Coblas (1)

(*A una damisela tant linda com distingida que ' m feu demanar versos per son album.*)

Portauli, poetas, cants y harmonías,
Estrofas xistosas ó dolsas com mel,
May serán prou ricas vostras poesias :
Las vol per sas prendas un angel del cel.

Feu ploure 'en sa falda diamants y perlas,
Ruixats d'esmeraldas del ull mès brillant ;
Encara que fossen del *Mogol* esberlas,
Sas solas miradas las enfosquirán.

(1) *Pa de casa* (p. 19).

ne veillent pas ; ils ont éteint leurs lumières. »
— « Non, ma fille, elles ne peuvent disparaître, les gardiens ne prennent pas de repos. Si leurs feux te semblent éteints, c'est que le soleil les cache avec ses rayons.

Dans votre riche bijouterie, qui est bien comme un ciel d'or et de pierres précieuses, il en sera de même, cher ami, quand l'astre que vous attendez viendra.

Stances

(A une demoiselle aussi jolie que distinguée qui me fit demander des vers pour son album.)

Portez-lui, poètes, des chants et des harmonies, des strophes piquantes ou douces comme du miel. Vos poésies ne seront jamais assez riches : un ange du ciel les veut pour parures.

Faites pleuvoir sur ses genoux diamants et perles, des pluies d'émeraudes du plus vif éclat ; même si ce sont des fragments du *Mogol*, ses regards seuls les obscurciront.

Teixiuli coronas de las flors mès bellas,
De las que l'aurora cull al firmament ;
Per son front de reyna si bastan estrellas,
Las aviva encara ella somrient.

¿ Mes de mí, l'hermosa, de mi que demana ?
¿ Que puch oferirli, pobre trobador ?
Tota ma riquesa es la flor boscana :
Li do, pus com ella du balsam al cor.

La vera fraternitat (1)

(DIALOGO)

(Un llaurador, un vinyader y un sacerdot.)

Lo llaurador.

Som jo llaurador ; jo sembro y sego ;
Jo faig l'abundancia, y la fam sossego.
Mon suor umpleix d'espigas lo plá.

Lo vinyader.

Som jo vinyader ; lo plant poso en linea ;
Lo tallo y mundo, y es ell la vinya,
Rich manantial de tot ser humá.

(1) *Pa de casa* (p. 24).



Tressez-lui des couronnes avec les fleurs les plus belles, avec celles que l'aurore cueille au firmament. Si pour son front de reine conviennent des étoiles, elle les rend plus brillantes encore en souriant.

Mais de moi, la belle, de moi que demande-t-elle donc ? Que puis-je lui offrir, pauvre troubadour ? Toute ma richesse est la fleur des bois : je la lui donne, puisqu'elle porte comme elle un baume dans le cœur.

La vraie fraternité

(DIALOGUE)

(*Un laboureur, un vigneron et un prêtre.*)

Le laboureur.

Je suis laboureur ; je sème et je fauche ; je fais l'abondance, et j'apaise la faim. Ma sueur couvre d'épis la plaine entière.

Le vigneron.

Je suis vigneron ; je mets les plants en ligne ; je les taille et les émonde, et ils font la vigne, source abondante pour tout être humain.

Lo sacerdot.

Jo vaig dant la vida, enfortint las ánimas,
Y del ver amor atiant las flamas.
Juntemnos, germans, y demnos la má.

Lo llaurador.

Es per mi gustós lo pa que dau, pare.
Sería sens vos jo desamparat.

Lo vinyader.

Sols vos dau al cor lo vi que 'l repara;
Sería sens vos jo de set cremat.

Lo sacerdot.

¿ Sino vos, amichs, qui l'altar ampara ?
Lo pa y lo vi li dau tot plegat.

Los tres (aixecant los ulls al cel).

Senyor, lo vostre amor fassa ab nos son ofici.
Vos oferim de cor junts lo pa y lo vi.
Cadahú participa al excels sacrifici,
Y 'ls tres nos fa germans lo misteri diví.

Le prêtre.

Moi, je vais donnant la vie, fortifiant les âmes, et attisant les flammes du véritable amour : unissons-nous. mes frères, et donnons-nous la main.

Le laboureur.

Il est savoureux pour moi, le pain que vous donnez, ô père. Je serais sans vous dans l'abandon.

Le vigneron.

Vous seul donnez au cœur le vin qui le réconforte. Je serais sans vous brûlé de soif.

Le prêtre.

Hors vous, mes amis, qui donc soutient l'autel? Vous lui donnez le pain et le vin tout ensemble.

Les trois (levant les yeux au ciel).

Seigneur, que votre amour fasse avec nous son office. Nous vous offrons de tout cœur à la fois le pain et le vin. Chacun participe au grand sacrifice, et le mystère divin nous rend frères tous les trois.

Una flor (1)

(Al poeta provensal, en Joan Monné, fill de Rossello, pel casament de sa filla).

¿ Una flor per vostra filla,
Una flor me demanau ?
Mès ella, no hi pensau ?
De las flors es la pubilla.

Seguiría al Rosselló,
Sos camps y horts seguiría,
De flors, sí, ne trobaría,
Mès de flors com ella, nó.

Lo cel es qui vos l'ha dada,
Tant bella y preuhada flor,
Y, regada ab vostre cor,
Com en test, l'haveu criada.

(1) *Pa de casa* (p. 34).



Une fleur

(Au poète provençal, Jean Monné, enfant du Roussillon, à l'occasion du mariage de sa fille.)

Une fleur pour votre fille? Vous me demandez une fleur ? Mais elle est, n'y pensez-vous pas? la sœur aînée des fleurs.

Je parcourrais le Roussillon, je parcourrais ses champs et ses jardins, je trouverais des fleurs certes, mais des fleurs comme elle jamais.

C'est le ciel qui vous l'a donnée, cette fleur si belle et d'un si grand prix, et, l'arrosant de votre amour, vous l'avez fait grandir comme en un vase.

Si Provensa, son bressol,
Li doná la gentilesa,
Sa llavor rossellonesa
La feu brotar nostre sol.

D'eixa flor pura y galana,
Donchs ara us despedireu :
Alabat ne sia Deu !
Puig es sa lley qui ho demana.

Ah ! qui sia lo senyor
De prenda com es aquesta,
No tindrá vida molesta,
Mentres la cuyde ab amor.

Que li done ell quant tenía
Y mès encara, en test payral,
Del que à la flor mès li val,
Tracte suau y alegría.



Si la Provence, son berceau, lui donna la grâce, notre soleil a fait germer la semence roussillonnaise qu'elle portait en elle.

Vous allez donc vous séparer maintenant de cette fleur pure et riante. Que Dieu soit loué ! puisque c'est sa loi qui l'exige.

Ah ! celui qui deviendra le possesseur d'un objet précieux comme est celui-ci, n'aura point de vie ennuyeuse, pourvu qu'il le soigne avec amour.

Qu'il lui donne tout ce qu'elle avait, et plus encore, dans le vase paternel, — de ce qui profite davantage à la fleur, doux traitement et allégresse.



ALBERT SAISSET

(OUN TAL)

Mal tems ! (1)

Quin tourmèn y quine afflicciou !
Sense rapós ni ramiciou,
Desde très dies cáou la plouje !
Da tarribles lloucets la flame llouey, rouje,
Y ramingoulèje par moun !
Semble qua, din dal cel, per oune male guerre,
Tout s'ha lligát countre la terre,
Qu'oun diloúbi, tourná, bol distrouhí lou moun !
Broumes, da touts coustáts, an l'ayre sa roussèguen ;
Nègres, hom als ha béou mountá, mountá da llougn ;
Ambe oun gran broutch da tro s'abourden y sa pèguen ;
Y, al foúnsou, la mart, fouriouse, ratrougn !

La plouje sempre cáou, tibade,
Da gretle y da nèou barrajade ;
Pa la plane y la ball tout es ascourrantát,
Y, din dals cams, l'home, aspantát,
Bèou la récolte padrajade !
La ribère oun moun ha crachít :

(1) *Jamecs* (p. 5).

Mauvais temps

Quel tourment et quelle affliction ! Sans trêve ni repos, depuis trois jours tombe la pluie ! La flamme de terribles éclairs luit, rouge, et se tord en zigzags là-haut ! Il semble que, dans le ciel, pour une guerre maudite, tout se soit uni contre la terre, qu'un déluge veuille détruire une seconde fois le monde ! Des nuages se traînent de tous côtés dans les airs ; on les voit, tout noirs, monter, monter au loin ; avec un grand bruit de tonnerre ils se jettent les uns sur les autres et se heurtent, tandis qu'au fond la mer furieuse gronde !

La pluie tombe toujours en hâte mêlée de grêle et de neige ; à travers la plaine et la vallée, tout est raviné, et, dans les champs, l'homme, épouvanté, voit la récolte détruite ! La rivière a beaucoup grossi : un ruisselet à peine y coulait hier encore, et maintenant il y a tellement d'eau qu'elle occupe toute la largeur de son lit ! De l'un et de l'autre

Ahirt oun raguet d'aygue hi rajabe ambe pène,
Y are ten, da tan qu'es plène,
Toute l'ampléri dal sèou llit!
D'oun coustát y de l'altre, amanace la route!
Las bougadères, an darroute,
Sa dichán dal traball, pal fabourt han fougit,
Y 'ls gitánous, qua fan lou ránchou sou la sourre,
Apratats pal boutás qu'arribe an rambouián,
Raplagán tout din llour aspán,
Cap oun altre pahis s'han anllastits da courre!

La Basse també forme un rec d'aygue asglayoús!
Fins a bore dals quais boutade,
Passe rabente, asparbarade,
Touta grogue de terre, ambe oun broutch hourrouroús!
Toume sou las parets, y rabout, ascoumante,
Y da mès an mès grougajante,
Alse da mès an mès soun nibell aspantoús!
Da tan d'habè passát sote als pouns ja sa benje,
Y, coum par pendre la rabenje,
Are als y bol passá dassoús!

Tout lou que trape s'anroussègue
Lou sèou courrèn dasafranát;
Dimóni dasancadanát,
Tout ou distrouhéy, tout ou nègue!

côté elle menace la route ! Les lessiveuses, en déroute, abandonnant le travail, se sont enfuies par le faubourg, et les gitanos installés sur le sable, se voyant chassés par la crue qui arrive tout en grondant, ont plié bagage dans leur effroi, et se sont empressés de courir vers un autre pays !

La Basse, elle aussi, forme un effrayant cours d'eau ! Enflée jusqu'au bord des quais, elle passe rapide, folle, toute jaune de terre, avec un bruit horrible ! Elle bat contre les murs, et rebondit écumante, et devenant de plus en plus jaune, fait monter de plus en plus son niveau inquiétant. Elle se venge bien d'avoir tant passé sous les ponts, et comme pour prendre sa revanche, elle veut maintenant leur passer dessus !

Son courant rapide et sans frein entraîne tout ce qu'il rencontre : démon déchaîné, il détruit tout, il noie tout ! On voit passer de toutes parts des bancs, des outils, des ais, des tonneaux et de grosses

Hom bèou passá da toute part
Bancs, ahines, taouloús, boutes y grosses branques,
Porcs, gallines, moutoús, dabrísous da palanques,
Roudouláts pa l'aygue a l'hazárt,
Y haste oun carriót, racoubert d'oune tèle,
Toute blanque, coum oune bèle,
Qu'hom dirie oun bachell qua fouy cap á la mart!

La poublacioú da prop dals quais, amanaçade,
S'ou aspíe, toute asglayade;
Y mès d'oun ja tournát sa crèou
A l'aygát da San Bartoumèou;
— Crouèl racort! triste diade
Da mil bouyt cèns courante dous!
Amprès d'oun tempourál afroús
Pa la Basse, soul cop tarriblamèn ounflade,
Lous cartiès báchous, apratats,
Se baren trapá mitch nagats!...

Mé nou, mirèou, mirèou: la broume ben mès mouche,
La plouje mès apoulit cáou;
Lou nibell de l'aygue s'aflouche,
Oun patit corn dal cel s'asclaréy y ben bláou:
L'arquet-da-San-Marti parey; la tramountane
S'achèque y court sous da la pláne,
Ambe chioulatades boufán,



branches, des cochons, des poules, des moutons, des débris de planches, roulés par l'eau au hasard, et même un chariot, recouvert d'une toile, toute blanche comme une voile, telle une embarcation fuyant vers la mer.

La population voisine des quais, menacée, regarde tout cela avec terreur ; et plus d'un se croit déjà revenu à l'inondation de la Saint-Barthélemy. — Cruel souvenir ! triste journée de mil huit cent quarante-deux ! Après un orage affreux, les bas quartiers, serrés de près par la Basse, qui soudain s'était enflée terriblement, se trouvèrent à moitié noyés.

Mais non, voyez, voyez : les nuages s'amollissent, la pluie tombe plus doucement ; le niveau de l'eau baisse, un petit coin du ciel s'éclaircit et devient bleu : l'arc-en-ciel fait son apparition ; la tramontane se lève et court sur la plaine, soufflant et sifflant tout ensemble, et dispersant les nuages comme un coup de balai géant ! Allons ! pour

Y las broumes ascampillán,
Coum oun cop d'ascoumbre jagán !
Anèm ! par aquet cop ja l'haourem ascapade,
La plouje are es bèn acabade,
Y, fèn mirallajá la nèou dal Canigoú,
Llouey lou soul tan bèl dal nostra Roussilloú !

Mé l'aygue ha fet oun gros rabatje !
La terra sa poudrá pas da tems traballá,
Y, pa la bile y pal bilatje,
Lou traball li faltán, lou pobre patirá !
La misèri que ja hi 'bie,
La bourèm crèche an dasmasie ;
Rics, dounèou pa la soulatjá !
Tinguèou bon cort, fèou bones obres,
Y 'l Boun Dèou, qua pague pals pobres,
Oun die bous ou tournará !

Al Canigou (1)

Canigou, rey de las mountágnas,
Bel jagán harissat sou las nostras campágnas,
Qu'es fiert da tou
Lou Roussillou !

(1) *Oun poc da tout* (p. 5)

cette fois, nous voilà sauvés ; la pluie a maintenant cessé tout à fait, et l'admirable soleil de notre Roussillon resplendit, faisant luire la neige du Canigou.

Mais l'eau a causé de grands ravages ! On ne pourra pas travailler la terre de longtemps, et, dans la ville et le village, le travail lui manquant, le pauvre souffrira ! Nous verrons croître démesurément la misère qu'il y avait déjà ; riches, donnez pour la soulager ! Ayez bon cœur, faites de bonnes œuvres, et le Bon Dieu, qui paie pour les pauvres, vous le rendra un jour !

Au Canigou

Canigou, roi des montagnes, beau géant dressé sur nos campagnes, comme le Roussillon est fier de toi !

Da nèou, da cap a pèou, an hibern ta bastèchas,
Y, si lou tems es clart y franc,
Da llougn als nostras oulls parèchas
Coum oun immens fantásma blanc.
Y, couan tourna la primabèra,
Dal tèou sè aspallèchan flous
Qua ta fan, pa l'istiou, ouna roba llaoujèra
Y pintáda da mil couloús.
Y nèchan da tas courragádas
Aygas poúras coum lou cristall,
Qua, pa la pènde anroussagádas,
Coúrran, an rassaltán, s'ascampá pa la ball.

Aquey qua bol toucá ta pègna la mès alta
Trápe al biátja cansadoús,
Mès d'oun cop pal cami lou couratja li falta,
Mè, couant es arribat, adiou plagns y douloús !
Quin magnífic tablèou ! Lou sèou oull may s'an cánça,
Da tan d'admiracioú qu'an tè :
Astèsas daban d'ell ten l'Aspagne y la França,
Da Barçaloune a Mounpaliè ;
Al foúnsou la mart que blabèja,
Y qua sa counjounte ambe al cel,
Semble oun llarc riban qua bourèja
Lo nostra Roussilloú tan bel.
Partout, ascampillats, bilátjas qua blanquèjan,



En hiver tu te revêts de neige des pieds à la tête, et si le temps est clair et serein, tu ressembles de loin, pour nos yeux, à un immense fantôme blanc. Et quand revient le printemps, de ton sein éclosent des fleurs qui te font, en été, une robe légère et peinte de mille couleurs. Et de tes ravines naissent des eaux pures comme le cristal, qui, entraînées par la pente, courent, en bondissant, se répandre dans la vallée.

Celui qui veut atteindre ta roche la plus élevée, trouve le voyage fatigant. Plus d'une fois en chemin le courage lui manque ; mais quand il est arrivé, adieu plaintes et douleurs ! Quel magnifique tableau ! Son admiration est si grande que son œil ne s'en fatigue jamais : étendues devant lui, il a l'Espagne et la France, de Barcelone à Montpellier ; au fond, la mer toute bleue, et qui s'unit au ciel, semble un long ruban qui borde notre admirable Roussillon. Partout, épars çà et là, de blancs villages, des vignes, des près, des jardins verdoyants, des bois inclinés par le vent sur les sommets, et, se tordant comme des couleuvres d'argent

Bingnas, prats, hórtas qua bardèjan,
Y bóscous qua lou ben fa blingá sou'ls sarrats,
Y ramingoulaján coum coulóbras da pláta
Sota dal soul rouen qua sou la pláne ascláta,
Ribèras, gróssous recs, qua foújan, acoussats.

Mès achins es pas cáda dia ;
Arriba qu'al tablèou cambia,
Y, couant al bell cim ha poujat,
Mès d'oun cop lou pobra tourista,
An lloc dal bel pahis qu'anfallèga la bísta,
Trápe oun tampoural apountat :
Bèou sóta dals sèous pèous, broúmas qua s'aspatègan,
An roudoulán souls rochs raboussouts sa roussègan,
Y oun gran ramboulamen s'óou ;
Y amprès, tout d'oun cop, las broúmas s'asplatèchan,
Rouchats cáouan, lloucets anllouarnáns llouèchan,
Y lou tro ratrougn a fè póou !

Y l'homa qua sa trápe al mitch d'aquey dasbári,
Dret sou la pègna soulitári,
Ambe al cel bláou sou l' cap, oun tampoural al pèou,
Semble aquey chef dal pople habrèou
Anán sou l' Sinaï çarcá la lley da Déou.



sous l'ardent soleil qui éclate au-dessus de la plaine, des rivières, de gros ruisseaux qui fuient en toute hâte.

Mais il n'en est pas ainsi tous les jours ; il arrive que le tableau change, et quand le pauvre touriste est monté sur la plus haute cime, plus d'une fois, au lieu du beau paysage qui enchante la vue, il trouve un orage prêt à éclater. Il voit à ses pieds des nuages qui s'entre-choquent, et se traînent en roulant sur les roches rugueuses, tandis qu'un sourd grondement se fait entendre ; et puis, tout à coup, ces nuages crèvent, des averses tombent, des éclairs éblouissants brillent, et le tonnerre gronde effroyablement.

Et l'homme qui se trouve au sein de tout ce furieux désordre, debout sur la roche solitaire, avec le ciel bleu au-dessus de sa tête, un orage aux pieds, ressemble à ce chef du peuple hébreu allant sur le Sinaï chercher la loi divine.

Canigou, mountagne astimáda
Da tout bon fill dal Roussilloú,
Couan dafore ell fa oune astáda,
Sempra, sempra pense an a tou.
Y couan cap al pahis qua lou ba beoure a nècha
S'an toúrna baní, y qua bèou
Tas pègnas altas aparècha,
Y blancajá da llougn lou téou mántou da néou,
Amba quin bounhourt ell t'aspía !
Loun séou cort s'oúnfla d'alagría,
Coum aquey qu'anfin ha troubat
Oun dals séous bons amics dès da tems ragratat.

Ja sa sap qu'an d'altres countrádas
Soun mountágnas mès ranoummádas,
Mè da toútas, bel Canigou,
La qu'admíri lou mès, es tou !

Lou parpalloulet (1)

Bounic parpalloulet, tou qua dins da la prada,
Bas boulaján da bon matí,
Fen llouhí, sote al ratch da l'albe ansafranada,
Las tèouas alas de satí,

(1) *Oun poc da tout* (p. 8).



Canigou, montagne chérie de tout bon fils du Roussillon, quand il demeure quelque temps éloigné, il ne cesse un instant de penser à toi. Et lorsqu'il s'en retourne vers le pays qui le vit naître, lorsqu'il aperçoit tes roches élevées, et qu'il voit resplendir au loin ton blanc manteau de neige, avec quel bonheur il te contemple ! Son cœur se gonfle de joie, comme il arrive à celui qui retrouve enfin un de ses bons amis regretté depuis longtemps.

Nul n'ignore qu'en d'autres contrées il est des montagnes d'un plus grand renom ; mais de toutes, beau Canigou, celle que j'admire le plus c'est encore toi !

Le petit papillon

Joli petit papillon, toi qui de grand matin voltiges çà et là dans la prairie, faisant luire, sous les rayons de l'aube dorée, tes ailes de satin ;

Tou qu'astimas l'halé da la rosa frasqueta,
Tou qua t'agradas din dals plous
Dal lliri, dal bioulè y da la margridetta,
Parpalloulet, bè n'ets d'houroús!

Tou sempre ets astimat, malgrat toun incounstenci!
Couan coumenças d'alatajá,
Las flous semblan mouri, mouri d'impatienci,
Qu'als a binguis poutounajá.

Da fastetch an fastetch, pa la plane ambaoumada
Lou dia, plasen, ta s'an ba;
Y la nit din dal sè da la mès astimada,
T'andormas finse al landamá;

Y, 'l landamá bingout, t'an bas, coum fa l'abeilla,
Raccaddá pal hort y pal prat,
Y couant ets cançadet, ta raposas coum eilla,
Soul brout, pa la nit rafrascat.

Boulá sote al cel bláou, al grat da soun caprici,
Flayrá parfoums y fè l'amourt,
Acho es bida bone, es bida da dalici,
Y mès d'oun l'ambèja, sagourt.



Toi qui aimes l'haleine de la tendre et fraîche rose, toi qui te plais dans les pleurs du lis, du violier et de la marguerite, petit papillon, oh ! comme tu es heureux !

Toi, tu es toujours aimé, malgré ton inconstance ! Quand tu te mets à voleter, les fleurs semblent mourir, mourir d'impatience, désirant que tu viennes les couvrir de baisers.

D'amourette en amourette, à travers la plaine embaumée, tu passes ta journée agréablement ; et la nuit, dans le sein de la mieux aimée d'entre elles, tu t'endors jusqu'au lendemain ;

Et le lendemain, tu vas, comme fait l'abeille, butiner à travers le jardin et la prairie ; et, lorsque tu te sens un peu las, tu te reposes comme elle sur la jeune pousse, rafraîchie par la nuit.

Voler sous le ciel bleu au gré de son caprice, respirer des parfums et s'adonner à l'amour, ah ! la bonne vie, la vie de délices ! que plus d'un envie sûrement.

Mé din d'aquey bounhourt n'hi ha qua t'amanaçan,
Parpalloulet tan amouroús.
Si ! tenas anamics tarriblas qua ta cássan
Fringayre atarnal da las flous !

Malfía tè, poubret, da la crouèle aouléndra,
Qu'es an cèrca pals sèous patits ;
Si la bèouas da llougn, fouy ! Qua si ta pot pendra,
Adiou amourt y prats flourits !

Gouarda tè soubratout, gouarda tè dal maynatja,
Qua sempre an ten calcoune a fè ;
Coum n'hom ha pas soufert, sa sap qu'an aquech átja,
Nhom tè pas piatat da rè !

Achis t'acamparás, y couan la primabèra
Tournará aspalli las flous,
Tournarás fè llouhi la tèoue ala llaoujèra,
Pintada da ricas coulous ;

Y samblan tou matey ouna flou qua s'ambóla
Da met dals ayras parfoumats,
Coum eille alagrarás la sasoú qu'acounsóla
Dals hiberns frets y malcarats.

Mais dans ce bonheur il y a des gens qui te menacent, ô petit papillon, follement amoureux. Oui ! tu as des ennemis terribles à ta poursuite, galant éternel des fleurs !

Méfie-toi, pauvret, de la cruelle hirondelle en quête d'aliment pour ses petits : quand tu la verras de loin, fuis ! car si elle peut t'attraper, adieu amour et prés fleuris !

Prends garde surtout, prends garde à l'enfant, qui a toujours quelque mauvais tour à jouer ; comme on n'a pas encore souffert, tout le monde sait qu'à cet âge on n'a pitié de rien !

Ainsi tu te tireras d'affaires ; et, lorsque le printemps épanouira de nouveau les fleurs, tu feras luire encore ton aile légère, peinte de riches couleurs ;

Et toi-même, pareil à une fleur qui s'envole parmi les airs parfumés, comme elle tu réjouiras la saison qui nous console des froids et sombres hivers.

Pobre mare [1]

Qua soun gouapous, lous maynatjoús,
Couan da parlá tout joust coumencen,
Qua, par bous acabá da dire lou qua pensen,
Bous fan rialles y poutous.
Achis ère al tèou, pobre mare !
La rose y l' jassamí sous da la sèoue care
Barrajaben als llours couloús ;
Sou la tèoue falde, lou die,
Parnajabe an rièn y n' ta cridán : mama !
Y sou l' tèou sè, la nit, tranquille s'andourmie,
La manote din da ta ma.

Quin afagn, mès d'oune bagade,
Quin tourmen y quine douloú
Sou la sèoue galte flourade
Dascouydabes amb oun poutoú !
Tan doulce y bone criatoure,
Ayme tan souáe y tan poure,

(1) *Plors y rialles* (p. 9).



Pauvre mère

Qu'ils sont jolis, les petits enfants, quand ils commencent à peine à parler, et que, pour achever de vous dire ce qu'ils pensent, ils vous font des rires et des baisers. Tel était le tien, pauvre mère ! La rose et le jasmin mêlaient leurs couleurs sur son visage ; le jour, sur tes genoux, il remuait ses petites jambes en riant et en t'appelant « mama ! », et sur ton sein, la nuit, il s'endormait tranquille, sa menotte dans ta main.

Quelle peine, plus d'une fois, quel tourment et quelle douleur n'oubliais-tu pas avec un baiser sur sa joue vermeille ! Créature si douce et si bonne, âme si tendre et si pure, enfant si beau, si bien venu, le Bon Dieu l'a voulu pour lui. Il a voulu que cette fleur terrestre, trop belle pour vivre ici bas, allât finir d'éclore dans le céleste parterre. Il a

Infán tan bel, tan benbingout,
Al boun Dèou par ell l'ha boulgout.
Ha boulgout qua, flou da la terre
Masse bele par bioure aci,
Din dal çalastial parterre
Anès acaba d'aspalli.
Ha boulgout qua, foujin las misèris mourtales,
Da l'atarnal bounhourt 'n'ès a bèoure al pahis,
Y li ha jitat doues ales
Par s'amboulá al Paradis...

Y are ets aqui, toute sole,
Sense oun crit, sense oun moubimen
Coum pribade da santimen
Blingade sous d'oune brassole ;
Y soun secs als tèous oulls, da tan d'habè plourat
Aquey fill da toun cort, qua ta s'an es anat !

Aci bay la mort bous sapare,
Mè pense, pense, pobre mare,
Par andoulci toun sort crouel,
Y toun ayme qu'al dol amplène,
Qua Dèou ta pagarà, oun die, tan da pène,
Y qu'oun angel t'aspère al Cel !



voulu que, fuyant les misères mortelles, il allât voir le pays de l'éternel bonheur, et il lui a jeté deux ailes pour s'envoler au Paradis.

Et maintenant, tu es là toute seule, sans un cri, sans un mouvement, comme inanimée, penchée sur un berceau ; et tes yeux sont secs d'avoir tant pleuré ce fils de ton cœur qui s'est éloigné de toi !

Ici bas la mort vous sépare ; mais pense, pense, pauvre mère, pour adoucir ton sort cruel et ton âme qu'emplit le deuil, que Dieu te paiera un jour tant de peine, et qu'un ange t'attend dans le ciel !

Bel infán (1)

Ere la fi da jougn, oun soul da foc rajabe.
A la bore d'oun cam de blat,
Qu'oune colle, an souhoú, de sagayres dallabe,
Passábi, roumian coses dal téms passat.
Sote al brancatje d'oun gros roure,
Ben a l'abric da la caloú,
Oune patite criatoure
Dourmíe tranquilmèn sous d'oune mate an flou.
Qu'ère bel, quech infan ! Ere fresc coum la rose!
Sounreye, tout dourmin ; insoucién dal sort,
Quine doulce y plasente cose
Li dabie alagra lou cort ?

Dorm, o dorm, bel infán, din la tèoue innoucenci ;
Próou abiat de l'axistenci
Sabarás qua soun las douloús !
Sou la dalle blingat, coum abouy lou tèou pare,
Abiat de la tèoue care
Saràn marcides las couloús !

(1) *Pa la gèn fis. (Bel Infán,* p. 9)

Bel enfant

C'était à la fin de juin, par un soleil ruisselant. Sur le bord d'un champ de blé, qu'une équipe de moissonneurs tout suants était en train de faucher, je passais me rémémorant des choses d'autrefois. Sous le branchage d'un gros chêne, bien à l'abri de la chaleur, un petit être dormait tranquillement sur une touffe fleurie. Comme il était beau, cet enfant ! Il était frais comme une rose ! Il souriait tout en dormant ; incouciant du sort, quelle douce et plaisante chose pouvait bien lui réjouir le cœur ?

Dors, oh ! dors, bel enfant, dans ton innocence ; assez tôt tu apprendras de l'existence ce que c'est que les douleurs ! Quand tu seras courbé sur la faux, comme aujourd'hui ton propre père, les couleurs de ton visage seront bientôt fânées ! Tu rêveras, mais sans rire. Les peines, plus d'une fois, se char-

Soumíaras, mè sense rioure.
Las pènes, mès d'oun cop, ja ta daspartarán !
Ta couytis pas masse da bioure ;
Dorm, bel infàn !

Fragments

LA REYNA DE LAS FONTS (1)

...Mi' ci qua tout d'oun cop, al retourn d'oune pègne,
Cap al cim dal Coll da l'Oullat,
Bièm, als nostres pèous, a bardajá oun prat,
Oun prat bounic, bounic, d'herbe fine y sarrade ;
Al mitch raje oune foun d'aygue clare, jalade,
Qu'ich da dassote oun roc, ambe oun alègre broutch,
Din d'oun bassi rassalte, y cap a bay s'anfoutch.
Aybres, tout a l'antourn li fan coum oune cinte,
Y flors qua, d'oun pincell mágic, lou boun Dèou pinte,
Llouèchen, coum claous d'ort soubre d'oun bert tapis ;
Es, coum an al dasert, oune fresque oasis...

...Ay qu'es hourous al qua ta trape,

(1) *Coses y altres. (Cap a Poutch Noulous*, p. 14 et 15)



geront bien de te réveiller ! Ne te presse pas trop de vivre ; dors, bel enfant !

Fragments

LA REINE DES FONTAINES

... Voici que tout à coup, au détour d'une roche, vers le haut du col de l'Oullat, nous voyons à nos pieds un pré qui verdoie, un joli, joli pré, d'herbe fine et drue ; au milieu, coule une fontaine à l'eau claire et glacée, qui sort de dessous un rocher avec un bruit joyeux, rebondit dans un bassin et s'enfuit vers le bas. Des arbres, tout autour, lui font comme une ceinture, et des fleurs que, d'un pinceau magique, peint le Bon Dieu, brillent comme des clous d'or sur un tapis vert ; c'est comme au désert une fraîche oasis...

Ah ! bienheureux celui qui te trouve, marchant, accablé par la soif, au sommet de ces monts, fon-

Marchán, assadagat, pal cim d'aquèchous mouns,
Foun de cristall, tan bone y gouape,
Qua t'han dounat lou nom da *Reyne da las founs !*
Din tout aquey pahis tènes la ranoummade,
Y qui t'ha biste oune bagade
Nou ta pot may mès dascouyda...

EN BAIXANT DE L'ALBERA (1)

...Y ta racordes d'oune nit
Qu'ambe d'altres coumpanys ban bachà de l'Albère !
Marchaben an dabán, tout dous, pa la trassère ;
Ere oune nit da primabère,
Pals boscous y 'ls sarrats tout callabe, andourmit ;
Da la gineste an flou l'ayre pourt s'ambaoumabe,
La lloune, plène, al cel brillabe
Coum oune hosti da plate al mitch da clabells d'ort :
Nous tanien la ma, y'n tout dous nous semblabe
Qu'oun ratch dal Paradis nous amplanaba al cort !
Ay quin moumèn hourous aquey moumèn ba sère !
Jo 'guès boulgout bachá cade nit da l'Albère !

(1) *Historis* y *Coumédi, (Fadrine y Fadri,* p. 19*)*



taine de cristal, si bonne et si jolie qu'on t'a donné le nom de *Reine des Fontaines*. Tu es renommée dans tout ce pays, et qui t'a vue une fois ne peut plus t'oublier jamais !...

EN DESCENDANT DE L'ALBÈRE

... Et te souviens-tu d'une nuit où, avec d'autres amis, nous descendîmes de l'Albère ? Nous marchions en avant tous deux par la traverse. C'était une nuit de printemps ; dans les bois et sur les sommets tout se taisait, endormi ; l'air pur s'embaumait des genêts en fleur ; la lune, dans son plein, brillait au firmament, comme une hostie d'argent parmi des œillets d'or ; nous nous tenions la main, et il nous semblait à tous deux qu'un rayon du Paradis nous remplissait le cœur ! Ah ! quel moment divin fut ce moment-là ! J'aurais voulu descendre de l'Albère chaque nuit !

SU'L CAMPANAR DE SANT-JOAN (1)

Oun die bay mountá, tout souhán y boufán,
Sou'l campaná da San-Jouán.
Ah ! quine biste alègre y grande
Bous oufrech aquèche mirande !
D'aqui bièou dal Roussilloú
Las planes y las balls qua da partout bardèjen,
Las ribères da llarc a llarc qua sa passèjen,
La mart blabe y las nèous, may fouses, qua blanquejen
Sou la pique dal Canigoú.
La bile al pèou s'astèn, da broutch tout amplanade,
Dins dals sèous rampars anclabade
Coum din da la closque al pignoú.
Qua tarrats y qua chimanelles !
Entre-mitch, campanás d'iglèsis, da capelles,
S'harissen din dal cel ambe oune crèou dassoús :
Hom dirie jagáns pastoús,
A finse al cap armats d'aspases,
Qua gouarden oun troupell da cases !

(1) *Jamecs (Lou gall da San-Jouan,* p. 9).



SUR LE CLOCHER DE SAINT-JEAN

Je montai un jour, non sans suer et souffler, sur le clocher de Saint-Jean. Ah ! quel joli et large coup d'œil vous offre ce point de vue ! Vous voyez de là les plaines et les vallées toutes verdoyantes du Roussillon, les rivières qui se promènent en zigzags, la mer bleue et la blancheur des neiges qui ne fondent jamais sur la pique du Canigou. La ville s'étend à vos pieds, toute pleine de bruit, enclavée dans ses remparts comme l'amande en son noyau. Que de toits ! et que de cheminées ! Çà et là, des clochers d'églises, de chapelles, se dressent dans le ciel, avec une croix au-dessus. On dirait des pâtres géants, armés d'épées jusqu'à la tête, qui gardent un troupeau de maisons !



PIERRE TALRICH

Recorts (1)

Aixís com al trench del matí
se veuhen las tendres poncellas
del frígol y del romaní
obrint llur calze á las abellas,
aixís, oh Rosselló! mon cor,
á plena tarde del meu día,
t'obre son vas umplert d'amor
en ton parlar, vera armonía.



Del cel vehína, oh Canigó!
qué guapa es ta cima nevada,
llavors qu'eixint del golf Lleó
ab sa risa diamantada,
l'Alba, davantera del Sol,
d'un bot, d'una sola volada,
li da, — cantant lo rossinyol, —
sa tendre y verginal besada!

(1) *Recorts del Rosselló* (passim).



Souvenirs

De même qu'à la pointe du jour l'on voit les tendres boutons du thym et du romarin ouvrant leur calice aux abeilles, de même, ô Roussillon, mon cœur, au milieu du soir de ma journée, t'ouvre son vase empli d'amour, dans ton langage, véritable harmonie.



Voisine du ciel, ô Canigou ! comme elle est belle ta cime neigeuse, alors que, sortant du golfe du Lion, avec son rire diamanté, l'Aube avant-courrière du Soleil, d'un bond, d'un seul vol, lui donne, — au chant du rossignol, — son tendre et virginal baiser !

Ta falda dorm encar dins la foscor...
Soptadament, lo diví rey del día
á l'orient encen sa llántia d'or...
tot resplandeix ó 's mou dins l'alegría.
Lo gall desperta sas amors;
en plana, en las verdas colladas,
ardits, los aucells cantadors
lluytan en vivas refiladas;
dels campanars las veus d'aram
llansan al cel l'*Ave María;*
los xays, llur bel; los bous, llur bram...
quina inefable sinfonía!...



Salut cordial, monts de l'Albera,
ribas del Tech, bell Vallespí,
qu'engarlandas nostra frontera
de festons blaus com flor de llí!...

Aquí só nat, ay! sense pare:
tingué per bres son llit de mort.
A dos anys no tenía mare.
Sabeu una més trista sort?

Ton versant dort encore dans l'ombre... Soudainement, le divin roi du jour allume à l'orient sa lampe d'or... Tout resplendit ou s'agite dans l'allégresse. Le coq réveille ses amours; en plaine, sur les verts coteaux, les oiseaux chanteurs luttent, hardis, en vifs gazouillements; les voix d'airain des clochers lancent vers le ciel l'*Ave Maria;* les agneaux leur bêlement, les bœufs leur mugissement... Quelle ineffable symphonie!...



Salut cordial, monts de l'Albère, rives du Tech, beau Vallespir, qui enguirlandes notre frontière de festons bleus comme des fleurs de lin!...

C'est là que je suis né, hélas! sans père: j'eus pour berceau son lit de mort. A deux ans je n'avais pas de mère. Connaissez-vous un sort plus triste!



Lo nin se va fer home. Amarga remembrança !
lluny de tu, Vallespir, lo destí m'exilá,
fa mès de cinquanta anys, à l'altre extrem de França,
hont tinch mitj oblidat ton sonant catalá.
Digas, conta al teu fill, oh ma serra estimada !
á ton fill qui 't sospira en sa presó del Nort,
lo que t'ha succehit entre eixa temporada :
de tos monts, de tas valls desperta 'm lo recort.



Digas, tas torras esquerdadas,
Massana, Mir, Cos y Cabrens
han apagat las flamaradas
que movían tos somatens ?
y quant l'oratge, en tas alsárias,
dels núvols esquinxa'l mantel,
que'ls batalls tocan à pregárias,
provocan sempre'l llamp del cel ?



Lo lladoner del meu vilatge
(quant jo vaig naixe, era, ell, molt vell)
ha conservat tot son brancatge ?
hi fa, cada any, son niu l'aucell ?





L'enfant devint homme. Amère souvenance! le destin m'exila loin de toi, Vallespir, il y a plus de cinquante ans, à l'autre bout de France, où j'ai oublié à demi ton sonore catalan. Dis, raconte à ton fils, oh! ma montagne bien-aimée, à ton fils qui soupire après toi dans sa prison du Nord, ce qu'il t'est advenu dans cet intervalle : réveille en moi le souvenir de tes sommets, de tes vallées.



Dis-moi : tes tours lézardées, Massane, Mir, Cos et Cabrens, ont-elles éteint les hautes flammes qui provoquaient tes appels aux armes ? et quand l'orage, sur tes hauteurs, déchire le manteau des nuages, que les cloches sonnent pour la prière, défient-elles toujours le feu du ciel ?



Le micocoulier de mon village (quand je naquis, il était, lui, bien vieux) a-t-il conservé toutes ses branches ? l'oiseau y fait-il son nid chaque année ? Voit-on encore sous son feuillage, ami des enfants

encara's veu baix son fullatge,
amich dels infants al bressol,
volatejar, — rient imatge, —
com vespas d'or, los raigs del sol ?



Mentres que las formigas, en ordre de fileras,
marxan à provehirse en estiu pel ivern
y rossegan ab pena lo blat de las garberas
vers lo graner fratern,
digas, que també marxan, tos rectors, llurs ovellas,
per tas aspres senderas, cantant, y d'un llest peu,
à cercar pau de l'ánima en las santas capellas
de la Mare de Deu ?



Qu'eran galans, tos joves montanyols,
vius com lluerts, robustos com alzinas,
ballant gayment à so de floviols,
damunt llur cap fent saltar las fadrinas,
ó sola à sol, — per ells levíssim pès,
ó per aplechs qu'en l'ayre's davan bès,
hermosos rams de rosas espellidas
en llur matí cullidas !

au berceau, voleter, — riante image, — comme des guêpes d'or, les rayons de soleil ?



Tandis que les fourmis, en ordre de rangées, vont s'approvisionner pendant l'été pour l'hiver, et traînent péniblement le blé des meules vers le grenier fraternel, dis-moi, est-ce que tes recteurs et leurs ouailles vont en chantant et d'un pied léger par tes sentiers escarpés, chercher la paix de l'âme dans les saintes chapelles de la Mère de Dieu ?



Qu'ils étaient beaux, tes jeunes montagnards, vifs comme des lézards, robustes comme des chênes-verts, dansant gaiement au son des flageolets, faisant sauter les jeunes filles par-dessus leur tête, soit seule à seul, — poids bien léger pour eux, — soit encore par groupes qui, en l'air, se donnaient un baiser, charmants bouquets de roses épanouies, cueillies au matin de leurs jours !



Al murmuri de tas rieras,
al dols xiuxiu dels faigs, dels polls,
dels castanyers, de las sureras,
al cant dels grills en los rostolls,
quin pler, quina delicia m'era,
mirar ta nit, per temps suau,
sembrant dels estels l'arenera
sobre'l desert de ton cel blau !

Nit estrellada, nit serena,
nit amorosa, tan amena,
qui no t'ha vist,
per ell só trist !...



Oh Tech, qué son vistosas y frescas, tas riberas !
la vall teva es d'aquellas que no tèmen l'olvit :
ella dona à la França las primeras cireras
y la neu ivernenca de l'ametller florit ;
es ella gábia oberta d'ahont may l'aucell vola,
y, bé qu'en guapas rimas lo diga un trovador,
n'es pas al Canigó, mes dintre ta vall sola,
qu'en tot temps hi ha flor.





Au murmure de tes rivières, au doux chuchotement des hêtres, des peupliers, des châtaigniers, des chênes-lièges, au chant des grillons dans les chaumes, quel plaisir, quel délice pour moi de contempler ta nuit, par un beau temps, semant la poussière des étoiles sur le désert de ton ciel bleu !

Nuit étoilée, nuit sereine, nuit amoureuse, et si douce, je m'attriste pour celui qui ne t'a pas vue !



O Tech, comme elles sont belles et fraîches, tes rives ! ta vallée est de celles qui ne craignent pas l'oubli : elle donne à la France les premières cerises et la neige hivernale de l'amandier fleuri ; elle est comme une cage ouverte d'où l'oiseau ne s'envole jamais, et bien qu'en jolies rimes le dise un troubadour, ce n'est pas au Canigou, mais dans ta vallée seulement qu'en tout temps il y a des fleurs.



Vallespir,
dols sospir !
Quina alegría !
Mon cor somía
qu'un día hauré per darrer llit
quatre llosas del teu granit.
Si'm nega Deu eixa esperança,
si sota un altre cel de França,
mon jorn suprem ha de venir,
de mi conserva est sovenir :
no moriré pas de vellesa ;
ay no ! moriré de tristesa,
Vallespir,
dols sospir !

Corranda rossellonesa (1)

CANTADA Y BALLADA

Chor

La rosa naix ab son espina ;
á vegadas també la nina.

(1) *Recorts del Rosselló* (p. 36).



Vallespir, doux soupir ! quelle joie ! Mon cœur rêve qu'un jour j'aurai pour dernier lit quatre dalles de ton granit. Si Dieu me refuse ce que j'espère, si mon jour suprême doit venir sous un autre ciel de France, garde de moi ce souvenir : je ne mourrai pas de vieillesse ; hélas ! non, je mourrai de tristesse, Vallespir, doux soupir !

Corrande roussillonnaise

CHANTÉE ET DANSÉE

Chœur

La rose naît avec son épine ; parfois aussi la jeune fille. Celui-là le verra bientôt qui chantera ces rimes.

Aquell avíat ho veurá
qui ' questas rimas cantará.

La fadrina que 'm desespera
deu ser nada en la primavera,
y sa mare havía envejat
la mès bonica flor del prat.

Canta tan fresch com la cardina,
qui certament fou sa padrina,
y comparada amb altre aucell,
es lleugera com passarell.

De sa graciosa esbeltesa
s'admira 'l port plè de noblesa ;
lo seu color, present de Deu,
es sol llevant dessobre neu.

Los ulls son blaus, negras las cellas
aixís com alas de cornellas ;
lo coll té l'albor de la llet,
y cada galta son clotet.

Los raigs que llansan sas parpellas
los ha robat á las estrellas :

La jouvencelle qui me désespère doit être née au printemps, et sa mère avait envié la fleur la plus jolie du pré.

Elle chante aussi frais que la fauvette, qui fut sa marraine certainement, et, comparée à un autre oiseau, elle est légère comme un passereau.

On admire le port plein de noblesse de sa sveltesse gracieuse ; son teint, présent de Dieu, est un soleil levant sur de la neige.

Les yeux sont bleus, les cils noirs comme des ailes de corneilles ; le cou a la blancheur du lait, et chaque joue sa fossette.

Les rayons que lancent ses paupières, elle les

ells abrasáran, oh dolor!
lo foch de mon cruel amor.

L'orella, fina, es aixerida;
lo peu, menut, no troba mida;
la má tampoch, y 'ls seus cabells
coronarían vint clatells.

Confesso n'esser prou poeta
per dir l'encant de sa boqueta.
No, may cirera, may clavell
de sos llabis tindrá 'l bermell.

¡Y sos rosats grans de magrana
de mossegarhi donant gana!
mirau: sos esclafits rients
los mostran ab sas blancas dents.

No 's pot negar, es maravella
en sa bellesa, la donzella;
mes, com la rosa en sa frescor,
té son espina... no té cor!

Perçó no serà mon esposa.
Mon amor vol nina amorosa,
que tendre herbeta val millor
qu'una espinosa guapa flor.

a volés aux étoiles ; ils allumèrent, oh douleur ! le feu de mon cruel amour.

L'oreille fine est dégourdie ; le pied menu ne trouve pas de mesure ; la main non plus, et ses cheveux couronneraient vingt occiputs.

J'avoue ne pas être assez poète pour dire le charme de sa petite bouche. Non, jamais cerise, jamais œillet n'aura le vermeil de ses lèvres.

Et ses grains rosés de grenade donnent envie d'y mordre ! regardez : ses éclats de rire les montrent avec ses blanches dents.

On ne peut le nier, c'est une merveille, en sa beauté, la demoiselle ; mais comme la rose en sa fraîcheur, elle a son épine... elle n'a pas de cœur !

C'est pourquoi, elle ne sera pas mon épouse. Mon amour veut une jeune fille amoureuse, car tendre herbette vaut mieux qu'une belle fleur épineuse.

Una veu

Quant l'amorós diu d'una nina
que no té cor, qui n'endevina
qu'es ben segur ó lletj ó vell
y que la nina no vol d'ell!

Une voix

Quand l'amoureux dit d'une belle qu'elle n'a pas de cœur, qui ne devine qu'il est sûrement ou laid ou vieux, et que la belle ne veut pas de lui ?

JACQUES BOHER



La Verge María fent endormir lo Infant Jesus (1)

ELEVACIÓ

Dins lo cel s'es callat tot cant, tota harmonía ;
L'angel avergonyit no gosa ferse ohir.
Una veu canta en terra... es la veu de María
Per Jesus endormir.

Als accents d'eixa veu lo serafí s'encanta
Deixant muda la lira, inmobil l'encenser ;
Y l'estrella atendrida ab amor se decanta
Afí de mès prop ser.

« O Fill meu, diu la Verge, ô del cel vida y glori,
De la terra abscondit y riquissim tresor ;
Quant, á veure 't tant bell, de tendresa me mori,
Tu dorms sobre mon cor !

(1) *Garbera catalana*, de Lo Pastorellet de la Vall d'Arles (p. 64).



La Vierge Marie faisant dormir l'Enfant Jésus

ÉLÉVATION

Dans le ciel se sont tus tout chant, toute harmonie ; l'ange intimidé n'ose pas se faire entendre. Une voix chante sur la terre... c'est la voix de Marie pour endormir Jésus.

Aux accents de cette voix le séraphin demeure charmé, laissant muette la lyre, immobile l'encensoir ; et l'étoile attendrie s'incline avec amour, afin d'être plus près.

« O mon Fils, dit la Vierge, ô vie et gloire du ciel, secret trésor de la terre, riche par-dessus tout ; quand je me meurs d'attendrissement en te voyant si beau, tu dors sur mon cœur !

Tu dorms, ô dols Fillet, y no veus mès ta Mare,
Ta Mare qui per tù sospira y se consum ;
Mes de ton pit l'alé monta y corre en ma cara,
Celestial parfum !

Tos blaus ullets, guarda 'ls, velats per llurs parpellas,
Déixam de ta bellesa, á pler, los meus paixir.
De mirall tant ardent, no puch, quant s'obran ellas,
Lo fulgor sostenir.

O quant suau sería, á tos llabis de rosa
Los meus llabis posar ! Mes ay, que temo jo ?...
No som ta Mare ? O Deu ! si mon amor ho gosa
Fill meu, Fill meu, perdó ! »



Ja no canta la veu. Tremolosa, opressada,
La Verge, sol seu cor de tendre amor encés,
Enllassa son Fillet, y sol front inclinada,
Furtivol dona un bés.

Despertantse l'Infant, de son ull amantissim,
Hont de llum, carinyós, tot un cel resplandeix,
Mira als ulls de sa Mare, y la Verge purissim
Tota s'envermelleix.



Tu dors, ô doux Petit, et tu ne vois plus ta Mère, ta Mère qui pour toi soupire et se consume; mais le souffle de ta poitrine monte et court sur mon visage, céleste parfum !

Tes petits yeux bleus, garde-les donc voilés par leurs paupières ; laisse-moi, tout à mon aise, rassasier les miens de ta beauté. Je ne puis, quand elles s'ouvrent, soutenir l'éclat d'un miroir si ardent.

Oh ! comme il serait doux de poser mes lèvres sur tes lèvres de rose ! Mais hélas ! qu'est ce que je crains ? Ne suis-je pas ta mère ? O Dieu ! si mon amour ose cela, mon Fils, mon Fils, pardon ! »



Déjà la voix ne chante plus. Tremblante, oppressée, la Vierge, sur son cœur enflammé d'un tendre amour, enlasse son petit Enfant, et, s'inclinant sur son front, lui donne furtivement un baiser.

L'Enfant, se réveillant, regarde les yeux de sa Mère, de son œil plein de tendresse, où tout un ciel lumineux resplendit amoureusement, et la Vierge immaculée devient toute rouge.

O mirada d'un Deu! María sent se fondre
Com l'or dins lo crisol sobre un ardent braser;
Abismada en son Fill, vol ella ab ell confondre
Tot son cor, tot son ser!



Quant veus prop de Jesus, esllanguida, sa Mare
Desmayarse d'amor, lliri flayrós y pur,
A tal vista, cor meu, com podrías encare
Quedarte fret y dur?

Mil vegadas, per tot, ab immensa ternura,
T'ha cercat de Jesus l'ull poderós y dols;
Y sempre has resistit, y may, vil criatura,
Convertirte no vols?

Fins à quant, obstinat dins l'error ó lo vici,
De l'amor que t'atrau mensprearás l'esfors?
Esperas que Jesus vinga per lo Judici
Replegar vius y morts?

En eix exil, no veus com tot gemeix, tot crida;
Com tot fruyt porta un verm, veneno tota flor,
Tota alegría un dol, tot cor una ferida
Y tota veu un plor?



O regard d'un Dieu! Marie se sent fondre comme l'or dans le creuset sur un brasier ardent; abîmée en son Fils, elle veut confondre avec lui tout son cœur, tout son être!



Quand tu vois près de Jésus sa Mère languissante défaillir d'amour, lys odorant et pur, à cette vue, ô mon cœur, comment pourrais-tu encore demeurer froid et dur?

Mille fois, et partout, avec une immense tendresse, l'œil puissant et doux de Jésus t'a cherché; et toujours tu as résisté, et jamais, vile créature, tu ne veux te convertir?

Jusques à quand, obstiné dans l'erreur ou le vice, méconnaîtras-tu l'effort de l'amour qui t'attire? Attends-tu que Jésus vienne, pour le Jugement dernier, rassembler vivants et morts?

Dans cet exil, ne vois-tu pas comme tout gémit, comme tout crie; comme tout fruit porte un ver, toute fleur un poison, toute joie un deuil, tout cœur une blessure, et toute voix un sanglot?

Ah! massa temps he jo fugit vostras ulladas,
Senyor, com si la mort temès en vostre amor!
Ah! massa temps per Vos he jo tingut tancadas
Las portas de mon cor!

Des d'avuy, Jesus meu, de bat à bat las obri,
Entrauhi; feuvos d'ell trono, tálam, altar:
Ah! si donantvos tot, lo temps perdut retrobi,
May prou no 's creuré dar.

Feus-en, Infant diví (mès dols per mi sería),
Bressol pur, adornat, hont per endormirvos,
Ja 's puga gronxolar, com ho feya María,
Ab cantich amorós.

María! ah! puix que d'Ella, etern, naixer volguereu
Y la llet virginal sobre son pit xuclar,
A vista del amor que per Ella tinguereu,
Com vos jo vull l'amar.

Si no l'amava jo, ni vos no m'amaríau;
Mon ardor l'un sens l'altre agrahir no podeu.
L'un sens l'altre, en lo cel tampoch no 'm reberíau,
Fill y Mare de Deu!



Ah ! trop longtemps j'ai fui vos regards, Seigneur, comme si je craignais la mort en votre amour ! Ah ! trop longtemps, pour vous, j'ai laissées fermées les portes de mon cœur !

Dès aujourd'hui, ô mon Jésus, je les ouvre toutes grandes, entrez-y ; faites-vous avec lui un trône, un dais, un autel. Ah ! si, en vous donnant tout, je retrouve le temps perdu, jamais je ne croirai vous donner assez.

Faites de mon cœur, ô divin Enfant, (chose plus douce encore pour moi), un berceau pur, couvert de parures, où, pour vous endormir, on puisse vous bercer, comme le faisait Marie, avec un cantique d'amour.

Marie ! Oh ! puisque vous avez voulu, vous, éternel, naître d'Elle, et sucer le lait virginal sur son sein, à la vue de l'amour que vous avez eu pour Elle, comme vous je veux l'aimer.

Si je ne l'aimais pas, vous ne m'aimeriez point, vous non plus ; mon ardeur, vous ne pouvez pas l'agréer l'un sans l'autre. L'un sans l'autre, vous ne me recevriez pas non plus dans le ciel, Fils et Mère de Dieu !

Lligau mon cor al vostre ab cadena florida ;
Reyal honor será poguer jo vos servir.
Mon supremo desitg qual es? Darvos ma vida
Y 'n vostres peus morir.

Dolsuras, plers, tresors, per atiar ma flama,
No m'als donau, Senyor ; de tot jo faig menspreu.
Vostre amor, veusaquí lo que lo meu reclama.
Que sia ell tot mon preu !

Divina majestat, font d'amor (1)

S'obren los cels, y en la mès alta cima,
Lo Deu qui 'l mon d'un sol respir anima,
Perque d'un sol mot l'ha criat,
Sul trono etern, portat per la justicia,
Qu'está guardant l'angelica milicia
Apareix en sa majestat.

Los grans estels que dins l'espay voltejan,
La blanda llum que 'n sas rondas passejan,
Per Deu, vistos d'eix mirador,

(1) *L'Inmaculada* (pp. 28, etc.).

Liez mon cœur au vôtre par une chaîne fleurie ; ce sera pour moi un royal honneur que de pouvoir vous servir. Mon suprême désir, quel est-il ? Vous donner ma vie, et mourir à vos pieds.

Douceurs, plaisirs, trésors, pour attiser ma flamme, ne me les donnez pas, Seigneur ; je ne fais cas de rien. Votre amour, voilà ce que le mien réclame. Qu'il soit toute ma récompense.

Divine majesté, source d'amour

Les cieux s'ouvrent, et, sur la plus haute cime, le Dieu qui anime le monde d'un seul souffle, parce qu'il l'a créé d'un seul mot, sur le trône éternel, porté par la justice, que garde la milice des anges, apparaît en sa majesté.

Les grandes étoiles qui roulent dans l'espace, la douce lumière qu'elles promènent dans leurs circonvolutions, que sont-elles pour Dieu, aperçues de ce point de vue ? Que sont-elles ? Vaine balayure

Qué son? Del seu palau vana escombrilla,
Guspira del cel cayguda y que brilla,
Per sa má sembrat, polsim d'or.

Aquí es la *Seu* hont la divina essencia
Tots vels alsats, al ull de l'ignocencia,
Obrint son sí, mostra una mar,
Tota una mar d'adorable hermosura,
Mar sense fons d'indicible dolsura,
Hont nadará qui sab lo amar...

En mil grahons d'excellencia s'ordenan
Los chors sagrats, y encadenats se tenen.
De Deu los mès purs son vehins,
De baix à munt va creixent la bellesa,
Com de la neu cap als cims la puresa.
En grau suprem, los sérafins.

Pujant, baixant llur harmonica escala,
Del Criador, oh! com l'ull se regala,
De 'ls veure tots així tant bells!
Menos blanca es del llir la vestidura,
No té l'iris tals colors per cintura,
Ni 'l sol tant d'or en sos cabells!

de son palais, étincelle tombée du ciel et qui brille, poussière d'or semée par sa main.

Là est le Siège où la divine essence, tous voiles baissés, aux yeux de l'innocence, ouvrant son sein, montre une mer, toute une mer d'adorable beauté, mer sans fond de douceur indicible, où nagera qui sait l'aimer...

En mille degrés d'excellence les chœurs sacrés s'ordonnent et se tiennent enchaînés. Les plus purs sont voisins de Dieu ; de bas en haut va croissant la beauté, comme la pureté de la neige vers les sommets. Au degré suprême, les séraphins.

Oh ! comme l'œil du Créateur se réjouit à les voir tous aussi beaux monter et descendre leur harmonieuse échelle ! Le vêtement du lys est moins blanc, l'iris n'a pas de telles couleurs pour ceinture, ni le soleil tant d'or dans ses cheveux !

Lliscan sul raig de llum dins nostra esfera.
Lo vent no tè com ells l'ala lleugera,
Ni la pensa 'l vol tant rapit.
D'un girant d'ulls, van, quan Deu los envía,
D'un alt planeta à l'altra obrintse vía,
L'espay midant de fit à fit.

Tot quant en Deu los mès súblims oviran,
Per als infims mostrarho, se regiran,
Vius espills, fidels reflectors ;
D'el cor diví efluvis y onadas,
Fins al bell fons seguint las grahonadas,
Las ditxas sembran y 'ls amors...

Dins un transport d'extática alegría,
En cada chor, en tota gerarquía,
De mils y mils adoradors
Puja la veu amorosa que canta,
Y dins l'esclat rithmós de sa garganta
Llur ditxa vibra y llurs ardors.

Sota llurs dits, de liras d'or joyosas,
Onas d'amor brollan melodiosas,
Que s'agermanan ab llur cant.
Y l'himne etern, sinfonía unissona,
Sant, sant, sant, sant! vola y pels cels ressona.
L'infinit respon : Sant, sant, sant!...

Ils glissent sur le rayon de lumière dans notre sphère. Le vent n'a pas comme eux l'aile légère, ni la pensée le vol aussi rapide. En un clin d'œil, ils vont, quand Dieu les envoie, s'ouvrant une voie [illegible]ne haute planète à l'autre, mesurant l'espace [illegible] regard ferme.

[illegible]ut ce que les plus élevés aperçoivent en Dieu, [illegible] retournent pour le montrer à ceux qui sont [illegible]bas, vivants miroirs, fidèles réflecteurs ; effluves [illegible]ts du cœur divin, suivant les degrés un par un [illegible]'aux parties les plus profondes, ils sèment la [illegible]et les amours...

[illegible]ans un transport d'extatique allégresse, dans ch[illegible]ue chœur, dans toute hiérarchie, monte en ch[illegible]tant la voix amoureuse de mille et mille adorate[illegible], et, dans l'éclat rythmique de sa gorge, vibrent l[illegible] joie et leurs ardeurs.

Sous leurs doigts, de lyres d'or éclatantes cou[illegible]nt mélodieux des flots d'amour qui se marient à leur chant. Et l'hymne éternel, harmonieuse symphonie : « Saint, saint, saint, saint ! » vole et résonne à travers les cieux. L'infini répond : « Saint, saint, saint ! »



« Deu poderós, font eterna de vida,
Qui, d'un amor, que no té fi ni mida,
Seguint l'intim y lliure impuls,
Habeu poblat lo mon de maravellas,
D'angels lo cel, l'espay blavench d'estrellas,
Sembrantlas com d'or una pols;

D'al qu'heu creat Providencia paterna,
Es vostre amor cuydadós que ho goberna,
Tenintne 'ls ressorts entre dits;
Y vostre cor, que may dorm ni 's descuyda,
Té vostre má sempre oberta, y may buyda
Per tots los sers, grans ó petits.

Qui us donará, com se deu, honra y gloria,
Senyor? Oh! 'l sol, en carro de victoria,
Vostra nom publica en tot lloch,
De celebrarlo 'l dia may no 's cansa,
La nit sul front porta vostra alabansa
Esculpida en lletras de foch!

Y á nosaltres, qui en llum tant viva y clara,
Heu fet favor d'ovirar vostra cara,
Bebent á sa font vostre amor,



« Dieu tout-puissant, source éternelle de vie, qui, suivant l'intime et libre impulsion d'un amour qui n'a ni fin ni mesure, avez peuplé le monde de merveilles, le ciel d'anges, l'espace azuré d'étoiles, les semant comme une poussière d'or ;

Providence paternelle pour ce que vous avez créé, c'est votre amour qui le gouverne avec sollicitude, tenant ses ressorts dans les doigts ; et votre cœur, qui ne s'endort jamais ni jamais ne s'oublie, garde votre main toujours ouverte et jamais vide pour tous les êtres grands et petits.

Qui vous donnera, comme il convient, honneur et gloire, Seigneur ? Oh ! le soleil, sur son char de victoire, publie votre nom en tout lieu ; le jour ne se lasse jamais de le célébrer, et la nuit porte sur le front votre louange sculptée en lettres de feu !

Et nous, à qui vous avez accordé la faveur de contempler votre visage en une lumière si vive et si claire, buvant à sa source votre amour, qui donc allumera,

Qui 'ns encendrá, Senyor, per adorarvos
Com mereixeu, y per obsequiarvos,
Zel prou ardent, prou pur al cor?... »

La Vocació [1]

Dins son jardí reclos, senzilla, prega y canta,
Tot fent-se un ramellet, Nina, de cada planta,
De cada brot cullint la mès hermosa flor.
Nicefora, de lluny, ab goig que no té mida,
La mira, se la bada, y dins son cor li crida:
« Bé n'ets de bonicoya, ô Nina, mon amor!

« Cull, sí, llesta 't á pler de totas las mès bellas;
Barreja en ton ramell las blancas, las vermellas;
De bonicas com tu, no 'n floreix lo jardí.
Al veure 't de tant prop, mira, s'avergonyeixen;
De cada una 'ls colors los mès vius s'enfosqueixen,
Del lliri la blancor, de la rosa 'l carmí! »

(1) *Nina* (la Evangelisadora de Georgia), — *Flors rosselloneses* de Jules Delpont (p. 21).

Seigneur, pour vous adorer et vous rendre hommage comme vous le méritez, un zèle assez ardent et assez pur dans notre cœur?... »

La Vocation

Dans son jardin fermé, l'humble Nina prie et chante, tandis qu'elle se fait un bouquet de chaque plante et cueille sur chaque jeune pousse la plus belle fleur. Nicéphore la regarde de loin, avec une joie sans mesure, et, tout émerveillée, lui crie dans son cœur : « Comme tu es jolie, ô Nina, mon amour ! »

« Cueille, oui, choisis selon ton caprice, les plus belles de toutes ; mêle en ton bouquet les blanches, les rouges ; il n'en fleurit aucune au jardin de jolie comme toi. Regarde comme elles sont confuses de te voir de si près ; chez toutes, les couleurs les plus vives pâlissent, chez le lys la blancheur, chez la rose le carmin ! »

Dels quinse anys per Nina floreix la primavera ;
Son bell cos té 'l balans suau de la palmera ;
Sas galtas son clavells espellits sus la neu ;
Sos ulls son dos safirs robats á l'estelada ;
Es d'angel lo mès pur, lo brill de sa mirada ;
Del cel un dols eco la música de sa veu.

Tant bell es lo palau, qué será la regina !
Enclou en cos hermos Nina un ánima divina,
De célica esplandor banyada com cristall.
Lo Deu qui l'ha criada y que la veu, tant pura,
Reflectint en sa llum son eterna hermosura,
A veure 's se delecta en tant fidel mirall.

Son respir es perfum suau d'ánima ignocenta ;
D'un ull d'amor gelos y d'una má valenta,
Nicefora ha sabut protegir-ne la flor ;
D'altres flors de virtut envoltant la donzella,
Apartant de sos ulls, no menys de son orella,
Tot quant pot macular la limpiesa del cor.

Mentras ella defora ab tal zel la cultiva,
Lo Senyor al dedins l'arrosa d'aygua viva,
Y 'l lliri va creixent, mès blanch, à vista d'ull.
Lira espiritual, Nina sols per Deu vibra ;

Pour Nina, fleurit le printemps de ses quinze années ; son beau corps a le doux balancement du palmier ; ses joues sont des œillets épanouis sur la neige ; ses yeux sont deux saphirs volés au ciel plein d'étoiles ; l'éclat de son regard est de l'ange le plus pur ; la musique de sa voix, un doux écho du ciel.

Avec un palais si beau, que sera donc la reine ! En un corps admirable Nina possède une âme divine, baignée de céleste splendeur comme du cristal. Le Dieu qui l'a créée, et qui la voit, si pure, réfléchir en sa lumière son éternelle beauté, se plaît à se regarder en un si fidèle miroir.

Son souffle est un parfum suave d'âme innocente ; d'un œil que l'amour rend jaloux et d'une main vaillante, Nicéphore a su en protéger la fleur, entourant la jeune fille d'autres fleurs de vertu comme elle, éloignant de ses yeux et de ses oreilles tout ce qui peut souiller la pureté du cœur.

Tandis qu'au dehors elle la cultive avec tant de zèle, le Seigneur au dedans l'arrose d'eau vive, et le lys va croissant, chaque jour plus blanc à vue d'œil. Lyre spirituelle, Nina ne vibre que pour

Son cor de Verge humil es clos y mistich llibre
De caracters divins cobert à cada full.

Al cel! alas no 'n té encare per volar-hi;
Seguirá donchs, plorosa, 'l camí del Calvari,
Hont begué tota pedra, ay! suor, sanch d'un Deu,
A l'ayre demanant de Jesus l'alenada,
Per balsam de son cor, y à la pedra sagrada
La marca que hi deixá, rogenca, lo seu peu...

Dieu ; son cœur d'humble Vierge est comme un livre clos et mystique, couvert de caractères divins sur chaque feuillet.

Pour voler au ciel, elle n'a pas encore d'ailes ; elle suivra donc en larmes le chemin du Calvaire, où toute pierre hélas ! a bu la sueur et le sang d'un Dieu, — demandant à l'air le souffle de Jésus pour embaumer son cœur, et à la pierre sacrée la marque sanglante que son pied y laissa...



JOSEPH BONAFONT

(LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES)

Bernat d'Oms (1)

« Au! fadrins catalans, cordauvos l'espardenya;
« Tú, segador, deixa ton blat.
« Del cim de Madaloch un foch roig nos ensenya
« Que lo Francès, à nit, darrera una alta penya
« Lo traydor! s'es ell amagat.

« — Guerra ó esclavitut! — nos diu eixa nissaga,
« Minyons, anem! lo ferro 'l puny.
« Que cada colp per ells sia una mortal plaga;
« Que cayga l'enemich com cau sota la daga
« L'espiga en los primers de juny!

« Y que fem de sembrar la terra abundadosa,
« Si l'estranger al cap d'un poch
« Repinya 'ls nostres fruyts ab sa má temerosa?
« Primer que 'ls camps daurats ell trepitjar ne gosa
« Llamp de llamp! hi calarem foch.

(1) *Ays* (p. 35).

Bernard d'Oms

« Vite ! jeunes Catalans, lacez vos espadrilles ; toi, moissonneur, laisse ton blé. Du haut de Madaloch, un feu rouge nous annonce que le Français, cette nuit, s'est caché, le traître ! derrière une haute roche.

« — Guerre ou servitude ! — nous dit cette engeance. Garçons, allons ! le fer au poing. Que chaque coup soit pour eux une plaie mortelle ; que l'ennemi tombe comme l'épi sous la faux, aux premiers jours de juin !

« A quoi bon, en effet, ensemencer la terre féconde, si l'étranger vient aussitôt nous voler nos fruits de sa main audacieuse ? Avant qu'il ose fouler aux pieds les champs dorés, tonnerre du ciel ! nous y mettrons le feu.

« Del cruel esparver en las unglas urpida,
« La ciutat d'Elna es dins l'esglay.
« Homes valents, ohiu la patria que vos crida,
« La patria que badalla y que 's veu escarnida?
« Elna morir!... n'ho será may!

« Quants son? y que us fá! Prou, desprès la batalla,
« L'escorbás y los llops cervès
« Ja sabrán los comptar! Apa! gafeu la dalla:
« Estessem y matem, ardits, en la baralla,
« Y si sem pochs, ja serem mès! »



En Oms aixís digué. — Lo corn y la campana
Tocan à somatent;
Renillan los caballs en la polsosa plana
Y volan com lo vent.

Ressona lo rumor de las blancas espasas
Com un llastimós toch;
Ráuch lo ferra rebot, ja mès roig que las brasas
Que relliscan pel foch.

Y al tall de la llansa antigua y rovellada
La carn bada y s'obreix;
La sanch borbollejant, à regueras vessada,
Le Reart enrojeix.

« Prise entre les serres du cruel épervier, la ville d'Elne est dans la terreur. Hommes vaillants, entendez-vous la patrie qui vous appelle, la patrie agonisante et qui se voit bafouée? Elne mourir?... Jamais!

« Combien sont-ils? et que vous importe! Après la bataille, le corbeau et les loups-cerviers sauront bien les compter! Houp! empoignez la faux: tailladons et tuons, hardis, dans la mêlée; et, si nous sommes peu, nous serons bientôt davantage! »



Ainsi parla Oms. — Le cor et la cloche sonnent l'appel aux armes; les chevaux hennissent, et volent comme le vent dans la plaine poudreuse.

Le fracas des blanches épées résonne comme un glas funèbre; le fer rebondit avec un bruit rauque, plus rouge déjà que les braises qui crépitent dans le foyer.

Et, sous le tranchant de la lance vieille et rouillée, la chair se fend et s'entr'ouvre; le sang bouillonnant, versé à grands flots, rougit le Réart.

De morts y de nafrats jau una inmensa estesa
Sobre 'l sorral del mar ;
Llúytan los Catalans ab febrosa ardalesa
Sens d'un pam recular.

Mes ay ! ara totduna en lo camp tot se calla ;
Pus clams y pus brugit.
O Verge dels Dolors, del seu caball devalla
En Bernat boy ferit !

Lo sol que, ansiós, del Canigó mirava
L'eixida del combat,
Bromós, trist, pensatiu, abaix de la mar blava
Arreu s'es enfonsat.



Tot es dol, tot es tristesa,
Tot es plor en Perpinyá
Quan, en la llansa francesa,
Lo cap d'Oms de gran bellesa
Al castell ne penjolá.

Llágrimas de fel derrama
Ara 'l Catalá vensut ;

Une immense jonchée de morts et de blessés couvre le rivage de la mer; les Catalans luttent avec une ardeur fiévreuse sans reculer d'un pan.

Mais hélas! voici que brusquement tout se tait dans la campagne; plus de clameurs, plus de bruits. O Vierge des Douleurs, Bernard tombe de son cheval, grièvement blessé!

Le soleil, qui regardait avec anxiété, du haut du Canigou, l'issue du combat, s'est enfoncé tout de suite, assombri, triste et pensif, au-dessous de la mer bleue.



Tout est deuil, tout est tristesse, tout n'est que pleurs dans Perpignan, lorsque, sur la lance française, l'admirable tête d'Oms se balança au château.

Le Catalan vaincu verse maintenant des larmes.

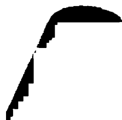
Als ayres son dolor brama,
Y ne trosseja la llama
De l'espasa y 'l seu escut.

Las faldas tant regaladas
Del encantat Rosselló,
Ahir de flors matisadas,
Avuy ne son endoladas
Com fogajadas pel tró.

Hont gronxolava l'espiga
Lo seu fruyt ros y granat,
Ara apar aspre garriga
Hont may la má benehida
De l'home res ha sembrat.

En lo bosch l'aucell piuleja
Un cant trist com un gemech ;
Lo riu pus no mormoleja ;
La mar, sola, xiuxiueja,
Y sa veu sembla un renech.

Oh ! qui 'ns dirá la recansa
Qu'En Oms dins los cors deixá !
Viu, ell era l'esperansa,
L'estrella y l'arch de bonansa
Del realme catalá.



de fiel ; il hurle sa douleur à tous les vents, et met en pièces la lame de l'épée et son écu.

Les pentes heureuses du Canigou enchanteur, émaillées de fleurs hier encore, sont aujourd'hui en deuil comme si elles avaient été brûlées par le tonnerre.

Là où l'épi berçait son fruit roux et dru, on dirait maintenant une âpre garrigue où jamais la main bénie de l'homme n'a rien semé.

Dans le bois, l'oiseau fait entendre un chant triste comme une plainte ; la rivière ne murmure plus ; la mer seule chuchote, et sa voix semble un juron.

Oh ! qui nous dira les regrets qu'Oms laissa dans tous les cœurs ! Vivant, il était l'espérance, l'étoile et l'arc de salut du royaume catalan.

D'En Bernat la sort estranya
Plorau, gent del Rosselló ;
Plorau, plana y montanya,
Vallespir, Conflent, Cerdanya ;
Plora, nevat Canigó !

En la falda del Canigó (1)

Bé 'm plau, quan de l'hivern la freda alenada
Se gronxola y se plany dins lo boscam en dol,
Prop del meu ramadet, al mitx de la diada,
Sobre un capsal de roch m'estirar que m'agrada !
Tot espeternellat als repetells del sol !

Lluny del bruig enfadós, al cim de la devesa,
Com s'aixampla mon cor, baix un oreig flagran !
Llibertat, llibertat, de tú quin' ardalesa !...
Quan som à la ciutat no comprinch ta bellesa :
Ab los altres que som ? mes sol... que 'm sento gran !

(1) *Ays* (p. 51).

Pleurez le sort affreux de Bernard, gens du Roussillon ; pleurez, ô vous, plaine et montagne, Vallespir, Conflent, Cerdagne ; pleure, Canigou neigeux.

Sur le versant du Canigou

Que j'aime, lorsque le souffle glacé de l'hiver se berce et gémit dans le bocage en deuil, que j'aime, près de mon petit troupeau, au milieu du jour, m'étirer sur un oreiller de pierre, nonchalamment étalé en plein soleil !

Loin du bruit incommode, tout au haut des pâturages, comme mon cœur s'élargit, sous une brise odorante ! Liberté, liberté, quelle soif j'ai de toi ! Quand je me trouve à la ville, je ne comprends pas ta beauté : avec les autres que suis-je ? mais seul... comme je me sens grand !

Als peus d'eixos penyals que sempre 'ls llamps trossejan,
En son puig altaner y lo cap dins la neu
S'alsa lo Canigó... sos blanchs cabells groguejan
Ara que 'ls darrers raigs del sol ne petonejan
L'hermosíssim vestit del gegant pirineu.



— Tú, Palet de Roland, en ta negre esplanada,
Te recordas d'eix temps hont, del teu sitial,
Pujava cap al cel l'estranya flamarada
Que, fantasma mortal, per una nit gibrada,
Rojejava 'ls entorns de la teva fornal? —

Lo vent xiulava, trist, al bosch de romaguera,
Quan ja, mès mort que viu, un jovenet lligat
Cremava à petit foch... Sobre la penyatera
Un sacerdot revell, de blanca cabellera,
Escorcollava un cor ab son coltell sagrat.

Tot calla y dorm avuy en tas faldas asprosas.
Sols lo mormoll dels rius ab lo bel dels anyells
S'agermana, y de las abellas delitosas
L'aixam, joguinejant ab las flors ja desclosas,
Brunzineja, y sols s'óu lo cant dels pastorells.

Au pied de ces rochers, que les éclairs émiettent sans cesse, sur son pic altier, et la tête dans la neige, se dresse le Canigou... Ses blancs cheveux jaunissent maintenant sous les derniers rayons du soleil, qui baisent le splendide vêtement du géant pyrénéen.



— Toi, Palet de Roland, sur ta noire esplanade, te rappelles-tu ce temps, où, de ta base, montait vers le ciel l'étrange et haute flamme, qui, fantôme mortel, faisait, par une nuit glacée, rougeoyer les alentours de ta fournaise ?

Le vent sifflait tristement dans les ronceraies, lorsque déjà, plus mort que vif, un adolescent, les membres liés, brûlait à petit feu... Sur le tas de roches, un prêtre chargé d'ans, à la chevelure blanche, fouillait un cœur de son couteau sacré.

Tout se tait et dort aujourd'hui sur tes pentes escarpées. Seul le murmure des torrents s'unit au bêlement des agneaux, et l'essaim des abeilles diligentes, qui vont folâtrant parmi les fleurs déja écloses, bourdonne, et l'on n'entend que le chant des petits pâtres.

Aniversari (1)

Acotxat sobre ta llosa,
La veig encara eixa nit,
Mare, hont ta veu amorosa
Per sempre adiu me ha dit.

L'*Ave María* tocava :
Era l'hora de la mort !
Al teu capsal, jo plorava...
No s'esborra un tal recort.

Quatre llums de blanca cera
Cremavan al torn del llit,
Mentres la gent forastera
Pregava boy apulit.

Ton espós, mon pobre pare,
Plorar no l'havía vist :
Era tant groga sa cara
Com la del nostre Sant-Crist.

(1) *Ays* (p. 89).

Anniversaire

Couché sur la dalle de ta tombe, je la vois encore, cette nuit, ô ma mère, où ta voix amoureuse m'a dit adieu pour toujours.

L'angelus du soir sonnait : c'était l'heure de la mort ! Et moi, je pleurais à ton chevet... Un tel souvenir ne s'efface point...

Quatre cierges blancs brûlaient autour du lit, tandis que la foule des étrangers priait à voix basse.

Je n'avais pas vu pleurer ton époux, mon pauvre père : son visage était aussi jaune que celui de notre Crucifix.

Dins una caixa endolada
Lo fossayre 't va tancar;
Y desprès, al clot baixada,
Lo malvat te va deixar.

Vint anys fá, mare, qu'ets morta
Y 'm sembla que fá moments!
La meva pena es mès forta,
Mes vius són mos pensaments!

He plantat, en la vessana
Hont dorms, bels clavelliners;
L'entorneja una galana
Vora de frescos rosers.

Cada día, à punta d'alba,
Vinch jo assí, cuydadós,
Y ma má, de dolor balba,
Rega llur peu ufanós.

De son cálzer, llagrimetas
Ne vessa també la flor;
Sols per tu las poncelletas
Badan llur virginal cor.



Le fossoyeur t'enferma dans une bière en deuil; et puis, une fois qu'il t'eut descendue dans la fosse, le cruel te laissa.

Il y a vingt ans, mère, que tu es morte, mais il me semble qu'il y a à peine quelques instants! Et cependant, ma peine est encore plus grande, et mes souvenirs plus vivants que jamais.

J'ai planté, dans l'enclos où tu dors, de beaux œillets; une riante bordure de frais rosiers l'entoure.

Chaque jour, à la pointe de l'aube, je viens ainsi, toujours soucieux, et ma main, engourdie par la douleur, arrose leur pied touffu.

De son calice, la fleur laisse tomber, elle aussi, de petites larmes; c'est pour toi seulement que les jeunes boutons entr'ouvrent leur cœur virginal.

Un pita-roig à tot hora
Remuga son trist piulet ;
Mentres jo ne sia fora
Vetlla tú, pobre aucellet !

Sabs qu'al sepulcre dormida
Dins de fosca y soletat
Es la mare de ma vida ?
Digas-li ton cant sagrat !

Adiu, mare... En pau descansa !
En ton clot espera-me.
D'assí m'en vaig ab recansa...
Quan per sempre tornaré ?

La veu de la Fou (1)

Dorm ja lo Canigó en sas serras nevadas ;
La nit enfosqueheix los meus castells de rochs ;
Las balmas de la *Fou* son tristas y callladas,
Sol l'aucell de rapinya escorcolla eixos llochs...
Mes jo dins tals timbaus com témo las lliscadas !

(1) *Ays* (p. 97)

Un rouge-gorge à toute heure répète son petit cri plaintif ; pendant mon absence, veille, toi, pauvre oiselet !

Sais-tu bien qu'endormie au fond du sépulcre, dans les ténèbres et la solitude, c'est ma mère chérie qui est là ? chante-lui ton chant sacré !

Adieu, mère... Repose en paix ! Attends-moi dans ta fosse. Je quitte ces lieux avec peine... Quand donc reviendrai-je pour toujours ?

La voix de la Fou

Le Canigou dort déjà avec ses sommets neigeux ; la nuit obscurcit mes châteaux de rochers ; les cavités de la Fou sont tristes et silencieuses ; seul, l'oiseau de proie fouille ces parages... Mais comme je crains les glissades en de tels précipices !

Estrella del Pastor, la nit fosca aclareix,
Derrama un raig de llum, per ma guía llueix !

No destorba cap bruig eix calme enganyador ;
Tant sols del gorch inmens lo borboll me arriba.
De fretat sosmogut, esblanquehit de por,
M'inclino pensatiu al cayre de la riba,
De l'abisme escoltant lo clam esglayador.

Estrella del Pastor, la nit fosca aclareix,
Derrama un raig de llum, per ma guía llueix !

Ets-tú sospir ó cant, ó veu misteriosa ?
Ets-tú lo dols refrany d'una albada del cel,
O be dels plors sens fí la remor llastimosa ?
Oh ! respon y treu-me de ton dubte cruel :
Perqué pujas á mi dins tos brams espantosa ?

Estrella del Pastor, la nit fosca aclareix,
Derrama un raig de llum, per ma guía llueix !

De quins amagatalls ixes-tú y hont vás ?...
Si ne salls de l'infern comprinch ton amargura ;
Mes si vens tú del cel perqu'ets tenebrós glás ;
O gorch, explica-me ton tremendo fracás :
Perqué la teva veu es tant rauca y tant dura ?



Etoile du Berger, éclaire la nuit sombre, répands un rayon de lumière, brille pour me guider !

Aucun bruit ne trouble ce calme trompeur ; seul arrive jusqu'à moi le bouillonnement du gouffre immense. Saisi d'effroi, pâle de terreur, je m'incline pensif au rebord de la pente, écoutant la clameur épouvantable de l'abîme.

Etoile du Berger, éclaire la nuit sombre, répands un rayon de lumière, brille pour me guider !

Es-tu soupir ou chant, ô voix mystérieuse ? Es-tu le doux refrain d'une aubade du ciel, ou bien la pitoyable rumeur des pleurs sans fin ? Oh ! réponds et tire-moi de mon doute cruel : pourquoi montes-tu vers moi, effroyable dans tes mugissements ?

Etoile du Berger, éclaire la nuit sombre, répands un rayon de lumière, brille pour me guider !

De quels endroits secrets sors-tu donc, et où vas-tu ? Si tu arrives de l'enfer, je comprends ton amertume ; mais si tu viens du ciel, pourquoi es-tu comme un glas funèbre ? O gouffre, explique-moi ton terrible vacarme ; pourquoi ta voix est-elle si rauque et si dure ?

Estrella del Pastor, la nit fosca aclareix,
Derrama un raig de llum, per ma guía llueix !

Mes sols tos sórts retronys, terratrèmols eterns,
Fan sacudir los rochs, forsant ta termanera ;
Una escuma nascuda en tos baixos inferns
Monta, monta, negant tota la penyatera,
D'una baba que sall de tos forats interns.

Estrella del Pastor, la nit fosca aclareix,
Derrama un raig de llum, per ma guía llueix !

O cel, qual es ma sort !... l'aygua ja me s'enmena !
Mes no, gorch, Deu t'ha dit : « Fins assí tu vindrás ;
« Eixa rega de rochs prou será ta cadena... »
Y lo gorch, intentant s'escapar del seu jás,
S'alsa, ronca... y recau davant d'un gra d'arena !

Estrella del Pastor, la nit fosca aclareix,
Derrama un raig de llum, per ma guía llueix !

O ditxa ! ja l'estrella ablanda lo nuvol !
En lo serrat vehí una ombra se decela...
Ja 'l bon trajiner óu los crits de desconsol

Etoile du Berger, éclaire la nuit sombre, répands un rayon de lumière, brille pour me guider.

Mais seuls, tes sourds grondements, comme d'éternels tremblements de terre, ébranlent tes rochers, repoussant tes limites ; une écume née en tes enfers profonds monte, monte, noyant tout cet amas de roches d'une bave qui sort de tes excavations intérieures.

Etoile du Berger, éclaire la nuit sombre, répands un rayon de lumière, brille pour me guider !

O ciel, quel est mon sort !... déjà l'eau m'entraîne ! Mais non, gouffre, Dieu t'a dit : « Tu arriveras jusqu'ici ; cette ligne de rochers saura bien te servir de chaîne... » Et le gouffre, essayant de s'échapper de son lit, s'élève, gronde... et retombe devant un grain de sable !

Etoile du Berger, éclaire la nuit sombre, répands un rayon de lumière, brille pour me guider !

O bonheur ! l'étoile perce déjà le nuage ! Sur le sommet voisin, une ombre se révèle. Déjà le bon muletier entend les cris de détresse du Petit Pâtre

De lo Pastorellet que son andá anhela...
— Adiu gorch clamorós, adiu; plany-te tot sol! —

Ara, en la negra nit, l'estrella resplandeix,
Y dins ma barraqueta, amorosa, llueix.

Epithalam (1)

AB MOTIU
DEL CASAMENT DE LA SENYORA BLANCA VERGÈS DE RICAUDY
AB AL SENYOR EDMOND DONNEZAN
28 DE NOVEMBRE 1906

L'Espós

Per sempre sía benehída
L'hora hont, entrallassat lo cor,
Lo *si* qu'ha lligat nostra vída
Nos sem donat, ferits d'amor.
Mes, ó ma dolsa colometa,
Que vol dir lo teu mut mirar?
Perqué 'm négas ta rialleta?
Y perqué à mos cants tos cants no barrejar?

(1) *Revue Catalane* (15 janvier 1907).

qui soupire après sa bergerie... — Adieu, gouffre plein de clameurs, adieu ; plains-toi tout seul ! —

Maintenant, dans la nuit noire, l'étoile resplendit, et, dans ma petite cabane, elle brille amoureusement.

Epithalame

A L'OCCASION
DU MARIAGE DE MADEMOISELLE BLANCHE VERGÈS DE RICAUDY
AVEC MONSIEUR EDMOND DONNEZAN

L'Epoux

Qu'elle soit à jamais bénie, l'heure où, le cœur enlacé, nous nous sommes donné l'un à l'autre, touchés d'amour, le *oui* qui a lié notre vie. Mais, ô ma douce et chère colombe, que signifie ton regard muet ? pourquoi me refuses-tu ton joli sourire ? Et pourquoi ne pas mêler tes chants aux miens ?

L'Esposa

Perdóna, amich, jo somiava...
Las campanas de Sant-Joan
No trillejan donc mes? Pensava,
Pensava à ma ditxa tant gran.
Horas de goig qu'aneu depressa!
L'anell que m'has posat al dit,
Ab sos raigs ton amor me vessa:
Mon jurament etern hi veurás sempre escrit.

L'Espós

La perla hermosa y triada
Qu'envejaba 'l rey Salomó;
La dona forta y tant preuhada,
Sabi de fets y de sermó;
Lo balsem que adorm las penas;
La flor qu'encanta ab son color;
Lo llas de volgudas cadenas:
Tot he trobat en tú, ó lo meu rich tresor!

L'Esposa

Tu ets l'estrella que me guía,
La llum de mos ulls encisats;
La font de ma pura alegría,
Y 'l cel de mas felicitats:

L'Epouse

Pardonne, ami, je rêvais... Les cloches de Saint-Jean ne carillonnent donc plus? Je pensais, je pensais à mon immense bonheur. Heures de joie, comme vous allez vite! L'anneau que tu m'a mis au doigt me verse ton amour avec ses rayons: tu y verras toujours écrit mon serment éternel.

L'Epoux

La perle brillante et choisie qui faisait envie au roi Salomon; la femme forte et d'un si haut prix, sage en action et en paroles; le baume qui endort les peines; la fleur qui émerveille par sa couleur; le lien de douces chaînes: j'ai tout trouvé en toi, ô mon riche trésor!

L'Epouse

Tu es l'étoile qui me guide, la lumière de mes yeux charmés; la source de ma pure allégresse, et le ciel de ma félicité: comme le lierre qui grimpe en s'accrochant à l'arbre altier et luxuriant, je me

Qual l'eura que se engarrapa
Al aybre altiu y ufanós,
M'he penjada à ton coll, y guapa
Y amorosa 'm veus, ó dolcíssim espós.

L'Espós

Quan trist, ma vista s'enmiralla
En ta mirada hont riu lo sol,
Me reviscola ta rialla...
Y mon esprit pren un nou vol.
Y si, percás, mon cor me falta,
Si, cara avall, rajan mos plors,
Ton bès los aixuga sens falta,
Y tos angelichs cants atudan mos dolors.

L'Esposa

Oh ! deixam somiar dormida !
En éxtasis víurer de tú...
Febrosa, ma boca à tots crída :
— Mon goig no l'ha gosat ningú !
Be 'm puch dir jo la Sulamita,
Prenda del únich estimat :
Fillas de Sion, sens suspita,
Ab veu clara alabeu mon sort afortunat !

suis suspendue à ton cou, et tu me vois gentille et amoureuse, ô mon doux époux.

L'Epoux

Lorsque, attristée, ma vue se mire en ton regard où rit le soleil, ton sourire me ranime... et mon esprit prend un nouvel essor. Et s'il arrive que le courage me manque, si le long de mes joues coulent des pleurs, ton baiser les essuie infailliblement, et tes chants angéliques apaisent mes douleurs.

L'Epouse

Oh ! laisse-moi rêver endormie ! vivre en extase de toi ! Ma bouche crie à tous avec fièvre : — Personne n'a éprouvé une joie comme la mienne ! Je puis bien me comparer à la Sulamite, chère au cœur de l'unique aimé : Filles de Sion, célébrez sans réserve, d'une voix claire, mon sort fortuné !

DUO

L'Espós

Reyna adorada,
Junts al altar,
Joya estimada,
Anem pregar.
Com aquest día
Hont nos hem dat,
Ab alegría
Lo *si* sagrat;
Nostra promesa
Ab nou anhel,
Nostra tendresa
Durem al cel.

L'Esposa

Enamorada
Vull proclamar
La fé sagrada
Que 't vinch de dar.
Ab desmasía
He jo pohat,
O ánima mía
Al teu costat,
La llimpiesa
D'amor fidel
Y la dolcesa
De rius de mel.

PREGARIA

L'Espós

Eixa flor de tanta fragrancia,
O Deu, que crehátes per mi,
Deixam la olorar sens ansia
Fins à la meva ultima fi!

L'Esposa

Eix cor que ab nova constancia
Veuré sempre amorós s'obrir,
O Deu, t'ho demani ab instancia,
Ab ell vull viure, ab ell morir!

DUO

L'Epoux

Reine adorée, aimable joyau, allons prier ensemble à l'autel. Comme en ce jour où nous nous sommes donné avec allégresse le *oui* sacré ; nous emporterons au ciel, avec une ardeur toujours nouvelle, notre promesse et notre tendresse réciproques.

L'Epouse

Je veux proclamer avec amour la foi sacrée que je viens de te donner. A longs traits, j'ai puisé près de toi, ô chère âme, la pureté d'un amour fidèle et la douceur de ruisseaux de miel.

PRIÈRE

L'Epoux

Cette fleur d'un parfum si pénétrant, que tu as créée pour moi, ô mon Dieu, laisse-la moi sentir sans trouble jusqu'à la fin de ma vie.

L'Epouse

Ce cœur que je verrai toujours s'ouvrir amoureusement avec une nouvelle constance, ô Dieu, je te le demande instamment, avec lui je veux vivre, avec lui mourir !

La Font del Boix (1)

Dintre sa falda de pedretas,
Raja y borbolla apulidet ;
Dels ginesters las mil floretas
L'embalsaman, de matinet ;
Sobre d'una alzina, las merlas
Li dihuen cants enamorats,
Mentres, com un llarch riu de perlas,
Escampa sas ayguas pels prats.

Soviny la senzilla pastora,
Que aprop guarda sos anyells,
S'hi enmiralla vora-vora,
Descapdellant los seus cabells ;
Soviny, sa dolsa refilada
De cop detura 'l rossinyol :
S'apropa... hi beu una glopada,
Y, alegre, repren son vol.

(1) *Revue catalane*. (15 septembre 1907).

La Fontaine du Buis

Dans son bassin de pierres menues, elle coule et murmure tout doucement ; les mille fleurettes des touffes de genêts l'embaument au petit matin : sur un chêne-vert, les merles lui adressent des chants d'amour, tandis que, comme un long ruisseau de perles, elle répand ses eaux dans les prés.

Souvent la naïve bergère, qui garde ses agneaux non loin d'elle, s'y mire tout au bord en défaisant ses cheveux ; souvent sa douce chanson arrête brusquement le rossignol, qui s'approche... y boit une gorgée, et, joyeux, reprend son vol.

Y sempre raja, y sempre canta,
Sempre espargeix son fresch tresor ;
Raja per lo que s'hi decanta,
Per los aucells, los mosquits d'or,
Per las rosellas de la riba,
Per la vall y l'aspre collet,
Per vos qu'anhelau aygua viva,
Y que patiú calor y set.

Res no l'ha may enterbolida :
Ni las petjadas del tropell,
Ni'ls salts de l'ardida cabrida,
Ni la escuma del badell,
Ni'l vent que polsós s'hi acata
Y la gira ab son remolí,
Ni del passant la boca ingrata
Qu'hi escup per dir un *mercí*...

Jita sas onas dins la plana
Sense s'adonar que balleu
L'estiu, lo sol, la tramontana
Estroncarán arreu-arreu
Las devezas abundadosas
Hont ella va sempre pohar...
Y que, ay, no tindrán, sas llosas,
Ni una gota á se guardar.

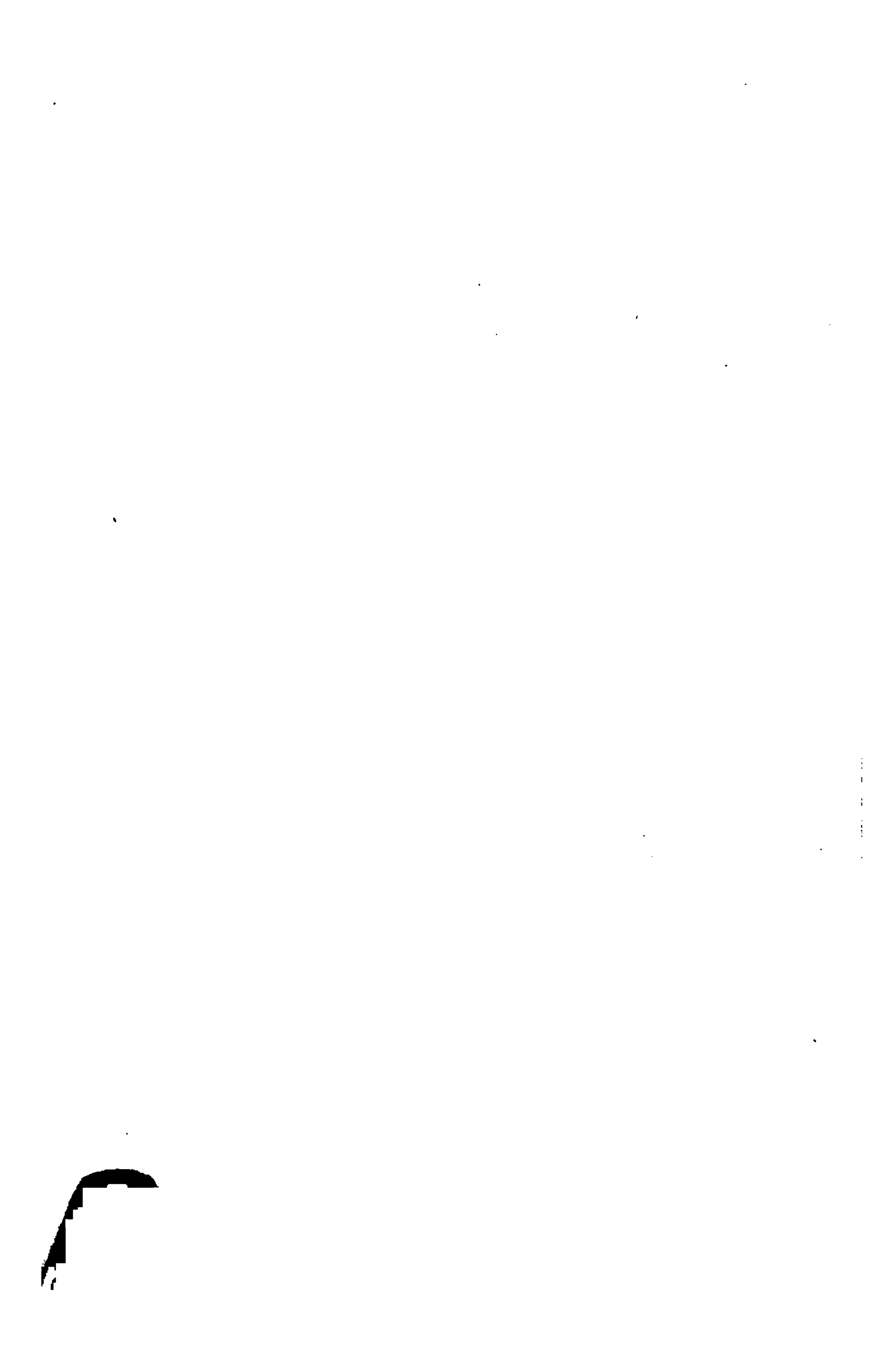
Et toujours elle coule, et toujours elle chante, elle répand toujours son frais trésor ; elle coule pour ce qui s'y penche, pour les oiseaux, les moucherons dorés, pour les coquelicots du bord, pour le vallon ou l'âpre colline, pour vous qui désirez de l'eau vive, et qui souffrez de la chaleur et de la soif.

Rien ne l'a jamais troublée : ni le piétinement du troupeau, ni les sauts de la chevrette hardie, ni la bave du veau, ni le vent qui, poussiéreux, s'incline sur elle et la retourne avec son tourbillon, ni la bouche ingrate du passant qui y crache pour lui dire merci.

Elle envoie ses eaux dans la plaine, sans se rendre compte que peut-être l'été, le soleil, la tramontane dessècheront bien vite les gras pâturages où elle va puiser sans cesse... et que ses parois n'auront plus hélas ! une seule goutte à garder...

O Font del Boix, font regalada,
Soviny, ab dalé jo m'en vaig
Per una estihuenca diada
Saborejar ton gibrat raig.
En lo clot de ma má estesa,
Te bebent, dich assedegat :
Simbol ets de la senzillesa
De la divina Caritat !

O Fontaine du Buis, heureuse fontaine, souvent par une journée d'été, je vais, plein d un impatient désir, savourer ton jet glacé. En te buvant dans le creux de ma main tendue, je dis accablé de soif : « Tu es le symbole de la simplicité de la Charité divine ».



POÈTES DIVERS

(JOSEPH JAUME — PIERRE COURTAIS — FRANÇOIS ROUS — ANTOINE PUIGGARI — JACQUES BOIXÉDA — JULES DELPONT, etc...)

JOSEPH JAUME

Himne

per la festa de la Purificació de la Verge María (1)

Nacions, admirau totas ;
lo bon Deu, dels Reys lo Rey,
victima per tots se vota ;
Legislador, à la lley
se sobmet, y vol encare,
Redemptor, ser redemit ;
y sens macula sa mare
se purifica en esperit.

De mares seguint l'exemple,
esta Verge, havent parit,
se priva d'anar al temple
durant tot lo temps prescrit :
d'entrar-hi perqué temieu,
Verge y Mare de Jesus ?
En los brassos Deu tenieu,
y ja son temple éreu vos.

(1) Manuscrit de Joseph Jaume (Bibliothèque de M. Amédée Aragon, Perpignan).

Hymne

pour la fête de la Purification de la Vierge Marie

Nations, admirez en chœur ; le vrai Dieu, le Roi des Rois, s'offre comme victime pour tous les hommes ; Législateur, il se soumet à la loi ; il veut encore, lui Rédempteur, être racheté ; et, alors qu'elle est sans tache, sa mère se purifie en esprit.

Suivant l'exemple de certaines mères, cette Vierge, après l'enfantement, s'abstient d'aller au temple pendant tout le temps prescrit : pourquoi craigniez-vous ainsi d'y entrer, Vierge et Mère de Jésus ? Vous portiez Dieu dans vos bras, et vous étiez déjà son temple.

Al altar triple hostia vola,
y s'offereix molt lleal :
la Verge sacrada immola
son pur honor virginal ;
l'infant, nat dins lo pesebre,
son sant cos vol dedicar ;
y 'l vell Siméon alegre
sa vida sacrificar.

Oh ! quants cultells, verge amable,
travessarán vostre cor !
quantas llagas llamentables
vos donarán viu dolor !
Lo sagrat anyell, qu'en brassos
portau carinyosament,
ab son sang l'altar de gracias
regará copiosament.

Christo, des de son infancia,
son tendre cor offereix,
com victima d'importancia,
que la mort en creu segueix.
Son sang vessar no desdenya,
à la flor de son edat ;
y per nosaltres s'empenya
en expiar tot peccat.

Une triple hostie accourt à l'autel, et s'offre avec dévouement : la Vierge sacrée immole son pur honneur virginal ; l'enfant, né dans la crèche, veut consacrer son divin corps, et le vieux Siméon donner avec joie sa vie en sacrifice.

Oh ! combien de glaives, aimable vierge, traverseront votre cœur ! combien de plaies lamentables vous feront souffrir cruellement ! L'agneau sacré que vous portez avec amour dans vos bras arrosera des flots de son sang l'autel de grâces.

Christ, dès son enfance, offre son tendre cœur comme une précieuse victime qui doit plus tard mourir sur la croix. Il ne dédaigne pas de répandre son sang à la fleur de son âge, et s'obstine à expier pour nous tout péché.

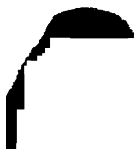
PIERRE COURTAIS

Amor maternal (1)

(A TOTS LOS MEUS)

Fills meus, sabeu qual es l'angel dels sants amors
Pastat ab lo floret de las mes ricas flors,
Nascut dins un suspir de la Rosa Mistic?
Un matí va baixar del ser de l'Eternal ;
Eix Angel guardiá es dols com un cantic,
Lo seu nom, ó fills meus, es amor maternal.
Diamant lluminós com una estrella clara,
Aliment fora preu del cor de tota mare,
Tresor qu'el Creador batejá d'un sant nom,
Es una flor del Cel naixida per tothom.

(1) *Flors dé Canigó* (p. 34).



Amour maternel

(A TOUS LES MIENS)

Savez-vous, mes enfants, quel est l'ange des saintes amours pétri avec ce qu'il y a de meilleur chez les fleurs les plus belles, né dans un soupir de la Rose Mystique ? Il descendit un matin de l'essence de l'Eternel ; cet Ange gardien est doux comme un cantique ; son nom, mes enfants, c'est amour maternel. Diamant lumineux comme une claire étoile, inestimable aliment du cœur de toute mère, trésor que le Créateur baptisa d'un saint nom, c'est une fleur du Ciel née pour tous les hommes.

FRANÇOIS ROUS

De profundis (1)

(PSALM 129.)

Del fondo de l'abisme á vos he jo cridat,
Senyor mon Deu,
Y vos he dit : Ohiu-me, Senyor de bondat,
Ohiu ma veu !...

Sí, sí. Que, sens parar, la veu de ma pregari
Vingui á vos ;
Y que, per l'alcansar, sigau, com d'ordinari,
Pietadós.

Jo no puch devant vos un moment subsistir,
O mon Senyor,
Si tots los meus pecats voleu may discutir
Ab gran rigor !...

Mès puix seu Deu clement, tot prompt á perdonar,
De vostre lley

(1) *Catalanes y Catalanades* (p. 64).

De profundis

(PSAUME 129)

J'ai crié vers vous du fond de l'abîme, Seigneur mon Dieu, et je vous ai dit : Entendez-moi, Seigneur de bonté, entendez ma voix !

Oui, oui. Que, sans arrêt, la voix de ma prière arrive jusqu'à vous ; et, pour cela, soyez, comme toujours, compatissant.

Je ne puis demeurer un seul instant devant vous, ô mon Seigneur, si jamais vous voulez discuter tous mes péchés sévèrement.

Mais puisque vous êtes un Dieu clément et prompt à pardonner, je veux, Seigneur, plein de confiance, attendre toujours de votre loi le bon remède.

Jo, Senyor, confiant, voldré sempre esperar
Lo bon remey.

D'haber jo, fins ací, á vos sempre esperat,
M'a vingut bé...
Qu'á vos esperi donch qui vol ser consolat,
Y tingui fé...

Sí ; que dès del matí fins altra hora de nit
En vos esperi
Lo que, com Israel, plora y viu contristit
Dins la miseri.

En vos es lo socórs, la consolació,
Deu de bondat !
Y vos abundantment feu la redempció
De tot pecat.

Vos habeu de sos mals redemit Israel
Ambe bon cor ;
Redemiu-lo també quant vol vos ser fidel
Lo pecador.

Jusqu'à ce jour, mon constant espoir en vous m'a été profitable ; qu'il espère donc en vous celui qui veut être consolé, et qu'il ait confiance.

Oui, que depuis le matin jusqu'à l'heure la plus avancée de la nuit, il espère en vous, celui qui, comme Israël, pleure et vit affligé dans la misère.

En vous est le secours, la consolation, Dieu de bonté ! et vous accordez généreusement la rédemption de tout péché.

Vous avez de bon cœur racheté Israël de ses maux ; rachetez aussi le pécheur quand il veut vous être fidèle.

ANTOINE PUIGGARI

Penediment (1)

Quant poch han durat, mon cor,
tas passadas alegrías !
dels festeigs y del amor
quant curts han sigut los días !

Jo 'm pensava, trist de mí !
que aqueix temps may finiría,
que de la vida 'l camí
sempre mès planer sería ;

Que guardarían les flors
ab que cenyía ma testa
sos perfums y sos colors
en una perenne festa ;

Y que 'l néctar exquisit
que mon seny embadalía,
ab delicia assaborit,
aspre may se tornaría.

(1) *La Veu del Montserrat,* revue (6 avril 1889).



Repentir

Comme elles ont peu duré, ô mon cœur, tes joies passées ! Comme ils ont été courts, les jours du plaisir et de l'amour !

Je me figurais — malheureux ! — que ce temps ne finirait jamais, que le chemin de la vie serait à jamais plat ;

Que les fleurs dont je ceignais ma tête garderaient leurs parfums et leurs couleurs en une fête éternelle ;

Et que le nectar exquis qui enivrait ma raison, et que je savourais avec délice, ne deviendrait jamais âcre.

Tras de les flors han vingut
espinas y mès espinas;
tras del néctar he begut
unas amargas metzinas.

Ay! del pecat la dolsor,
per deleytosa que sía,
enmatzina 'l pobre cor
que d'ella enganyat se fia.

Quant mès triga 'l desengany
mès cástichs ab ell aporta,
mès llastimós es lo plany
del cor que se desconhorta.

Pero, acudint á la creu,
si 'l pecador se humilia,
si se remembra de Deu,
ab Deu se reconcilia.

Donchs, ô Creu! en mon torment
t'abrasso com á volguda;
fesme de sosteniment,
m'alsaré de ma cayguda.

No vos demano, Senyor,
d'acabar ma penitencia
ni de 'n mimvar lo rigor.
Vos demano paciencia.

Après les fleurs sont venues des épines, et d'autres épines encore ; après le nectar, j'ai bu des poisons amers.

Hélas ! la douceur du péché, pour agréable qu'elle soit, n'en empoisonne pas moins le pauvre cœur qui dans son erreur se fie à elle.

Plus la désillusion tarde à venir, plus elle apporte de châtiments avec elle, et plus est lamentable la plainte du cœur qui se désespère.

Mais si, ayant recours à la croix, le pécheur s'humilie, s'il se ressouvient de Dieu, il se réconcilie avec lui.

Ainsi donc, ô Croix ! dans mon tourment, je t'embrasse avec amour ; prête-moi ton appui, et je me relèverai de ma chute.

Je ne vous demande pas, Seigneur, de mettre un terme à ma pénitence, ni d'en affaiblir la rigueur. Je vous demande de la patience.

JACQUES BOIXÉDA

Pels vergers

...Als seus peus, sobre 'l plà, si voleu, mirem ara
Los albres d'estos camps al llevant qui fan cara:
Tenen tot inclinats en terra llurs ramells,
Com per fer admirar de mes prop llurs joyells.
L'un prop de l'altre son disposats en renglera;
Y, passada la fret, quant ve la primavera,
Com d'un manto brillant se cobreixen de flors,
Derramant à l'entorn los mes suáus olors.
Alguns días desprès, mirau cóm tots verdejan.
Mes valents, los cirers, qu'eran blanchs, vermellejan.
Entre fullas, llurs fruyts, espessos com cabells,
Penjan à cada brot, hermosos cascabells.
De prunas tant n'hi ha que pel sol ne fan rastre,
No d'aquellas vulgars que se diuhen de sastre,
Blavas, grogas, sens such, bonas sols per la gen
De grossa vida ó bé qu'apreta la talent;
Mes d'aquellas qu'ha temps posadas à la moda
Tothom gusta y coneix pel nom de reyna-Cloda.

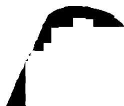
(1) Manuscrit comuniqué par M. Jean Boixéda Valls, de Prats-de-Mollo.

A travers les vergers

... A ses pieds, en terrain plat, voyons maintenant, si vous voulez bien, les arbres de ces champs qui font face au levant : ils gardent leurs rameaux tout courbés vers le sol, comme pour faire admirer de plus près leurs joyaux. L'un près de l'autre, ils sont disposés en rangées ; et, passé le froid, quand vient le printemps, comme d'un manteau brillant ils se couvrent de fleurs, qui répandent tout autour les plus doux parfums. Quelques jours après, voyez comme tous verdoient. Plus vaillants, les cerisiers, qui étaient blancs, deviennent rouges. Entre les feuilles, leurs fruits épais comme une chevelure, pendent à chaque brout, charmants grelots. Quant aux prunes, il y en a tellement qu'elles traînent sur le sol, non de ces prunes vulgaires qu'on nomme prunes de tailleur, bleues, jaunes, sans jus, bonnes seulement pour les gens gloutons ou pressés par la faim, mais de celles qui, depuis longtemps mises à la mode, sont goûtées de tous et connues sous le nom de reine-Claude.

Si teniu set, veniu, seguim estos senders:
Los présséchs, ja madurs, cobren los presseguers.
Sol temer eix albret la fret y la gelada,
Mes est any no 'l tocà cap dolenta brumada.
Vestits de pel moixí, ni filat ni teixit,
Sos fruyts besats pel sol poch à poch han creixit.
Quant s'hi planta la dent, regalan d'aygua pura,
Fresca com la de font y plena de dolsura.
Basta, per los cullir, sols d'allargar las mans:
Los mullans son aquí, allí son los durans.

Quant serán acabats, no se deu passar ansia:
Donará la tardor pomas en abundancia.
Sabíau que 'l pomer ne fos tant presumit?
Cambiant la sazó, cambía de vestit.
Si fou roja sa flor, penjan ara à sas brancas,
Pinyadas y lluhint, pomas grogas y blancas;
Si, quant eran florits, com un velló d'anyell
Blancajaban als ulls, llur fruyt ara es vermell.
Cadahú per son torn, es cosa portentosa,
Lo lliri sul pomer espelleix ab la rosa.
Cullíu aquest bell fruyt y cercáune, si us pláu,
Que tinga mès parfum, un olor mès suau,
Un such mès sabor̀ós, encare qu'agreleta,
Que 'l perfum, que 'l sabor de la poma reyneta!..



Si vous avez soif, venez, suivons ces sentiers : les pêches, déjà mûres, couvrent les pêchers. Ce petit arbre craint d'habitude le froid et la gelée ; mais, cette année, aucun mauvais brouillard ne l'a touché. Vêtus de poils follets qui n'ont été ni filés ni tissés, ses fruits, baisés par le soleil, ont crû petit à petit. Quand on y mord, ils ruissellent d'eau pure, fraîche comme l'eau de source et d'une grande douceur. Il suffit, pour les cueillir, d'étendre simplement les mains ; les molles sont ici, là-bas sont les dures.

Quand elles seront finies, l'on ne doit pas s'inquiéter : l'automne donnera des pommes en abondance. Saviez-vous que le pommier fût si coquet ? Quand la saison change, il change de vêtement. Si sa fleur fut rouge, on voit maintenant pendre à ses branches, compactes et luisantes, des pommes jaunes et blanches. S'ils paraissaient tout blancs comme une toison d'agneau lorsqu'ils étaient en fleur, leur fruit est maintenant vermeil. Tour à tour, c'est chose merveilleuse, le lys sur le pommier éclôt avec la rose. Cueillez donc ce beau fruit, et cherchez-en, s'il vous plaît, qui ait plus de parfum, une odeur plus agréable, un suc plus savoureux, bien qu'elle soit aigrelette, que le parfum, que la saveur de la pomme reinette !...

JULES DELPONT

Adiu à Mallorca (1)

Ondada escumosa
Qu'á Mallorca vas,
Porta-hi, amorosa,
L'adiu de germás.

De prades florides,
D'herbam del gleber,
De neus atrevides
Porta-n'hi l'alé.

O mar, que blavèjes
Per sota un cel d'or,
Fes, quant remorèjes,
Senti 'n cant d'amor,

D'amor somniada,
Y porta 'l petó
Qu'à l'Illa Daurada
Dona 'l Rosselló.

(1) *Las Terres de Llengua catalana* (p. 5).

Adieu à Majorque

O vague écumeuse qui vas à Majorque, porte là-bas amoureusement cet adieu de frères.

Porte là-bas l'haleine de prairies en fleurs, d'herbage des hautes pentes, de neiges éternelles.

O mer, toute bleue sous un ciel d'or, fais, lorsque tu murmures, entendre un chant d'amour,

Un chant d'amour en rêve, et porte le baiser que donne à l'Ile Dorée le Roussillon.

A Valencia [1]

Alegre y viva tramontana,
Que per la terra catalana
Fas volejar l'alé geliu
Del nevás reblanch y altiu ;

Primes y manyagues aulendres,
Qu'à las envistes de Port-Vendres
Vora 'l mar blau vos aplegueu
Per traspassar lo Pirineu ;

Allí cap à l'horta florida
D'hunt Valencia s'está, de joyes revestida,
Duheu l'abras de germanó
Que li dona, de cor, lo llunyá Rosselló.

Gall campaner, qu'amb sol y plujes
« Sant-Joan » sempre sobrepujes,
Per alt de tot fes un guisquet
Qu'arribi fins al « Micalet ».

(1) *Las Terres de Llengua catalana* (p. 7.)

A Valence

Joyeuse et vive tramontane, qui portes sur ton aile à travers la terre catalane le souffle glacé des neiges immaculées des hauteurs ;

Fines et tendres hirondelles qui vous réunissez en vue de Port-Vendres, au bord de la mer bleue, pour franchir les Pyrénées ;

Portez là-bas, vers les jardins fleuris où repose Valence, richement parée, l'accolade fraternelle que lui donne de tout cœur le lointain Roussillon.

Coq de clocher, qui surmontes toujours « Saint-Jean » avec le soleil comme avec la pluie, pousse de là-haut et par-dessus tout un cri strident qui arrive jusqu'au « Micalet ».

Lo « Pardal », qu'à la primavera
Mouhes remor tan encisèra.,
Ton refilar d'enamorat
Fes que l'oúhi lo « Rat-Penat » ;

Y qu'allí, per l'horta florida
D'hont Valencia s'está de joyes revestida,
S'enlayri 'l cant de germanó
Que li 'ndressa, de cor, lo llunyá Rosselló.

Toi « Moineau » qui donnes, au printemps, de si charmants concerts, fais en sorte que la « Chauve-Souris » entende ton ramage d'amoureux,

Et que là-bas, dans les jardins fleuris où repose Valence, s'élève le chant de fraternité que lui envoie de tout cœur le lointain Roussillon.

ÉTIENNE CASEPONCE

Vallespir

(AN AL MEU BON AMICH EN « JEAN D'ARLES ».)

En el nostre duls Vallespir
Revestit de capa endaurada,
Tot viu, tot riu, tot sembla dir:
Enguany, la neu s'es descuydada.

Les fonts, els rius, els regarets,
Murmurejant y fent joguines,
Pels prats, pels horts y pels bosquets
Escampen aygues cristallines.

Colrada per un sol d'istiu
La fulla a la branca arrapada,
S'atreveix fins a fer xiu-xiu
Quan de Bellmaig ve l'alenada.

Passeroses y tarongers
Aqui per tot arreu floreixen ;
Les poncelles sus dels rosers
Sense cap por també espelleixen.

Vallespir

(A MON BON AMI « JEAN D'ARLES ».)

Dans notre doux Vallespir, revêtu d'un manteau doré, tout vit, tout rit, tout semble dire : cette année, la neige a oublié de venir.

Les sources, les rivières, les ruisselets, tout en murmurant et jouant, à travers prés, jardins et bosquets répandent des eaux cristallines.

Brûlée par un soleil d'été, la feuille, accrochée à la branche, se hasarde jusqu'à chuchoter quand vient le souffle de Bellmaig.

Passe-roses et orangers fleurissent ici de toutes parts ; sur les rosiers, les boutons s'épanouissent de même sans aucune crainte.

Es que trovant té cami-fent
Flordeneu, l'ivernenca fada,
S'es aturada perqué sent
Que de tu s'es enamorada.

Y tu que sempre havía vist
Lliure com la lliura oraneta,
Ara cor-près y cara-trist
T'adorms lligat amb cadeneta.

Ah! si del sol del Vallespir
Un raig enviarté podía,
Flordeneu veurías fugir
Y 'l cor te se despertaría,

Recordantse del bosch umbriu,
De la font que 'ls buixos rodejen,
De l'alzinar, del Tech joliu
Y de les prades que 'l vorejen.

C'est que, te trouvant chemin faisant, Fleur de Neige, la fée des hivers, s'est arrêtée parce qu'elle sent qu'elle s'est éprise de toi.

Et toi, que j'avais toujours vu libre comme la libre hirondelle, voici maintenant que, le cœur pris et la figure triste, tu t'endors lié par une petite chaîne.

Ah ! si je pouvais t'envoyer un rayon du soleil du Vallespir, tu verrais fuir Fleur de Neige et ton cœur se réveillerait,

Au souvenir du bois ombreux, de la source entourée de buis, du bois de chênes-verts, du joli Tech, et des prairies qui couvrent ses rives.

JULES CORNOVOL

(El Refilayre de Carençà)

Lo cor que no rebrota (1)

Deyan : « Ara es difunt l'abet del Pirineu,
« De tant que son brancam fou ensorrat de neu !
« S'arrampa amb sas arrels molsudas dins la roca ;
« Mès las nafras dels llamps li han touhat la soca ! »

Deyan també : « Las flors, quan tornará l'istiu,
« No mès gronxolarán llurs cálzers sobre 'l riu ;
« Las congestas de neu han xafat las vessanas,
« Com voleu que puguin sobrasurtir las granas ? »

Mentida ! Vetaquí l'Abril encisadó
Que clama dins lo bosch : « Vos despertaré, jo ! »
De pressa vora 'l riu se bada la flor blava
Y dins l'abet inmens á dolls plora la saba !

Abril fa tot florir : las brancas y los nius...
Sol queda mort lo cor hont ploran sempre vius
Los recorts de la mare endolada qu'espia
Lo bressol sensa res hont lo seu nin dormía.

(1) *Revue catalane* (15 août 1907).

Le cœur qui ne refleurit pas

On disait : « Le voilà mort, le sapin des Pyrénées, tant son branchage fut accablé de neige ! Il se cramponne à la roche avec ses racines moussues ; mais les blessures de la foudre lui ont creusé le tronc ! »

On disait aussi : « Les fleurs, quand reviendra l'été, ne balanceront plus leurs calices sur le ruisseau ; les masses de neige ont écrasé les carrés ; comment voulez-vous que les graines puissent germer ? »

Mensonge ! Voici l'avril enchanteur qui crie dans la forêt : « Je vous réveillerai, moi ! » Vite, près du ruisseau, s'entr'ouvre la fleur bleue, et dans le sapin immense la sève coule abondamment !

Avril fait tout fleurir : les branches et les nids... Seul, reste mort le cœur où pleurent, toujours vivants, les souvenirs de la mère en deuil qui contemple le berceau vide où dormait son enfant.

Ella dorm ! (1)

La terra fa non-non, vestida de neu blanca...
En un somit pesat s'ensopeix cada branca ;
No 's veu mès cap flor á brotar !
La terra fa non-non, de fret adolorida,
Que de la serra al plá pel vent es sacutida.
Ella dorm : donchs perqué plorar ?

Pel cementeri nut, allá, sobre sa llosa
Pidolan aucellets : llur veu misteriosa
Potser ven aquí per orar.
Per ventura, un somris ha florit sa boqueta...
Lliris sobre 'l pit séu guardats té sa maneta...
Ella dorm ; donchs perqué plorar ?

Quant al bés del oreig 's badarán las ginestas,
Mon cor, ell, quedará més fret qu'unas congestas :
Cap abril no 'l despertará !
Caminant, gira 'ls ulls, atalaya altra cosa ;
Ay ! no 'l desvetllas, nó ; mon pit es una llosa !
Ell dorm : á fé, perqué plorar ?

(1) *Revue catalane* (15 octobre 1907). Traduit de Carmen Sylva avec autorisation de l'auteur.

Elle dort

La terre sommeille, vêtue de neige blanche... Chaque branche s'assoupit en un lourd rêve ; on ne voit plus naître aucune fleur ! La terre sommeille, engourdie par le froid, car de la montagne à la plaine elle est secouée par le vent. Elle dort : pourquoi donc pleurer ?

Dans le cimetière nu, là-bas, sur sa tombe, piaillent des oiselets : peut-être leur voix mystérieuse y vient-elle pour prier. Peut-être même un sourire a-t-il fait fleurir sa petite bouche... Sa main menue garde des lis sur sa poitrine... Elle dort ; pourquoi donc pleurer ?

Lorsque les genêts s'épanouiront sous les baisers de la brise, mon cœur, lui, demeurera plus froid que des glaciers : nul avril ne le réveillera ! Passant, détourne les yeux ; regarde autre chose ; ah ! ne le trouble point ; mon cœur est une tombe. Il dort ; en vérité, pourquoi pleurer ?

JOSEPH PONS

Dona d'Aygua (1)

Clar de lluna y cel seré...
La dona d'aygua vingué,
y deixant sas estisores
de plata y d'or fí, digué
paraules encisadores...

« La ribera de Cadí,
la que de vespre y matí
anguileja, platejada,
n'es manto de blau satí,
manto de seda nevada...

« Dins eix manto dormireu,
vos, de nostres cants l'hereu,
y jo, vestida ab roselles,
coronada ab flochs de neu,
us clucaré las parpelles.

(1) *Revue catalane* (15 février 1907).

Fée des eaux

Clair de lune et ciel pur... La fée des eaux est venue, et, laissant ses ciseaux d'argent et d'or fin, elle a dit des mots enchanteurs :

« La rivière de Cadi, celle qui, le soir et le matin, serpente avec des reflets d'argent, est comme un manteau de bleu satin, un manteau de soie neigeuse.

« C'est en ce manteau que vous dormirez, ô vous, l'héritier de nos chants ; et moi, parée de coquelicots, couronnée de flocons de neige, je vous fermerai les paupières.

« Y per proba del amor,
us deixaré, com recort,
ma mirada d'esmeralda
y mas estisores d'or
que perlejen dins ma falda... »

Roses de tardor (1)

N'es eixida del gorch blau
ab el seu mirar suau,
l'encantada n'es eixida...
y s'es morta á tot arreu...
y ne cauhen flochs de neu
sus de la rosa espellida.

Ay! las roses de tardor
s'esfullan, una per una...

Un bon porró m'han deixat,
de granatxa envellutat,
y n'he begut tot lo día...

(1) Inédite (novembre 1907).

« Et, pour vous prouver mon amour, je vous laisserai comme souvenir mon regard d'émeraude et mes ciseaux d'or qui brillent sur mes genoux... »

Roses d'automne

Elle est sortie du gouffre bleu, avec son doux regard ; la fée est sortie... et elle est morte aussitôt... et il tombe des flocons de neige sur la rose épanouie.

Hélas ! les roses d'automne s'effeuillent l'une après l'autre...

On m'a laissé un bon *pourrou* de grenache velouté, et j'en ai bu tout le jour... Ce jet de soie et d'or qui réveillerait un mort, ne m'a pas rendu la gaîté.

Aquell raig de seda y d'or
que despertaría un mort
no m'ha tornat l'alegría..,

Ay ! las roses de tardor
s'esfullan, una per una...

Quant, solet, dins un recó
del anyorat Rosselló
dormiré sota una llosa,
un amich vindrá potser
á mirar com del roser
n'es marcida cada rosa...

Ay ! las roses de tardor
s'esfullan, una per una...



Hélas ! les roses d'automne s'effeuillent l'une après l'autre...

Lorsque, bien seul, dans un coin du Roussillon regretté, je dormirai sous une dalle, peut-être un ami viendra-t-il voir comme s'est flétrie chaque rose du rosier...

Hélas ! les roses d'automne s'effeuillent l'une après l'autre...

JOSEPH SANYAS

Recorts (1)

La casa hont petitet menjavi confitura
La tinch sempre devant dels ulls !
Es al corn del carrer. D'ensá la regadura
Per la finestre, veig l'ollada à grossos bulls,
Courer dessus del foch ; ohi los seus sorolls !
Veig quan tots, ben contents, à taula nos posavem.
Quin dols recort te tant de preu ?
Si las Corberas verdejaven
Hont pays mès bonich qu'el meu ?

Mes tot aixó qu'es lluny ! O dols temps de maynada,
De tu no som descuydat res !
Tot floría per jo ! La vida era une albada !
Lo meu pare y ma mare eran lo mon estès,
Amb els contes, l'hivern, al torn del foch encés,
Y 'ls rahims, qu'a l'agost, al cep mateix menjavem !
Quin dols recort de tant de preu !
Si las Corberas verdejaven
Hont pays mès bonich qu'el meu !

(1) *Revue catalane* (15 janvier 1908).

Souvenirs

Je l'ai toujours devant mes yeux, la maison où, tout petit, je mangeais de la confiture ! C'est au coin de la rue. Du ruisseau, je vois par la fenêtre l'*ouillade* cuire à gros bouillons ; j'entends le bruit qu'elle fait ! Je vois encore comme tous nous nous mettions à table avec joie. Quel doux souvenir peut avoir autant de prix ? Si les Corbières étaient verdoyantes, où y aurait-il pays plus joli que le mien ?

Mais comme c'est loin, tout cela ! O heureux temps de l'enfance, je n'ai rien oublié de toi ! Tout pour moi fleurissait alors ! La vie semblait une aurore ! Mon père et ma mère étaient le monde immense, avec les contes, en hiver, autour du feu allumé, et les raisins qu'au mois d'août nous mangions à même le cep. Quel doux et précieux souvenir ! Si les Corbières étaient verdoyantes, où y aurait-il pays plus joli que le mien ?

La meua dona, avuy, me remplasse ma mare,
    Los seus petóns sont mon tresor,
Los seus ulls, lo fanal, quan nostra barca apare,
Lo seu amor, lo pa que remonta 'l meu cor
Per me fer veure el cel sempre tot blau y or !
Tinch por de descuydar tots los que m'estimaven
    Tant per jo ella te gran preu !
    Si las Corberas verdejaven
    Hont pays mès bonich qu'el meu ?

Ma femme aujourd'hui remplace ma mère ; ses baisers sont mon trésor ; ses yeux, le falot quand notre barque appareille ; son amour, le pain qui réconforte mon cœur, pour me montrer le ciel toujours d'azur et d'or ! J'ai peur d'oublier tous ceux qui m'aimaient, tant elle m'est chère ! Si les Corbières étaient verdoyantes, où y aurait-il pays plus joli que le mien ?

LOUIS PASTRE

(Algé)

Anyorament (1)

Lluny del meu recó de poblet,
Lluny del rodal ahont, noyet,
Pel primer cop he vist lo día,
No puc estarme mès d'un any
Sense patir d'un mal estrany
Qu'al meu païs may no tenía.

Perqué no viure, aquí, felís
Sota 'l cel blau del bon païs
Qu'es la contrada catalana ?
Perqué, sota 'l seu sol calent,
Sempre tenir l'anyorament
En aqueixa terra germana ?

Peró Canigó pot blanquir
Sa mès alta pica y omplir
Nostres rius de ses fresques aygues ;
Y la mar, ja pot manyagar

(1) *Revue catalane* (15 mars 1908).

Nostalgie

Je ne puis demeurer plus d'un an loin de mon coin de village, loin des lieux où, tout petit, j'ai vu le jour pour la première fois, sans souffrir d'un mal étrange que je n'avais jamais dans mon pays.

Pourquoi ne pas vivre heureux ici sous le ciel bleu du bon pays qu'est la contrée catalane ? Pourquoi, sous son soleil ardent, avoir toujours la nostalgie en cette terre sœur ?

Mais le Canigou peut blanchir sa plus haute cime et gonfler nos rivières de ses fraîches eaux ; la mer peut caresser notre plage en murmurant, et traîner des algues sur les récifs ;

Nostra platja ó bé rondinar,
Y sobre 'ls rochs traginar algues;

La nit, el cel pot s'estrellar,
L'estiu, la cigala cantar,
Tot reneixer á la primavera, —
May no m'agradará cullir
Les flors que no puc escullir
En les garrigues de ma serra.

May la cigala ni l'estel,
Ni la profonditat del cel
D'eixa comarca esplendida,
May sa mar, son sol, ni la neu
De son altíssim Pirineu
No podrán curar ma ferida.

Es per xó que vaig al poblet,
Al meu rodal ahont, noyet,
Pel primer cop he vist lo día;
Per xó que m'en hi vaig cada any
Probar de curar 'l mal estrany
Qu'al meu païs may no tenía.



La nuit, le ciel peut s'éclairer d'étoiles, l'été la cigale chanter, tout renaître enfin au printemps, — jamais je n'aimerai cueillir des fleurs que je ne puis choisir dans les garrigues de ma montagne.

Jamais la cigale, ni l'étoile, ni la profondeur du ciel de cette belle contrée, jamais sa mer, son ciel, ni la neige de ses hautes Pyrénées, ne pourront guérir ma blessure.

C'est pourquoi je vais au village, aux lieux où, tout petit, j'ai vu le jour pour la première fois ; c'est pourquoi j'y vais chaque année tâcher de guérir le mal étrange que je n'avais jamais dans mon pays.



L'ANCIEN THÉATRE
CATALAN EN ROUSSILLON

Conversió de la Samaritana [1]

(Ix Christo ab los Apostols ; y se adverteix que en un cantó de teatre hi ha de haber un pou ab una curria per pohar aygua. En arrivant al pou diu Jesus).

CHRISTO. Cansat estich del camí,
reposarme vull un poch
á esta font de Jacob,
y detenirme assí ;
que una ovella esgarriada
ha deixat lo meu ramat
y del llop acarnissat
perilla ser devorada.
Y puix jo so lo pastor
tant zelós de mas ovellas,
voldría que totas ellas
coneguessan mon amor.
Anau, deixebles, á la ciutat

(1) D'après un manuscrit (1781) de la Bibliothèque municipale de Montpellier (Fonds de Vallat), et trois autres manuscrits (1780-1791 et 1821) de la Bibliothèque particulière de Mgr de Carsalade, évêque de Perpignan.

Conversion de la Samaritaine

(Le Christ entre avec les apôtres ; et l'on fait remarquer qu'en un coin du théâtre il doit y avoir un puits avec une poulie pour puiser de l'eau. En arrivant, Jésus dit :)

JÉSUS

Je suis las du chemin, je désire me reposer un peu à cette fontaine de Jacob, et m'arrêter ici ; car une brebis égarée a abandonné mon troupeau et risque d'être dévorée par le loup carnassier ; et puisque je suis le berger si soigneux et jaloux de mes brebis, je voudrais qu'elles connussent toutes mon amour. Allez, disciples, à la cité acheter quelque chose, car je veux rester ici pour sauver cette âme.

á comprar alguna cosa,
que aquí jo m' vull restar
per aquesta ánima salvar.

SANT PERE. Nostre Mestre y Senyor,
lo que 'ns habeu ara manat
ho farem de molt bon grat
ab ánimo y amor,
sens contradicció ni debat.

(Vans'en los Apostols y resta Jesus sentat á la vora del pou. Ix la Samaritana, ab una petita durca per pobar aygua.)

JESUS. Deu te guart, Samaritana,
y t' preserva de pecar;
si aygua me volías donar,
beuría de molt bona gana.

SAMARITANA. Ay, á mi aygua me demana?
esta tant mal no se emplea,
perque vos sou de Judea
y jo so Samaritana.
No sabeu que de molts anys
per la lley está vedat,

SAINT PIERRE

Notre Maître et Seigneur, ce que vous nous avez ordonné maintenant, nous le ferons bien volontiers, avec empressement et amour, sans contradiction ni discussion.

(Les apôtres s'en vont, et Jésus reste assis près du puits ; la Samaritaine apparaît, avec une petite cruche pour puiser de l'eau.)

JÉSUS

Dieu te garde, Samaritaine, et te préserve du péché ; si tu voulais me donner de l'eau, je boirais avec beaucoup de plaisir.

LA SAMARITAINE

Ah ! vous me demandez de l'eau, à moi ? On n'en peut faire un si mauvais usage, parce que vous êtes de Judée et que je suis Samaritaine. Vous ne savez donc pas que, depuis de longues années, défense en est faite par la loi, et que les Juifs ne frayent ni n'ont frayé avec des Samaritains ? Gardez donc

que no tractan ni han tractat
Jueus ab Samaritans?
Guardau 's donchs nó us fassa mal
l'aygua que us donaré,
que primer la llansaré
antes que no faré tal.

(Llansa l'aygua.)

JESUS. O dona, si tu sabías
qui so jo que aygua t' demana,
jo sé que de millor gana
a beurer me donarías;
y no sols aixó farías,
pero encare en veritat
dich te que de molt bon grat
à mi la m' demanarías;
perque l'aygua mès viva y pura,
so jo qui la pot donar,
perque desitjo salvar
à tú y tota criatura.

SAMARITANA. Vos darme aygua? y de ahont?
y com la pensau haber,
si no teniu lo menester
per traurerla de la font?
Sou major vos, per ventura,

que l'eau que je vous donnerai ne vous soit pernicieuse ; je la jetterai plutôt que de le faire.

(Elle jette l'eau.)

JÉSUS

O femme, si tu savais qui je suis, moi qui te demande de l'eau, je suis sûr que tu me donnerais à boire de meilleure grâce. Et non seulement tu le ferais, mais encore, en vérité je te le dis, tu t'empresserais de me la demander à moi-même ; car l'eau la plus vive et la plus pure, c'est moi qui la puis donner, car je désire te sauver, ainsi que toute créature.

LA SAMARITAINE

Vous, me donner de l'eau ? et d'où ? et comment pensez-vous l'obtenir, si vous n'avez pas ce qu'il faut pour la tirer de la fontaine ? Etes-vous plus grand, par hasard, que notre père Jacob, qui but toujours à cet endroit et de cette eau claire et pure ?

que nostre pare Jacob,
qui begué sempre d'est lloch
y d'esta aygua clara y pura?

JESUS. Dona, la tua aygua no fa
Los efectes que la mía ha fets,
perque aquell qui ne beurá
ja may mès patirá set.

SAMARITANA. O Senyor, jo vos suplich
d'eixa aygua me vullau donar
perque no haja de tornar
a treurerne altra vegada;
que per cert estich cansada
de tant anar y venir,
y, si això podeu cumplir,
estaré molt descansada.

JESUS. Vesten, filla mía cara,
ab ton marit vulles tornar,
que als dos vull amostrar
lo amor gran que us te mon Pare.

SAMARITANA. Jo, Senyor, marit no tinch,
ni ab home so esposada,
que així estich mes llibertada
y ahont me plau vaig y vinch.

Jésus

Femme, ton eau ne produit pas les mêmes effets que la mienne, car celui qui en boira ne souffrira plus de la soif.

La Samaritaine

O Seigneur, je vous en supplie, veuillez me donner de cette eau, afin que je n'aie pas à en tirer une autre fois encore : car, en vérité, je suis lasse de tant d'allées et venues ; et, si vous pouvez faire ce que vous dites, j'en serai grandement soulagée.

Jésus

Va-t'en, ma chère fille ; retourne donc auprès de ton mari, car je veux vous montrer à tous deux le grand amour que mon Père éprouve pour vous.

La Samaritaine

Moi, Seigneur, je n'ai pas de mari et ne suis l'épouse d'aucun homme, car ainsi je suis plus indépendante, et je vais et viens partout où il me plaît.

JESUS. Ja sé que dius veritat,
que l'home que tens en casa
ab ell no estás esposada,
que 'ls dos viviu ab pecat.

SAMARITANA. Digaume, Senyor, si us plau,
serieu algún profeta,
que la vida que jo he feta
punt per punt la adevinau?
y ab las rahons que donau,
com à persona divina,
de vostra sabia doctrina
enamorada me deixau.
Vostra paraula amorosa
penetra mon enteniment,
y ja tots mos sentiments
divina dolsura gozan,
y de un celestial ardor
apar me veig abrasada,
resolta y determinada
de servir lo Criador.
Digaume, si us plau, Senyor,
quant vindrá aquell Messías
que ha de venir, diu Elías,
per remey del pecador.

JÉSUS

Je sais bien que tu dis la vérité, que tu n'es pas mariée à l'homme que tu as chez toi, que tous deux vous vivez dans le péché.

LA SAMARITAINE

Dites-moi, Seigneur, je vous prie : seriez-vous quelque prophète ? car la vie que j'ai menée, vous la devinez point par point. Et avec les raisonnements que vous me tenez vous me laissez, comme ferait une divine personne, éprise de votre sainte doctrine.

Votre parole amoureuse pénètre mon entendement, et déjà tous mes sens éprouvent une divine douceur, et il me semble que je suis tout embrasée d'une ardeur céleste, entièrement résolue à servir le Créateur.

Dites-moi, s'il vous plaît, Seigneur, quand viendra ce Messie qui doit venir, à ce que dit Elie, comme remède du pécheur.

Diu que se ha de encarnar
al ventre de una donzella,
y que, après de parida ella,
verge y pura ha de restar.
Diu que ha de predicar
per lo mon trenta y tres anys,
y que los Jueus tirans
lo han de crucificar.
Ell es qui 'ns ha de mostrar
lo camí de la virtut,
perque la vera salut
de sa má nos podrá dar.
Per çó, vos vull suplicar,
ab veu humil y perfeta,
que m' digau, si sou profeta,
est Messías quant vindrá.
Que si fos tal la ditxa mía
que de mos ulls lo poguès veurer,
be podeu pensar y creurer
que à sos peus me prostraría:
perdó li demanaría
de mas culpas y errors,
y los demès pecadors
crech que lo meteix farían.

JESUS. Ja, filla mía, inspirada estás



Il doit, paraît-il, s'incarner dans le sein d'une jeune fille ; et, après l'enfantement, celle-ci doit demeurer vierge et pure. Il doit, paraît-il, prêcher à travers le monde pendant trente trois ans, et ces tyrans de Juifs doivent le crucifier. C'est lui qui doit nous montrer le chemin de la vertu, parce qu'il pourra nous donner de sa propre main le véritable salut.

Aussi, d'une voix humble et sincère, je vous supplie de me dire, si vous êtes prophète, quand viendra ce Messie : car, si mon bonheur était tel qu'il me fût permis de le voir de mes yeux, vous pouvez être bien sûr que je me jetterais à ses pieds. Je lui demanderais pardon de mes fautes etde mes erreurs, et je crois que les autres pècheurs en feraient de même.

Jésus

O ma fille, tu es inspirée par la lumière du divin

del llum del diví amor,
que jo so lo Salvador
y Messías que dit has.
Jo, filla mía, so aquell
que so vingut en lo mon
per la salut de tothom,
y tu no me has volgut donar
de la aygua que t' demaní !

(*La Samaritana se agenolla*)

SAMARITANA. Ay, desditxada de mí !
que ja lo cor me endevinaba
que ab lo Salvador parlaba
quant à la cara lo miraba.
Perdonau, Senyor, mas faltas ;
donaume à besar eixos peus
que han de clavar los Jueus
per ser mas culpas tan altas.
Aygua me habeu demanada ;
jo à vos la demano, Senyor,
qui sou font de viu amor,
confiant me ser otorgada ;
y aquí estaré agenollada,
demanant, Senyor, perdó
fins que la benedicció

amour : car c'est moi qui suis le Sauveur et le Messie que tu as dit. Je suis, ô ma fille, celui-là qui est venu au monde pour le salut de tous, et tu n'as pas voulu me donner de l'eau que je t'ai demandée !

(La Samaritaine s'agenouille.)

LA SAMARITAINE

Hélas ! malheureuse que je suis ! mon cœur devinait bien déjà que je parlais avec le Sauveur, lorsque je le regardais au visage. Pardonnez mes fautes, Seigneur, et laissez-moi baiser ces pieds que doivent clouer les Juifs parce que mes fautes sont si grandes. Vous m'avez demandé de l'eau ; je vous la demande maintenant, Seigneur, je vous la demande à vous qui êtes source de vivant amour, avec l'espoir que vous me l'accorderez ; et je resterai là agenouillée, vous demandant pardon, Seigneur, jusqu'à ce que la bénédiction me soit donnée de votre main.

(Jésus donne la bénédiction).

de vostra ma me sía donada.

(Jesus dona la benedicció)

JESUS. Ja, filla, estás perdonada
per ta fé y contrició,
y la benedicció
de mon Pare te sía donada.

SAMARITANA. O Senyor, jo vos suplich,
puix me habeu feta tant digna,
que en ma casa, encare que indigna,
vinguesseu per esta nit.

(Ixen los Apostols, y se admiran lo un ab lo altre de veurer la Samaritana ab Jesus.)

JESUS. Vesten, filla mía cara,
que esta nit me he de ocupar,
sens tenir lloch de sopar,
en negocis de mon Pare.

(Vassen Jesus ab los Apostols, y la Samaritana, plorant, se desfá las galas).

SAMARITANA. O galas mal empleadas,
causa de ma perdició,
desde ara farè jo

JÉSUS

O ma fille, tu es pardonnée pour ta foi et ton repentir ; et reçois la bénédiction de mon Père.

LA SAMARITAINE

O Seigneur, je vous en supplie, puisque vous m'avez rendue si digne, venez pour cette nuit dans ma maison, encore qu'elle soit indigne de vous.

(Les apôtres entrent et se font part de leur surprise à la vue de la Samaritaine avec Jésus).

JÉSUS

Va-t'en, ô ma chère fille ; car cette nuit je dois, sans avoir le temps de souper, m'occuper des affaires de mon Père.

(Jésus s'en va avec les apôtres, et la Samaritaine enlève en pleurant toutes ses parures).

LA SAMARITAINE

O parures mal employées, cause de ma perte, je suis bien résolue dorénavant à vous rejeter loin de moi. O cheveux qui tous les jours causiez ma perte,

que de mí siau llansadas.
O cabells que tots los días
causabeu ma perdició,
be podeu ara ab rahó
aixugar llágrimas mías.
Pompas vanas deshonestas,
que mil ánimas perdieu
quant tan ufanas exieu
per las plassas y finestras,
desde ara y en ningún temps
no m' tindreu mès enganyada,
que ja estich predestinada
pera Deu omnipotent.

vous pouvez bien avec raison essuyer maintenant mes larmes. Pompes vaines et impudiques qui perdiez mille âmes, lorsque vous vous montriez avec tant d'orgueil sur les places et aux fenêtres, vous ne me tromperez plus désormais, car je suis déjà prédestinée à Dieu tout-puissant.

Sant Joan en lo desert [1]

(Lo llocb de la scena es al desert, à la riva del Jordà, en Bethanía, vis à vis de Jericó.)

ACTE I (scena IV)

SANT JOAN

(se avança y deixa los deixebles atras.)

... Ta bondat es sens fí, gran Deu d'immensa gloria!
Precursor del teu fill, tingas de mi memoria ;
purifica ma veu, vivifica mon cor :
exaltaré ton nom, ta bondat, ton amor.
Veus mas necessitats per umplir ma carrera,
y veus de te servir ma voluntat sencera.

Del teu trono elevat, contemplas los humans
nit y día agitats de mil projectes vans ;
de ta mà lliberal colmats de beneficis,
de llur ingratitut veus los mes clars indicis.
De superbia entumits, volen ferse un renom,
y 'l cor tot corromput profanan lo teu nom.
Dins llur societat veus que tot hi cambia,

(1) D'après un manuscrit (s. d.) de la Bibliothèque municipale de Montpellier (Fonds de Vallat), et un autre manuscrit (s. d.) de la Bibliothèque particulière de Mgr de Carsalade, évêque de Perpignan.

Saint Jean dans le désert

(Le lieu de la scène est au désert, sur la rive du Jourdain, à Béthanie, en face de Jéricho.)

ACTE I (scène IV)

SAINT JEAN

(*s'avance et laisse les disciples en arrière.*)

Ta bonté est infinie, grand Dieu d'immense gloire! Ne m'oublie pas, moi, le précurseur de ton fils; purifie ma voix, vivifie mon cœur: j'exalterai ton nom, ta bonté, ton amour. Tu vois tout ce qui me manque pour pouvoir remplir ma carrière, et tu vois aussi ma volonté sincère de te servir.

De ton trône élevé, tu contemples les humains, agités nuit et jour de mille projets frivoles; alors que ta main généreuse les a comblés de bienfaits, tu vois les marques les plus claires de leur ingratitude. Gonflés d'orgueil, ils ne songent qu'à leur renommée, et, le cœur entièrement corrompu, ils profanent ton nom. Tu vois que dans leur société

que 'ls principis d'ahir, vuy ja no son del día;
que 'l bé passa per mal, que 'l mal passa per bé;
que la confusió sols es tot lo que té.

Tu miras en pietat las dignitats humanas,
los vans honors del mon, las riquesas profanas;
menassas possessors de bé mal acquirit,
y consolas lo just, l'innocent opprimit.
Eixas miserias veus ab altras occultadas
que tos ulls penetrans en secret han fixadas;
per portar hi remey donas un Redemptor,
Jesus, unich fill teu: jo, lo seu precursor,
qui 'l vinch preconisar y preparar sas vías,
no reuniré jo totas las forças mías,
per reprimir eix mal y per ferlo cesar?...

Acte III (scena III)

Sant Joan

(tenint lo anyell al costat.)

Assí regna la pau; lo mon tumultuós
no perturba jamès assí lo meu repós;
assí, de sí mateix lo meu cor s'encamina
á 'dorar en esprit la majestat divina
y sas llahors cantar. Los arbres del desert
dels raitgs ardens del sol me posan à cobert;

tout change, que les principes d'hier n'y sont plus ceux d'aujourd'hui, que le bien y est pris pour le mal et le mal pour le bien, et qu'elle n'est que confusion.

Tu regardes avec pitié les dignités humaines, les vains honneurs du monde, les richesses profanes ; tu menaces les possesseurs du bien mal acquis, et tu consoles le juste, l'innocent opprimé. Tu vois ces misères et d'autres misères cachées, sur lesquelles tes yeux perçants se sont secrètement fixés ; pour y porter remède, tu donnes un Rédempteur, Jésus, ton unique fils. Comment donc moi, son précurseur, qui viens l'annoncer et préparer ses voies, n'emploierais-je pas toutes les forces de mon être à réprimer ce mal et le faire cesser ?

Acte III (scène III)

Saint Jean

(*ayant l'agneau à côté de lui.*)

Ici règne la paix ; le monde tumultueux ne trouble jamais ici mon repos ; ici mon cœur est porté de lui-même à adorer secrètement la majesté divine et à chanter ses louanges. Les arbres du désert me mettent à l'abri des rayons brûlants du soleil ; et, lorsque la contrée s'enflamme de ses ardeurs, je res-

y quant dels seus ardors la regió s'enflama,
respiro l'aire fresch sota de tanta rama :
lo calme tant suau, ma gran tranquillitat,
me presenta del cel l'immens felicitat.

Jordà, que tant soviny renovas la memoria
de l'arca del Senyor y de tota la gloria
tingué lo poble hebreu quant lo veres passar,
quina ditxa per mí de 't poder contemplar !

Petits aucells, cantau, demonstrau l'alegría,
de la pau gustau tots en est lloch nit y día ;
uniu los vostres cants, vosaltres pastorets,
al cant melodiós de tots los aucellets !
Vostra tranquillitat en aquest lloch salvatge
sobre tots los plahers te lo gran avantatge ;
los plers dona lo mon plauhen un sol moment,
y no s' gustan soviny sens lo remordiment ;
lo fastidi, l'anuitg, sempre los accompanya.

Babilonia per cert sos ciutadans enganya,
presentant de sos plers lo cálzer fraudulós,
qui 'ls dona ab la dolçura un beurer verinós.
Tals plers poden may fer sos sectadors ditxosos ?
No son, no, tals aquells qu'assí trobo gustosos,
per ser tots innocens : à tot lo mon enter
jo los faré gustar, de tot lo meu poder.



pire l'air frais sous cet épais feuillage : un calme si doux et ma complète tranquillité me représentent l'immense félicité du ciel.

O Jourdain, qui renouvelles si fréquemment le souvenir de l'arche du Seigneur et de toute la gloire du peuple hébreu au moment où tu le vis passer, quel bonheur pour moi de pouvoir te contempler !

Petits oiseaux, vous chantez, vous manifestez votre joie ; vous goûtez tous la paix nuit et jour en ce lieu ; vous unissez vos chants, ô vous, petits bergers, au chant mélodieux de tous les petits oiseaux ! Votre tranquillité en ce lieu sauvage l'emporte sur tous les plaisirs : les plaisirs que procure le monde ne plaisent qu'un moment, et ne vont pas souvent sans remords ; le dégoût, l'ennui les accompagnent toujours.

Babylone trompe, en vérité, ses habitants en leur présentant le calice menteur de ses plaisirs, qui leur donne avec la douceur une boisson empoisonnée. De tels plaisirs peuvent-ils jamais rendre heureux ceux qui s'y adonnent ? Quelle différence avec les plaisirs que je savoure ici parce qu'ils sont tous innocents ! Je veux employer tous mes efforts à les

Home fet per lo cel, perqué no 'ls apprecías?
Ells sols te l'obrirán, si 'ls altres renuncías.

Acte IV (scena II)

Sant Joan
(acompanyat de dos deixebles.)

Vosaltres, qui veniu visitar est desert,
deveu saber que vinch posar al descobert
l'adveniment felis del desitjat Messías
qu'esperam en est temps, del qual las profecías
prometen la salut al poble d'Israel.
Jo so son precursor, enviat d'alt del cel
per lo preconisar; unich fill de l'Altíssim,
entre nosaltres ve com un anyell mansíssim:
amar y ser amat no desitja res mès.

Legislador mès gran, mès sant que Moysés,
qui nos donà la lley, del cel porta la gracia
per reparar d'Adam la transmesa desgracia.
La Lley, veritat es, del cel monstra 'l camí;
més sa sterilitat pot ella hi conduhir?
La gracia, lo monstrant, de sí mateix activa,
nos pressa ab sos impuls d'hi entrar, ferventa y viva.
La lley de Moysés sols diu sem pecadors:
la gracia del Senyor purifica los cors;

faire goûter au monde entier. Homme fait pour le ciel, pourquoi n'en sens-tu pas le prix? Eux seuls te l'ouvriront, si tu renonces aux autres.

Acte IV (scène II)

Saint Jean

(*accompagné de deux disciples*)

Vous qui venez visiter ce désert, vous devez savoir que je viens révéler au monde l'heureux avènement du Messie tant désiré que nous attendons en ce jour, et d'où viendra, selon les prophéties, le salut du peuple d'Israël. Je suis son précurseur, envoyé du haut des cieux pour l'annoncer ; fils unique du Très haut, il vient parmi nous comme le plus doux des agneaux : il ne désire qu'aimer et être aimé.

Législateur plus grand, plus saint que Moïse, qui nous donna la loi, il nous apporte du ciel la grâce divine, pour mettre un terme à la disgrâce où nous sommes depuis Adam. La Loi, certes, montre bien le chemin du ciel ; mais sa stérilité peut-elle y conduire ? La grâce, qui nous le montre aussi, agit par elle-même et nous pousse à y entrer, fervente et vive. La loi de Moïse dit seulement que nous sommes pécheurs : la grâce divine, elle,

la lley de Moysés es la sola figura :
la gracia del Senyor es la veritat pura,
qu'eixa ombra fins assí nos ha representat.
Sí ; lo gran Moysés, pertot tant celebrat,
es l'humil servidor d'un mestre tant insigne
que de besar sos peus diría qu'es indigne.

Fill d'un pare inmortal, y l'inmortalitat,
y tots los attributs de la divinitat
posseheix en enter. Es la llum verdadera,
qu'illumina l'infant, quant fixa en la carrera
d'est mon encantador sos tendres ulls pasmats ;
als objectes ell veu tant diversificats,
y ab ella descubrint del bé, del mal la vía,
s'encamina ganós á la sabiduría.

Eixa es la vera llum vinch vos manifestar ;
ella de sos sants raigs ha de 'us illuminar,
dirigir vostres peus dels senders tenebrosos
del ombra de la mort als senders lluminosos
de la felicitat y perdurable pau,
si fins à l'últim fí, fidels, hi caminau.
Que guste vostre cor sas impressions puras,
que deteste del mon las tenebras obscuras :
tots sos plers, tots sos bens y tots los seus honors
passan en un moment com las hermosas flors.

purifie les cœurs; la loi de Moïse n'est que l'image : la grâce divine est la vérité toute pure, que cette ombre nous a représentée jusqu'ici. Oui, le grand Moïse, tant vanté partout, est l'humble serviteur d'un maître à ce point insigne qu'il s'avouerait indigne de baiser ses pieds.

Fils d'un père immortel, il possède au plus haut point l'immortalité et les différents attributs de la divinité. Il est la véritable lumière qui illumine l'enfant quand celui-ci fixe sur le cours de ce monde enchanteur ses tendres yeux ravis ; voyant donc les objets dans leur diversité, et découvrant par elle la voie du bien et du mal, il se dirige d'un cœur ardent vers la sagesse.

Voilà la véritable lumière que je viens vous révéler ; elle doit vous illuminer de ses rayons sacrés, et diriger vos pas des sentiers ténébreux de l'ombre de la mort aux sentiers lumineux du bonheur et de la paix durables, si vous y marchez fidèlement jusqu'à votre dernier jour. Que votre cœur en goûte les pures impressions, qu'il déteste les ténèbres obscures du monde ; tous ses plaisirs, tous ses biens et tous ses honneurs passent en un moment comme les fleurs les plus belles.

Loa (1)

Es molt comuna y certa sentencia,
illustres senyors y molt excellents,
noble auditori y molt devotas gents,
homens de gust y preheminencia,
que deuhen cercar ab gran diligencia
los bons actors y representants
materia conforme á los circunstants,
de forma que pugan eixir sens temencia.

Vergonya sería que, essent christians,
en qui la virtut y fe resplandeixan,
tractassen de cosas que no adornessen
com ho acostuman los cegos mundans.
Per tant, senyors, amichs y germans,
puix tots som christians, serà gran rahó
tractem cosas que donian salvació,
deixant los actes lascius y profans.

Seguint aquest ordre y sabia primor,
per ser entre sabis molt singular,

(1) D'après deux manuscrits (1781 et 1808) de la Bibliothèque particulière de Mgr de Carsalade, évêque de Perpignan. C'est la *loa* de *Victoria Christi.*

Prologue

C'est une opinion très répandue et indiscutée, illustres et excellents seigneurs, noble auditoire et très pieuses gens, hommes de goût et éminents personnages, que les bons acteurs et les bons artistes doivent chercher avec le plus grand soin un sujet qui convienne à leurs spectateurs, et d'une nature telle qu'ils puissent paraître en scène sans aucune crainte.

Il serait honteux que, chrétiens comme ils sont, avec la vertu et la foi qui brillent en eux, ils s'occupassent de choses qui n'embellissent point, comme ont coutume de faire les aveugles mondains. C'est pourquoi, seigneurs, amis et frères, puisque nous sommes tous chrétiens, il sera juste et raisonnable de nous occuper ici de matières qui puissent contribuer à notre salut, laissant de côté les sujets lascifs et profanes.

Pour obéir à ce principe et cette sage précaution (on la remarque, en effet, surtout parmi les sages), nous voulons, seigneurs, représenter ici une petite œuvre de très grande valeur, conforme à la foi et,

volem, senyors, aquí representar
una petita obra de molt gran valor,
conforme à la fe y merit, en rigor,
de vostres mercès, encara que es superbia ;
mes vehent los passos, estil y materia,
dirán que no mento en enriquirla, no.

No pensau, grans y nobles senyors,
que es esta obra y acte especial
joch de esgrima ó de altre tal,
com las comedias ó los balladors ;
tampoch es dansa, ni farça de amors ;
fets de Hercules, Hector ni Achilis,
ni altres faccions dels deus dels gentils,
que son plantas sens fruyta ni flors.

Ni es la Iliada heroica renomada,
que Homero, poeta grech, composá,
ni son las batallas que escrigué Lucá
y altres poetas ab pluma dorada.
Sino que es una obra molt mes sublimada,
al viu tirada com una pintura
de tota la sacra divina Escriptura,
Victoria Christi per nom anomenada.

En la qual se demostra á quants voldrán
llegir la Escriptura ab treball meditat,

autant que possible, au mérite de vos excellences, encore qu'il y ait là quelque vanité de notre part ; mais, lorsque vous verrez les différentes scènes, le style et le sujet de la pièce, vous direz que je ne mens certainement pas en faisant d'elle un si vif éloge.

N'allez pas croire, puissants et nobles seigneurs, que cette œuvre ou cette pièce en particulier soit un jeu d'escrime ou chose du même genre, comme les comédies et les scènes dansées ; ce n'est pas plus une danse qu'une farce amoureuse : il n'y est point question des exploits d'Hercule, d'Hector ou d'Achille, ou autres discordes des dieux des païens, car ce sont là plantes sans fruit et sans fleur.

Ce n'est pas non plus l'héroïque et célèbre Iliade, œuvre d'Homère, le poète grec, ni les combats écrits par Lucain et autres poètes avec une plume dorée. Mais c'est une œuvre d'une bien plus haute inspiration, comme une peinture au naturel de toute la sainte et divine Ecriture, sous le nom de *Victoria Christi*.

Dans cette pièce, on montre à tous ceux qui voudront lire l'Ecriture avec patience et attention

com lo regne del cel estaba tancat
à tots los homens per la culpa de Adam,
y com per això Satanás fals
portaba captius debaix de sa mà
à tots los bons del llinatge humà,
al seno del pare, anomenat Abraham.

Demostra també ab fina primor
esta petita obra de treball composat
com la culpa de aquell tal pecat
pagá Christo, nostre Redemptor,
ab preu de sanch de tant valor
que à tots los justos, ab gran misteri,
tragué de aquell gran cautiveri,
vencent la mort ab mort de amor.

Y perque lo dit ab mes excellencia
pugan, senyors, millor ho notar,
eixirán personas à representar
tota la obra, y no sens temencia,
per ser el auditori de gran preheminencia,
tant clar, excellent, docte y ofá,
que al gran Senat y theatro romá
sobrepuja en merit, virtut y prudencia.

Per tant, me envian tot primer à mí;
de gracia y mercé à tots, senyors,

comment, par la faute d'Adam, le royaume des cieux était fermé à tous les hommes, et comment, pour cette raison, le perfide Satan maintenait captifs sous sa main les meilleurs de la race des hommes, au sein du père nommé Abraham.

Cette petite œuvre, d'un minutieux travail, montre aussi avec finesse et habileté comment Christ, notre Rédempteur, paya la faute de ce péché au prix d'un sang d'une valeur telle qu'il tira tous les justes, — auguste mystère, — de cette pénible servitude, triomphant de la mort par une mort d'amour.

Et, afin que tout ce qu'on vient de dire puisse être mieux noté de vous, seigneurs, des personnes viendront représenter toute l'œuvre. Ce n'est pas d'ailleurs sans quelque crainte, car l'auditoire est si éminent, si judicieux, si remarquable, si docte et si distingué, qu'il l'emporte en mérite, en vertu et en sagesse sur le grand Sénat et le théâtre romains.

C'est pour ce motif qu'on m'envoie tout d'abord devant vous. De grâce, seigneurs, nous vous en

puix tots son nobles, nos farian favors
de no mirar las faltas que hi haurá en lo dir,
sino al gran desitg de volerlos ben servir
à vostres mercés, senyors de rica fama,
los quals, persona, vida, estat y fama
Christo prospere ab un llarch vivir.

(*Vassen. Musica.*)

---

supplions, puisque vous êtes tous nobles, accordez-nous la faveur de ne point trop regarder aux fautes qu'il pourra y avoir dans le style, mais de tenir compte seulement du vif désir où nous sommes de bien servir vos excellences, — seigneurs de haute renommée, auxquels nous prions le Christ d'accorder, avec une longue vie, prospérité dans vos personnes, votre santé, votre fortune et votre réputation.

(*Il s'en va. Musique.*)

NOTES

ALBERA (p. 74), Albère ou Albères. Chaîne des Pyrénées depuis son extrême partie orientale jusqu'à la montagne du fort de Bellegarde ou au col du Perthus (point culminant: le Pic Noulous, 1257 m.).

ANYORANSA (p. 32), ou **ANYORAMENT** (p. 204). Sorte de langueur faite de vagues regrets et d'inexprimables désirs, où il entre à la fois une certaine amertume et beaucoup de mélancolie. Quelquefois encore, nostalgie en pensant au pays natal quand on en est éloigné, mal du pays chez l'exilé; tristesse de l'amant en l'absence de l'être cher. Ce terme, intraduisible en français, revient souvent dans la poésie catalane, populaire comme artistique. Il a peut-être son équivalent dans la *saudade* portugaise, et il est passé récemment à la langue castillane.

AUSIAS (p. 24), Ausias March. Valencien (m. vers 1460). L'un des premiers et des meilleurs poètes catalans; le Pétrarque de la poésie catalane. Auteur des *Cants d'amor, Cants de mort, Cants morals* et *Cant espiritual,* œuvres du plus pur idéalisme et d'une très belle inspiration.

BARCELONA (p. 30), Barcelone. Capitale de la Catalogne, (près de 600.000 h.); la plus grande et la plus belle ville d'Espagne. Port très actif. Centre industriel et commercial, littéraire et artistique de toute la Catalogne. A joué et joue encore un rôle considérable dans l'histoire de ce pays.

BASSE (p. 50). Petite rivière d'eau sale et corrompue qui traverse Perpignan.

BELLMAIG (p. 186) ou BELMATX. Un des sommets de la montagne d'Arles-sur-Tech, dans le Vallespir.

BERNAT D'OMS (p. 124), Bernard d'Oms. Gouverneur des comtés de Roussillon et de Cerdagne. A la suite d'une insurrection fomentée par lui contre les troupes de Louis XI, celles-ci s'emparèrent d'Elne, dont il s'était fait le défenseur, et l'emmenèrent au Château de Perpignan, où il fut décapité (1474). (Cf. Pierre Vidal: *Histoire de la Ville de Perpignan*, p. 327).

CADI (p.194). Nom porté par une chaîne des montagnes du système pyrénéen, qui s'allonge dans la Catalogne espagnole entre la Cerdagne et les sources du Llobregat, du Cardòner, etc. A plus de 2000 mètres, sur le Canigou, s'étend également un plateau qu'on appelle *Pla de Cadí*; c'est de ce plateau que la rivière ou le torrent de Cadi a tiré son nom.

CANIGÓ (p. 54), Canigou. Point culminant d'un rameau que la chaîne des Pyrénées projette dans l'intérieur du Roussillon entre la Tet et le Tech: 2785 m. C'est une masse énorme d'aspect imposant qui se dresse comme un géant au fond de la plaine. Le grand poète catalan Jacinto Verdaguer l'a chanté en un poème admirable, et la muse populaire lui a consacré de mélancoliques et émouvantes mélodies. Il est devenu sur les deux versants des Pyrénées comme le symbole de l'idéalisme catalan.

CARANÇÀ (p. 6). L'étang de Carançà se trouve à plus de 2000 mètres d'altitude, non loin de Fontpédrouse, près du col de la Gegante ó Esquèna d'Aze, en une montagne d'accès difficile et d'aspect sauvage, très exactement et très

vigoureusement décrite par Antoine Jofre. Les truites de cet étang sont renommées.

CERDANYA (p. 132), Cerdagne. Large et belle vallée située sur les deux côtés des Pyrénées orientales (Roussillon et Catalogne), dans les vallées supérieures du Sègre et de la Tet.

COBLAS (p. 36). Strophes, stances. Signifie aussi chansons, couplets, Se dit encore des groupes de musiciens dans les fêtes publiques (voir plus loin *Floviol*). Dans ce dernier sens le mot *cobla* n'est pas sans offrir quelque parenté avec le mot *Colla* (p. 70), qu'on applique à un certain nombre de personnes accomplissant le même travail dans un même lieu (moisson et vendange surtout).

COLL DE L'OULLAT (p. 72). Col dans les Albères, du côté du Pic Noulous.

COMALADA (p. 6). Il n'est pas facile de se mettre d'accord sur le sens de ce terme, car il change légèrement avec les différentes régions. D'après les uns, la *coma* étant une colline à pente douce, peu élevée, arrondie, par opposition à *serrat* et *puig*, la *comalada* serait l'étendue de terrain en pente qui forme le vallonnement de la *coma*. D'après les autres, la *coma* serait toute partie de montagne, une dépression surtout, entre deux chaînes, une espèce de cirque ou de combe, d'où sortirait un cours d'eau: c'est ainsi que le lieu où le Tech prend sa source s'appelle la *coma del Tech;* de là viendrait *comalada*, qui désigne d'ailleurs comme nom propre l'étendue de terrain située sur le Canigou entre le pic dit de Sept-hommes et celui des Treize-vents et où naît une rivière connue sous le nom de *Comalada*.

CONFLENT (p. 132). Une des parties les plus fertiles

du Roussillon; située dans la vallée moyenne de la Tet, entre la Cerdagne et le Roussillon proprement dit.

CORRANDA (p. 90). Sorte de couplets populaires qui peuvent accompagner des danses. Ils se composent de quatre vers octosyllabiques, dont seuls les vers pairs riment ou sont assonants. M. Pierre Vidal en a donné un assez grand nombre dans son *Cansoner català de Rosselló y de Cerdanya* (N° 1, « Corrandes »). Une *corranda* dit elle-même d'ailleurs : « *...Y corrandes son cansons.* » On les appelle aussi *correndes*. La pièce de Talrich ne donne qu'une idée assez lointaine du vrai type. Dans l'édition des *Recorts* on a traduit *corranda* par « ronde », et le tirage à part de cette chanson, avec la musique de Me Léonia Bonet, porte le titre même de « ronda rossellonesa ».

DEVESA (p. 132). On nomme ainsi des pâturages clos et généralement en pente, destinés à toute sorte de troupeaux. En espagnol, *dehesa* (anciennement *devesa*, en provençal *deveso*, en français *défens* (lat. *defensa*). A signifié aussi : réserve de chasse.

DONA D'AYGUA (p. 194). C'est le nom qu'on donne aux fées des eaux. La vraie traduction française serait peut-être « ondine ». On emploie encore en catalan, pour désigner les fées en général, les termes de *goja*, *aloja*, mais surtout *encantada* et *fada*. Ce dernier est le plus classique, d'après Verdaguer lui-même (*Canigó* « notes » p. 246), qui d'ailleurs les emploie tous indifféremment. La *bruxa* est plutôt la sorcière.

ELNA (p, 126), Elne. Petite ville très ancienne du Roussillon, entre le Tech et le Réart, non loin de la mer (3.500 h.). Antique *Illiberis* des Celtibères, rebâtie et res-

taurée par Constantin sous le nom d'*Helena*, et possédant encore un très beau cloître du XII° siècle et une curieuse cathédrale romane.

ENVEJAT (p. 92), participe passé du verbe *envejar*, désirer vivement et envier. On appelle *enveja* une marque ou une tache que les enfants apportent parfois en naissant. Une croyance populaire lui attribue quelque rapport, sinon même une ressemblance, avec certains objets dont la mère a eu envie pendant sa grossesse. Victor Català, l'écrivain catalan bien connu, a écrit à ce sujet et sous le titre même de *L'Enveja* une des plus charmantes nouvelles de son volume *Dramas rurals*. Se dit aussi en provençal (*envejo*).

ESPETERNELLAT ALS REPETELLS DEL SOL (p. 132). C'est une des expressions les plus pittoresques, les plus expressives, et aussi malheureusement les plus difficiles à rendre, de la langue catalane roussillonnaise. La traduction que nous en avons donnée est encore très loin du vrai texte, et nous renonçons à en trouver de meilleure. Il y a dans cette expression tout à la fois le vif éclat du soleil frappant avec force à un endroit déterminé, et l'attitude d'une personne qui s'offre tout entière, non sans mollèsse et volupté, à ces rayons ardents.

FLORDENEU (p. 188). La fée des hivers, des neiges et des hautes cimes aux glaciers éternels ; princesse ou reine du Canigou dans le *Canigó* de Verdaguer.

FLOVIOL (p. 86). Autre forme : *flaviol*. On l'appelle encore *flautí*. Ce n'est pas le fifre, qui a six trous, mais plutôt le galoubet ou flageolet, petite flûte rustique à trois ou quatre trous seulement. On le jouait souvent autrefois, pour faire danser, en s'accompagnant du tambourin ; c'était même l'un des instruments indispensables des *coblas* catala-

nes, petits orchestres de ménétriers ou *joglars* dans les fêtes populaires. Son usage semble se perdre aujourd'hui ; cependant on trouve encore le *floviol* dans la campagne, surtout entre les mains des bergers.

FOU (La) (p. 140). Gorge étroite et profonde, située dans le Haut-Vallespir entre Arles-sur-Tech et Corsavy, et formant un horrible précipice au fond duquel bouillonne un gros torrent. Il y a une autre gorge de la *Fou*, près de Saint-Paul-de-Fenouillet, dans une ramification des Corbières coupée par la rivière de l'Agli.

GARRIGA (p. 130). Nous traduisons directement par « garrigue ». Il est regrettable que ce mot ne soit pas français aujourd'hui (v. fr. *garrigue, guarigue, jarrige*, etc.). Terrain inculte et sec, généralement brûlé par le soleil, où poussent quelques rares arbustes et de petites broussailles ; propre aux régions méridionales.

GRAULA (p. 14). Corneille noire. On emploie encore le terme de *gralla*. Le verbe *grallar*, croasser, s'applique aussi bien au cri du corbeau qu'à celui de la corneille, qui est une espèce de corbeau. On confond à tort quelquefois les *graulas* avec certaines pies. D'après Companyo (*Histoire Naturelle des Pyrénées-Orientales*, tome III, p. 121), il s'agit du corbeau freux (*corvus frugilegus*) et du corbeau choucas (*corvus monedula*), espèces fort rares dans le pays. La *graulo* est aussi la corneille en Limousin, Guienne et Languedoc.

JAUME PRIMER (p. 24). Jacques 1er, roi d'Aragon (né à Montpellier en 1208, mort en 1276), surnommé *lo Conqueridor*. Fut un des plus puissants monarques de l'Europe. Considéré comme le fondateur de la nationalité catalane. Il réunit sous sa couronne l'Aragon, la Catalogne, le royaume de Valence, les Baléares, le Roussillon, la Cerda-

gne et la seigneurie de Montpellier. Auteur d'une célèbre *Chronique*, mémoires rédigés en une belle prose catalane, l'un des monuments les plus importants de l'ancienne littérature catalane.

LOA ou LOHA (p. 238). Toutes les pièces religieuses du vieux théâtre catalan sont précédées d'une *loa* ou prologue. Un personnage, qui porte ce nom, vient exposer au public le sujet de la pièce, et le prier d'accorder aux acteurs et à l'auteur son indulgence et ses applaudissements. Il y a quelquefois aussi une *loa* à la fin du dernier acte : le même personnage reparaît sur la scène, pour demander pardon au public des fautes commises, et dégager de tout le drame un enseignement moral et religieux.

LULL (RAMON) (p. 24). Né à Palma de Majorque en 1235 ; mort en 1315. Connu encore sous le nom de *Doctor Illuminatus*. Ecrivain catalan, prosateur et poète. Esprit fécond, doué d'une activité prodigieuse, il voulut tout embrasser. L'ensemble de son œuvre philosophique révèle en cet esprit un singulier mélange de mysticisme halluciné et de rationalisme à la scolastique. L'une des figures les plus curieuses du moyen âge.

MADALOCH (p. 124), ou MADELOCH ; — MASSANA, MIR, COS et CABRENS (p. 84). Quelques sommets des montagnes roussillonnaises, couronnés encore des ruines de très vieilles tours, qui devaient servir autrefois à surveiller le pays et à transmettre des signaux.

MALLORCA (p. 180). Ile Majorque. La plus grande des Baléares, 250.000 habitants ; ville principale : Palma, 60.000 habitants. On l'appelle aussi « l'Ile Dorée », pour la douceur de son climat et la beauté de ses paysages.

MICALET (p. 182). Clocher de la cathédrale ou la *Seu* de Valence.

MIRANDA (p. 76). Du verbe *mirar,* regarder. Lieu élevé d'où le regard peut embrasser une vaste étendue de pays, comme le faîte d'un édifice ou le sommet d'une montagne ; belvédère ; point de vue ; observatoire. Le mot espagnol de *mirador,* qui s'applique d'habitude à une espèce de balcon couvert et garni de vitres, désigne aussi quelquefois une terrasse, ou galerie, construite en un endroit d'où l'on découvre un large espace.

MONTSERRAT (p. 172, note). Montagne de Barcelone aux cimes dentelées ; ermitage important (Vierge de Montserrat, patronne de cette ville). Souvent chantée par les poètes catalans.

MUNTANER (p. 24). L'un des meilleurs historiens de la Catalogne (1265-1328). Auteur de la *Cronica ó descripció dels fets e hazanyes del inclyt rey Don Jaume primer e de molts de sos descendents,* relation naïve et colorée, œuvre d'une nature ardente et sincère. On a dit souvent, avec plus ou moins de raison, qu'il était le Froissart catalan.

OLLADA (p. 200). Plat national dans tous les pays de langue catalane. Soupe de légumes, auxquels on ajoute souvent des tranches de pain noir ou pain de seigle. Elle tire son nom de l'*olla,* marmite dans laquelle on la fait cuire. Le mot nous manquant en français, nous traduisons, ici encore, directement par « ouillade ».

PALET DE ROLAND (p. 134). Grosse pierre plate et oblongue, aujourd'hui en morceaux, restes d'un dolmen à ce qu'on assure, dont on trouve quelques autres types dans les mêmes régions.

PARDAL (Lo) (p. 184). Titre de l'une des mélodies catalanes les plus anciennes et les plus populaires (*pardal*, moineau). Voir les principales variantes de cette mélodie dans la *Revue catalane* du 15 septembre 1907.

PERPINYÁ (p. 128), Perpignan. Chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales ; près de 40.000 habitants. Ville assez ancienne ; doit remonter au VIII[e] ou IX[e] siècles (*villa Perpiniani*). Ancienne capitale du Roussillon, choisie par Jacques I[er] de Majorque comme capitale du royaume de Majorque (1276). Tour à tour sous la domination aragonaise, espagnole et française. (V. Pierre Vidal, *Histoire de la Ville de Perpignan*).

PORRÓ (p. 196). Nous avons traduit par « pourrou », qui n'est que l'écriture phonétique du mot catalan. Le *porró* est un récipient en verre dont le peuple se sert beaucoup, pour boire le vin, dans le Roussillon, la Catalogne et l'Espagne. Généralement bas; mais, loin d'avoir la forme d'une bouteille ordinaire, se compose d'un col très étroit, à la base duquel commence le renflement qui permet au *porró* de contenir une assez grande quantité de liquide. Celui-ci passe par un bec effilé, ouvert dans les flancs du *porró*. Pour boire, on saisit le récipient par le col, et on l'élève au-dessus de la bouche, de manière que le liquide y tombe d'assez haut en un jet très mince et chantant, qui rafraîchit et désaltère davantage.

PORT-VENDRES (p. 182). Petit port de la côte roussillonnaise, arrondissement de Céret ; 2.800 habitants. (*Portus Veneris*).

RANCHOU (p. 50), *ranxo*. Réunion de quelques personnes pour manger en rond, et ce qu'elles préparent ou mangent ainsi en commun.

RAT-PENAT (p. 184). Dans les armes de la ville de Valence figure une chauve-souris, les ailes ouvertes sur les *cuatre barras* catalanes, symbole historique de l'antique culture valencienne. Il s'est fondé à Valence une Société artistique et littéraire qui porte justement le nom de « Lo Rat penat » (V. *Lo Rat penat en el Escudo de Armas de Valencia*, par D. Vicente Vives y Liern.)

RÉART (p. 126). Petite rivière qui traverse la plaine roussillonnaise entre Elne et Perpignan, et se jette dans l'étang de Saint-Nazaire.

RIBERAL (p. 16). Nous avons traduit ce mot par « pentes » ; mais c'est, à proprement parler, l'ensemble des terrains avoisinant immédiatement une rivière ou un étang, c'est-à-dire les rives plus ou moins escarpées de cet étang ou de cette rivière.

RONDALLETA (p. 34). Diminutif de *rondalla*, qui signifie généralement conte populaire. *Rondallayre*, conteur. Aux Baléares, *rondaya* (V. *Rondayes mallorquines* de Mossen Alcover).

SEU (p. 110), siège ; *se seure*, s'asseoir. Signifie aussi cathédrale. Etymologiquement ce dernier sens s'explique, par rapport au premier, comme celui du mot « cathédrale » lui-même par rapport à *cathedra* (gr. et lat.) siège, chaire.

TECH (p. 82). L'un des cours d'eau les plus importants de la région avec la Tet et l'Aglj. Prend son origine dans une chaîne qui se relie au Canigou, traverse le Vallespir et va se jeter dans la Méditerranée.

TERRANYS Y BARRANYS (p. 2). La forme *barranch* est plus usitée que celle de *barrany*. Dans l'expression *pels terranys y barranys*, le second terme doit avoir contribué à

donner au premier sa terminaison, comme dans une foule d'expressions populaires du même genre. Le mot *terrany* n'est guère connu : il désigne probablement ces accumulations de terres ou éboulis qui se produisent en certains endroits après des pluies abondantes ; c'est le contraire de *barranch*, qui signifie creux, fossé, ravin, fondrière où l'on peut tomber ou s'enfoncer, *s'embarrancar*. De là la signification que nous donnons à *pels terranys y barranys*. L'expression française « par monts et par vaux » ne serait pas la traduction exacte.

SANT-JOAN (p. 76). Eglise Saint-Jean, cathédrale de Perpignan. Vieil édifice commencé en 1324, sous le roi Sanche, et terminé seulement vers la fin du XV[e] siècle. (V. Pierre Vidal : *Histoire de la Ville de Perpignan*, p. 209).

VALENCIA (p. 182), Valence. Ville importante d'Espagne ; chef-lieu de la province de ce nom ; plus de 200.000 habitants. Longtemps occupée par les Maures, et capitale d'un royaume dit de Valence. Entourée de magnifiques jardins et vergers, connus sous le terme de « la huerta ». Centre d'un mouvement artistique et littéraire.

VALLESPI (p. 82), ou VALLESPIR. Partie méridionale du Roussillon ; comprend toute la vallée supérieure du Tech. L'origine attribuée à ce mot *(Vallis aspera)* est contestable, et ne répond guère, dans tous les cas, à la nature de cette vallée, généralement riante et fertile.

ERRATA

Page 10, vers 20, au lieu de *cinadascal* lire *calcinadas*.

TABLE DES MATIÈRES